- Un texte inédit de Montherlant
- L'instinct maternel existe-t-il ?

L'EXPRESS

1 25 NF.
10 MARS 1960, — N° [illegible]

OU VA DE GAULLE ?

(A. P.)

LE GÉNÉRAL DE GAULLE PARMI LES OFFICIERS D'ALGÉRIE

« Sa Majesté a aujourd'hui du mauvais temps; nous nous garderons de le dire tel; nous ne parlerons pas du temps. »

(Nietzsche.)

B 6 ★★★★★

Courrier

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Importante Maison distribution recherche **Jeune Homme dynamique** Libéré oblig. milit., bonne culture gén., connaiss. sténo-dactylo pour seconder chef serv. publicité. Ecrire avec références et prétentions à no 22436 AMEP, 37, r. du Général-Foy, Paris-8e qui transm.

IMPORTANTE SOCIETE recherche pour poste stable **REDACTEUR FINANCIER** connaissant banque et organisation financière des grandes entreprises. Ecrire avec photo et C. V. à : PRADON, 5, rue Hélène, PARIS-17e qui transmettra. Ne pas se présenter.

L'EXPRESS recherche COURTIERS abonnement Paris-province. Ecrire no 4853 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

AGENCE DE PUBLICITE INTERNATIONALE OFFRE UNE SITUATION D'AVENIR A **MAQUETTISTE-CONCEPTEUR DE 1er ORDRE**

30 ans maximum. Grande aisance graphique. Expérience solide et variée de la maquette publicitaire. Capable d'imaginer des thèmes de campagne et de les mettre en œuvre.

L'Agence lui offre de puissants moyens techniques, une bonne équipe, un nombre important de produits à budgets larges.

Ec. à l'Agence THIBAUD, Direction Artistique 42, rue La Boétie, Paris (8e)

pour dire qui vous êtes et ce que vous avez fait

Associat. JEUNESSE ET TOURISME cult. cherche SECRETAIRE ADMINISTRAT. QUALIFIE connaiss. juridiction, lang. étrang. Ecrire no 6226 BLEY, 101, rue Réaumur, Paris (2e), qui transmettra.

DEMANDES D'EMPLOIS

JEUNE HOMME 30 ans, sérieuses références en publicité cherche situation d'avenir. Donnerait préférence à un poste d'adjoint à la Direction comm. Ecr. L'Express no 5001, 29, r. Marignan-8e

LOISIRS

CLUB 2 Sorties théâtre à deux ou en groupe. Ski en groupe à Pâques. Perman. M.J.C., 67, r. Saint-André-des-Arts (VIe) mardi et vend. soir, samedi ap.-midi. MED. 34.14

VACANCES

SUISSE SEJOUR REPOS SEJOUR SKI Tout confort Du mardi 5 avril au samedi 16 avril 250 NF voyage compris **ENFANTS** 8 à 13 ans 13 à 17 ans LOISIRS ET PLEIN AIR - Kellermann 09.08

SKI DE PRINTEMPS de mars à mai 30 % de réduction à partir du 20 avril Enneigement exceptionnel Hôtel Les Campanules au Lac de Tignes 2.100 m.

PAQUES Montagne, ski pour enfants, jeunes gens, hôtel confortable. Voyage accompagné, places libres. S'inscrire : Dr BUTTIN, SAINT-GIROD, (Savoie)

VACANCES DE PAQUES, du 3 au 18 avril. Enfants de 4 à 13 ans, aux « ECUREUILS », Les Rousses (Jura). Altitude 1.100 m. Frontière Suisse. De Paris à Paris, tout compris 320 NF.

MENTON Dans villa, vue mer, jardin : très bel app. meubl. ; studios (avec cuis. et douche). Prix raisonn. Dr Ivaldy, villa Georgette, Terres Chaudes, Menton (A.-M.)

ENFANTS SEJOURS DE NEIGE 2 au 16 avril Votre enfant reviendra enthousiasmé ! CLUB DES PINGOUINS - MIR. 49-29

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées, PARIS

« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague

Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. no 4304 L'Express, 29, r. de Marignan.

Echangerai pour raisons personnelles 4 pièces + ch. de bonne, rez-de-chaussée, soleil, s. de bains, conf., calme pr. Luxembourg, contre équiv. autre quartier. Si pas soleil s'abstenir Ecrire no 5391 L'Express, 29, rue de Marignan-8e.

AUTEUIL - 3 pièces, cuisine, salle de bains, chauff., eau chaude, peint. neuf, gr. entrée, vue sur parc privé contre 4-5 pièces conf. et quartier équiv. Ecr. no 5391 L'Express, 29, r. Marignan-8e

AUTEUIL 2 pièces, entr., salle de bains, cuisine, tout confort, 3e, asc., loyer très modéré contre 4-5 p. quartier résid. Paris. Accepterait reprise justifiée. MIR. 66-22.

APPARTEMENTS (Vente)

JOINVILLE PRES GARE ET AUTOBUS - LIBRES 2 pièces et 3 pièces, cuisine, douches, w.-c., état neuf, occupés, 3 pièces, cuisine, w.-c., toil., grand atelier. Tél TRI 40-24 le matin

POMPE IMMEUBLE CONSTRUCTION, 3 à 6 PIECES CONFORT - RIC. 45-99

DENFERT-ROCHEREAU 17, rue Ernest-Cresson, 3 pièces, cuisine, toilette, confort. Visite le vendredi 11 de 15 à 18 heures.

LOCATIONS (Demande)

COLLABORATRICE JOURNAL cherche UNE A DEUX PIECES vides ou meublées, à MARSEILLE. Ecrire no 5606 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

FONDS DE COMMERCE

VENDS DIRECTEMENT **Magasin de DISQUES** plein centre Ecrire L'Express no 4713, 29, r. de Marignan-8e

TERRAINS (Vente)

Sur colline boisée avec vue exceptionnelle, région Gambais, 58 km. autoroute de l'OUEST, MAGNIFIQUES **TERRAINS BOISES** de 7.000 à 15.000 m2 depuis 4 NF (toute viabilité) I. DOBOIN, 103, bd Malesherbes, Paris. LAB.97.41 J. DUSSAUSSOY, à Bazainville (S.-et-O.) Tél. 41

PROPRIÉTÉS (Vente)

190 kms PARIS à VENDRE LIBRE DE SUITE entre Saint-Valéry et Fécamp sur très belle plage (à 300 m. de la mer) SUPERBE **VILLA MEUBLEE** TOUT CONFORT - Salon, salle à manger, cuis., office, 6 ch., 2 s. de b., gar., beau jard., vue plong. impren.. Tél. BAL. 18-62. Mme GRENET

BONNES ADRESSES

PRIX DE GROS AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS » **REMISES 20 % PEINTURES 30 % PAPIERS PEINTS MAGALIA** 27, boulevard de la Chapelle - PARIS Métro : CHAPELLE - NOR. 54-40

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 77-86.

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

DISQUES

ECHANGE DISQUES 3 contre un neuf - Bon état exigé ACHAT ET VENTE DISQUES NEUFS DISQUES-MUSIQUE 161, rue de Rennes - PARIS (6e) Tél. : LITtré 63-37

DIVERS

MARIAGES LEGITIMES Niveau élevé et situat. de choix (26e année) DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS

La fin d'une illusion

Je ne sais comment exprimer mon dépit et ma colère. Les propos de de Gaulle à l'usage de l'Armée sont en contradiction flagrante avec l'esprit du discours du 16 septembre, qui prétend inspirer la politique gaulliste. Je ne comprends plus rien à cette tragique mascarade.

Installés dans l'ambiguïté permanente, nous subissons l'action d'un homme dont l'orgueil personnel n'a d'égal que le flou dont il entoure à dessein sa néfaste politique d'ambition nationale.

C'est la fin d'une illusion. Entre de Gaulle et les ultras, il n'y a que des différences de ton et de climat. Au fond, ils sont possédés par le même démon : la pérennité française dans le monde *par la force*.

La situation est devenue claire. Il faut lutter sans rémission et sans merci contre le cancer gaulliste. Il faut que toutes les forces vives de la gauche, de P.M.F. à Gaston Defferre, sortent sans tarder de leur attentisme. Car *il n'y a plus rien à attendre de de Gaulle.*

Robert BLUM
Saverne
(Bas-Rhin).

Nous sommes pressés

Je suis père de cinq fils, dont deux servent actuellement en Algérie, où ils accomplissent leur service militaire, l'un comme sous-lieutenant sur le barrage, l'autre dans la marine. A la fin de l'année, mon troisième ira à son tour.

Je suis révolté par les paroles que vient de prononcer M. le président de la République en Algérie. « Nous ne sommes pas pressés », ose-t-il dire. La guerre durera jusqu'à l'écrasement final. Après nous discuterons ! Quelles paroles inhumaines.

Nous sommes pressés, nous, pères et mères de famille, de voir finir cette guerre qui nous arrache nos enfants, qui nous coûte trois milliards d'anciens francs par jour !

Cessera-t-il un jour ce régime de la douche écossaise avec espoirs et désespoirs tous les trois mois, contradictions dans les discours et les faits ?

Qu'on se le dise bien : un grave danger nous menace lors de la visite de M. Krouchtchev. Les fascistes, et avec eux la droite, l'Eglise pourraient encourir une très grave responsabilité. N'est-il pas aussi désolant de constater que les récents discours du président de la République, que les commentaires officiels, à la radio, de (...), venimeux et machiavélique, de (...), mordant et méchant, s'acharnent à stigmatiser les « pays totalitaires », entendons l'U.R.S.S. Est-ce là la courtoisie française ?

C. E.
Cherrueix
(Ille-et-Vilaine)

[Il nous est impossible de reproduire les noms cités par notre correspondant sans donner aux intéressés le droit de réponse. Nous nous en excusons. Les auditeurs de la radio les rétabliront d'ailleurs aisément.]

Vous êtes maladroits

Je suis lecteur puis abonné de « L'Express » depuis le début de cet hebdomadaire, et ceci principalement pour son attitude à l'égard de la guerre d'Algérie.

Mais je proteste à nouveau au sujet de ses caricatures.

Vous caricaturez de Gaulle. Personnellement, je déplore sa politique algérienne. Mais au cas où cet homme quitterait la scène, que mettriez-vous à sa place ?

Vous caricaturez également les représentants de l'Eglise catholique et rendez impossible la diffusion ou même le maintien de « L'Express » dans les familles catholiques. J'estime que c'est maladroit.

J.-D. CHAURIAT
Puy-de-Dôme.

Soutenir de Gaulle

Dans le conflit, courtois mais sévère, qui a opposé dans votre hebdomadaire François Mauriac et J.-J. Servan-Schreiber sur la façon de juger le général de Gaulle, avouez que le 29 janvier 1960 a donné plutôt raison à Mauriac.

Oui, je crois très sincèrement que F. Mauriac a raison : il faut que la gauche française comprenne et soutienne de Gaulle, il faut qu'elle lui souhaite de durer encore quelques années, et j'ajoute, au moins jusqu'à ce qu'un point final soit mis au tragique colonialisme français.

Ceci n'évite pas la nécessité absolue pour cette gauche de s'unir enfin en vue d'éviter que la succession de de Gaulle ne soit pas simplement un franquisme français.

G. G.,
ingénieur,
ancien capitaine
du maquis de Savoie,
Annecy.

« Colérer » le peuple

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, la page est tournée sur le complot. On libère... Et on recommence. Un *n*e complot est donc en préparation pour le printemps. Et le peuple est retourné à ses amours... de vedettes ! Que fait la gauche pour le « colérer » comme le voulait Robespierre ? Toute affaire cessante, n'aurait-elle pas dû s'unir dès le 1er février et s'armer ? Veut-on en venir au franquisme ? Sinon il faut le dire et cesser de bavarder. Nous attendons des mots d'ordre et non des vaticinations. Quand la guerre civile est inévitable, il faut s'organiser pour la gagner. Sinon, se coucher.

R. C.,
Paris.

L'erreur de Napoléon

Je lis toujours avec intérêt les articles de Jean Daniel sur l'Algérie, il m'est sympathique et son mérite c'est d'être constamment sur la brèche.

Le général de Gaulle n'ignore pas ce qui est arrivé à l'empereur Napoléon Ier pour ne pas avoir écouté les sages conseils des maréchaux Berthier, Marmont et Grouchy en 1813, lors de la campagne de Russie: de ne pas franchir le Niémen, après les offres extrêmement intéressantes de l'envoyé du tsar de toutes les Russies...

Il ne voulut rien entendre parce qu'il avait décidé de réduire le gouvernement de Moscou !... ce qui fut fait en partie... mais l'on sait aussi ce qui est arrivé à la suite de cet entêtement inconsidéré...

C'est bien ce qui a motivé le lâchage des maréchaux Marmont et Grouchy à Waterloo... et ensuite le refus péremptoire du maréchal Berthier, son ami de toujours, de le suivre à Sainte-Hélène...

Nous disons que si de Gaulle ne change pas de concept pour l'Algérie, il sera en fin de compte lâché par ses amis de toutes parts !...

L'écrasement des rebelles algériens à l'heure actuelle est aussi fallacieux que d'avoir voulu, à l'époque napoléonienne, réduire la Russie.

A. EMESPONTY
Bordeaux.

Politesse seulement

J'ai été très déçue en lisant le reportage du voyage du président de Gaulle dans le dernier numéro de votre journal. Je n'étais ni à Castres, ni à Mazamet, ni à Sète, ni à Montpellier. Mais je suis à Nîmes, et je sais que, si la visite du président a été accueillie par la population avec politesse et déférence, elle n'a pas du tout donné lieu à des transports d'enthousiasme tels que votre rédacteur veut bien le dire.

P. C.
Nîmes.

Un objet de scandale

Certains chefs de l'Eglise catholique n'hésitent pas à encourager même l'hostilité ouverte des catholiques envers le chef de l'U.R.S.S. : par exemple, Mgr Théas parle du « haineux persécuteur de l'Eglise catholique » et demande de prier pour « l'Eglise du silence » et le retour à la « Sainte Russie ».

Une pareille attitude, qui dénote simplement un violent anticommunisme, me semble absolument blâmable sur le plan politique et, ce qui est plus grave, elle scandalise profondément mon âme de chrétien.

Ces chefs religieux ne voient-ils pas que leurs paroles constituent un « objet de scandale », une « occasion de chute » pour ceux qui n'appartiennent à aucune Eglise, car elles font penser que le catholicisme, et par suite le christianisme, ne sont autre chose qu'un parti politique de droite ? Jésus-Christ a condamné les pharisiens pour cela.

BERNARD LAFOSSE,
Romainville.

C'est écœurant

Il y a pour vous de bonnes et de mauvaises dictatures, de bons et de mauvais totalitarismes selon qu'ils sont rouges ou blancs. J'imagine sans peine ce que vous écririez si Franco venait faire la même tournée que Krouchtchev. Pour avoir raison contre le premier, il serait bon que vous nous parliez du bourreau de l'Ukraine et de la Hongrie. Vous n'en dites malheureusement rien, sinon des propos d'un timide opportunisme, et c'est à proprement parler *écœurant*.

B. P.,
Noisy-le-Sec.

Le miroir des affreux

En France, le communisme est né d'injustices économiques. Aujourd'hui encore, il y trouve son substrat et sa propension. Il est avant tout un mouvement réformateur qui vise au bien-être et au bonheur de l'homme. Nous le discuterons, certes, sur plusieurs points et en particulier sur le plan métaphysique ; mais l'anticommunisme n'est qu'un ridicule aboiement.

F. Giroud dit qu'il est « le miroir nécessaire aux affreux pour qu'ils se voient beaux ». Que cette conclusion est juste !

C. S.,
Soldat du contingent.

Si rare

Quelquefois, en vous lisant, je bondis. Tel dessin m'irrite, telle position me hérisse, tel jugement me paraît faux. Mais quand on suit attentivement un journal on finit par le connaître comme on connaît ses amis. Je vous tiens pour honnêtes, réellement indépendants, sérieusement informés et prêts à vous faire tuer pour ce que vous croyez vrai. Et cela est si rare de nos jours que je veux vous dire mon estime pour l'ensemble de votre équipe...

H. MARCHAND
Ingénieur
Paris.

On en meurt aussi

La lettre de « L'Express » sur l'anticommunisme... Ce que vous montrez devrait être évident, mais il fallait beaucoup de pénétration et de lucidité pour l'exprimer. Hélas ! c'est ce qui manque

le plus. C'est trop commode de vivre sur des préjugés. Malheureusement, on en meurt aussi...

M. H.
Strasbourg.

Contre le Père Duval

L'article sur le Révérend Père Duval m'a plongé dans une indicible satisfaction. J'ai le malheur d'avoir dans une classe des camarades fervents admirateurs du Père Duval, scouts prolongés, qui me cassent les oreilles par leurs discussions aussi vides de sens que les chansons du Père Duval.

A mon avis, il y a un certain snobisme mêlé d'une fauses conception de la religion à la base du succès du Père Duval.

JEAN-FRANÇOIS CASPARD,
Metz.

Contre la bombe

Le 28 février dernier, cent vingt personnes, groupées autour de Lanza del Vasto et de quelques autres personnalités, ont traversé en cortège le village de Bruyères-le-Châtel, puis sont parvenues devant les portes du Centre Nucléaire où fut fabriquée la bombe « A » française.

Après que les manifestants eurent observé un quart d'heure de silence, quelques orateurs lancèrent une protestation contre l'explosion de Reggane et les projets français d'armement nucléaire.

Je regrette que vous n'ayez pas porté à la connaissance de vos lecteurs ce geste de quelques hommes et de quelques femmes, en majorité des chrétiens, qui ont voulu dire « non » à la participation de la France à la course atomique.

Jean SEILER
Saint-Leu-la-Forêt.

Une prouesse de copiste

Depuis deux ans, je trouve dans votre journal ma raison d'espérer et de vouloir rester Français.

Ce qui m'afflige le plus dans l'épisode algérois, c'est que la classe ouvrière, les syndicats n'ont su que voler au secours d'une demi-victoire qu'ils pouvaient remporter entière.

Quant à notre bombe, j'y vois le signe que la France, si longtemps imitée par une large partie du monde, a désormais choisi de singer de plus grands qu'elle en espérant qu'ils voudraient bien faire semblant de la prendre pour leur égale.

Dans cette prouesse de copiste qu'est notre bombe, je vois le signe le plus clair de notre décadence.

H. CHANAL,
Edmonton (Canada).

« Ça te fera les pieds »

Ma cousine a épousé un Algérien venu en France en 1956.

Quelques jours avant leur mariage, on la convoque à la gendarmerie. On lui demande comme elle a le front d'épouser un Algérien : « Ces gens-là, c'est tous de la pourriture, il faudrait les exterminer », déclare l'adjudant. Et comme ma cousine lui rétorque ce que tout le monde sait, à savoir que les Algériens sont des Français à part entière, il proteste : « Moi, je ne l'ai jamais dit. »

Depuis leur mariage, mon cousin a été l'objet de plusieurs arrestations arbitraires. Un exemple : voici quelque temps, il est emmené à Montbéliard, à 100 km. Arrivé là-bas, on s'aperçoit qu'il y a erreur... et on le garde quand même toute la nuit au poste : « Ça te fera les pieds », lui dit-on.

Un autre exemple : le jour du 11 novembre, il est arrêté, conduit dans les locaux de la police, où il est roué de coups par un homme qu'il pense être des renseignements généraux... Après quoi, comme on n'a rien à lui reprocher, on le renvoie chez lui.

Que peut-on faire juridiquement pour éviter le renouvellement de pareils scandales ?

M. C.
Pontarlier.

Longueur d'ondes

Je trouve que votre préoccupation d'alignement des longueurs d'ondes. Paris-Alger dans l'édition spéciale antisaisie est excellente.

A ce propos, je ne pense pas que le « déphasage » Paris-Alger soit si grave, je crois qu'il ne se borne qu'à un « déphasé » et à Paris.

En effet, il existe là des contradictions et des inconséquences ahurissantes.

Pourquoi ces pleins pouvoirs alors que de Gaulle avait déjà plein de pouvoirs ?

Pourquoi cette bombe ?

Pourquoi cette indépendance accordée de but en blanc à ces peuples noirs qui la réclamaient du bout des lèvres alors qu'elle est refusée à « ces braves » qui la réclament avec acharnement, au prix de leur sang, depuis des années ?

Pourquoi cette « répression » tapageuse et dérisoire après l'insurrection d'Alger, qui ne porte que sur un petit nombre d'exécutants ou de lampistes, relâchés d'ailleurs les uns après les autres ?

UN GROUPE DE BORDELAIS.

Du 3 au 10 mars s'est tenue
au siège de la
CHAMBRE DE COMMERCE FRANCO-TCHECOSLOVAQUE
32, *avenue Kléber* • *PARIS*
une exposition de livres d'art organisée
par la maison d'édition ARTIA de Prague

Une initiative heureuse

« L'Express » a pris ces jours derniers une initiative heureuse en destinant à l'Algérie une édition spéciale rédigée à l'intention des Algériens et particulièrement à l'intention des Européens.

L'amertume des désillusions passée, la grande partie des Européens tend à prendre conscience des réalités du problème qui les préoccupe et, dans la période de transformation du climat psychologique qui s'ouvre, la presse est un facteur important.

J. R.
Djidjelli.

Les commentaires de France V

Le Groupement des Libéraux de Bône nous communique le texte d'une lettre qu'il vient d'adresser au général de Gaulle et dans laquelle il écrit :

« A la suite du discours prononcé à Tunis par M. Fehrat Abbas, un commentateur de France V-Radio Alger a ironisé d'une façon particulièrement déplaisante et blessante sur les paroles du chef F.L.N.

Donc, une fois encore, la radio d'Alger, au lieu de se réjouir d'un rapprochement qui s'amorce, au lieu d'en profiter pour calmer les appréhensions des Européens d'Algérie, jette de l'huile sur le feu.

Combien de temps encore le service d'information de France-V va-t-il continuer à mener la besogne malfaisante qu'il poursuit depuis trop longtemps ?

Combien de temps encore va-t-il s'acharner à attiser les passions des excités des deux camps et rendre ainsi de plus en plus difficile une solution valable ? »

Une gifle pour de Gaulle

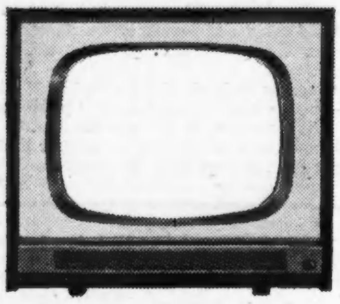
Le 24 février 1960, à 17 h. 30, le conseil municipal d'Alger procéda au renouvellement de son bureau. Il y eut deux candidats à la présidence : M. Bouharaoua Mohamed, président sortant, et M. Charles Corbin ; tous deux soutinrent les insurgés pendant la semaine tragique de fin janvier 1960. Le premier prit la parole au balcon d'Ortiz et présida plusieurs manifestations de sympathie — dépôt de gerbes, levée des couleurs, etc. — devant les barricades en compagnie de plusieurs conseillers ceints de leur écharpe. Le deuxième vota toutes les motions du conseil municipal en faveur des insurgés et fut le gestionnaire du « trésor de guerre de l'insurrection » puisqu'il avait présidé la collecte de fonds organisée au bénéfice des émeutiers et des grévistes.

C'est M. Charles Corbin qui fut élu par 39 voix contre 29 à M. Bouharaoua, président sortant. La réélection de Bouharaoua, d'après des informations officielles, aurait constitué un soufflet pour le gouvernement parce qu'il s'était « trop mouillé ». L'élection de Corbin n'est-elle pas une gifle pour de Gaulle ? L'équipe élue avec Corbin — quatre vice-présidents et quatre secrétaires — comprend, au

→

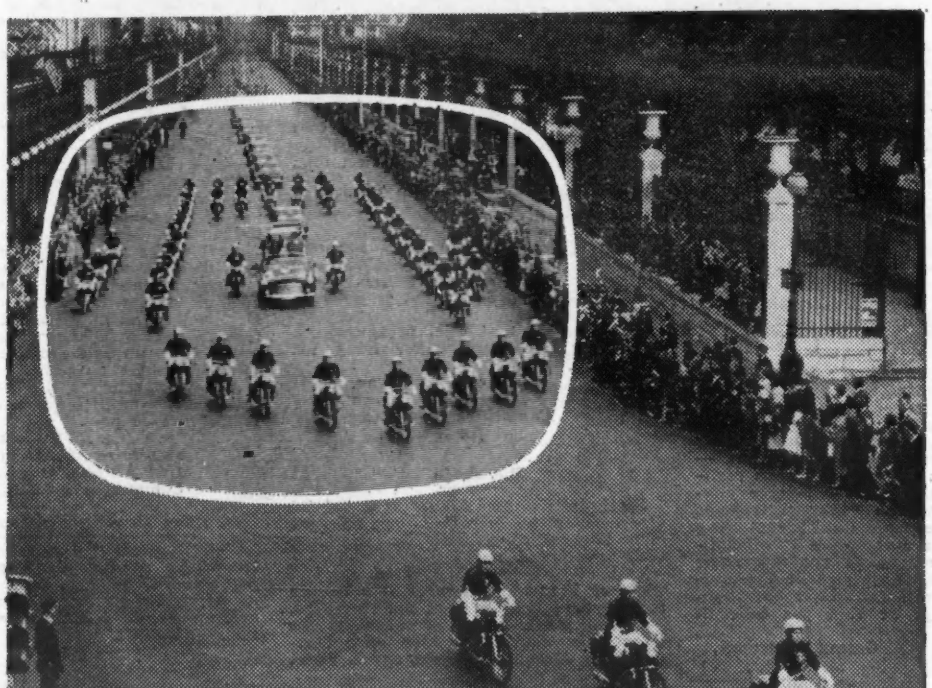
PUBLICIS

GRANDS EVENEMENTS GRANDE MARQUE



Sur un téléviseur "La Voix de son Maître"
vous pourrez suivre l'événement
comme si vous y étiez.
Et quelle simplicité : 1 seul bouton à tourner !
Le réglage est fait une fois pour toutes
et les différents contrôles interviennent
automatiquement pendant la réception.
Un ensemble de perfectionnements
techniques jamais réunis jusqu'ici dans
un même appareil.

PATHE MARCONI



La Voix de son Maître Radio - Electrophone - Télévision
S. D. R. T. division Pathé Marconi - 33, rue de Vouillé - Paris 15e

Courrier

La lettre de « L'Express »

« AVOUEZ que vous n'osez pas en parler... Avouez que vous avez peur de vous mouiller... »

Depuis que l'affaire du réseau français d'aide au F.L.N., dirigé par M. Francis Jeanson, a éclaté, les communications de ce genre se multiplient.

Et cette semaine, c'est le réseau d'aide aux déserteurs qui a été officiellement découvert.

Avouons. Il est pénible, difficile, douloureux d'évoquer ces deux affaires sans être lâche ou hypocrite.

Pendant l'occupation allemande, nous disions souvent que seuls ceux qui étaient restés muets sous la torture avaient le droit de juger ceux qui avaient parlé.

Juger des hommes qui prennent des risques réels et quotidiens pour accorder leur action à leurs convictions... comme il faut être sûr de soi pour oser...

Essayons.

POLITIQUEMENT, l'activité de M. Jeanson et de ses amis peut paraitre aberrante. Mais M. Jeanson n'a jamais entretenu d'équivoque. Ce que l'on a pu lire sous sa plume est clair. Il ne fait pas siens les intérêts immédiats de ses compatriotes — la paix militaire, comme la paix civile — mais les intérêts de l'humanité qui rejoignent, à long terme, ceux des citoyens de tous les pays.

Selon M. Jeanson — et si je l'ai bien compris — la colonisation doit être attaquée et combattue partout et par tous les moyens, comme l'une des plaies majeures, parce qu'aucun homme ne peut être libre si tous ne le sont pas. L'objectif premier est donc non pas de hâter la fin de la guerre, mais l'indépendance totale de l'Algérie. Plus le F.L.N. sera fort, moins il sera tenté d'accepter toute formule intermédiaire qui ferait office d'opération de retardement dans un processus qu'il convient au contraire d'accélérer.

M. Jeanson n'est pas un enfant. Il a prouvé qu'il était assez sûr d'emprunter le bon chemin pour s'y engager tout entier. Il a eu du courage. Il est respectable. Si on le croit sans le suivre dans l'action, s'accordant à la fois le confort intellectuel et la tranquillité matérielle, on n'est pas respectable. Et si on ne le croit pas, il faut le dire. Je le dis.

Et l'affaire du réseau destiné à faciliter la désertion des jeunes gens désorientés, désemparés, et parfois désespérés par la guerre d'Algérie m'enfonce dans cette conviction.

Combien y a-t-il de garçons de 20 ans qui ont formé leur jugement avec assez de force pour accomplir, lucidement, l'un des actes les plus graves que puisse commettre un homme ?

A quelle collectivité se rattache celui qui refuse d'appartenir à la collectivité nationale puisqu'il la déserte lorsqu'elle l'appelle ? La famille des hommes demeure, pour l'instant, celle des Atrides. Appartenir à la famille des hommes, c'est toujours rejoindre un camp contre un autre camp. Quel camp vont-ils servir ?

DES officiers et des soldats chrétiens, suffoquant de honte devant les tâches qu'on leur assignait, et de révoltant parfois jusque contre le principe de cette guerre, ont résolu, si l'on ose dire, le problème en obéissant à l'appel et en refusant de servir en Algérie. Ils ont été condamnés par les tribunaux. Ils sont en prison où ils jugent qu'ils témoignent pour la chrétienté et pour la France. Mais ceux qui se dérobent, pour quoi, pour qui témoignent-ils ? A qui font-ils ce terrible sacrifice ?

Horrible guerre qui a pu conduire ne fût-ce qu'un garçon de 20 ans à se suicider moralement pour ne pas tuer physiquement. Horrible guerre, celle qui conduit tant de garçons de 20 ans à trahir leur foi et leur idéal, s'ils ne veulent pas trahir leur collectivité.

Et nous sommes là, stupides, devant le Grand Homme qui nous tire les cartes. 1, 2, 3, 4, 5... Roi de carreau : un militaire. 1, 2, 3, 4, 5... qui fait un voyage. 1, 2, 3, 4, 5... vous causera une contrariété...

Couvrez le Roi... As de cœur. Il triomphera parce qu'il est aimé. 1, 2, 3, 4, 5... mais il y aura des obstacles. Etc.

C'est ce que, en termes techniques, les voyantes appelient : « vous faire le grand jeu ».

Françoise Giroud.

La reproduction, même partielle, de tous les articles et illustrations publiés dans ce numéro de « L'Express » est strictement interdite sans accord préalable avec l'administration de « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris. BALzac 19-68.

→ moins, six activistes drôlement compromis lors de l'insurrection.

Le conseil municipal fut-il dissous après cette élection-test ? Pensez donc ! M. Corbin et les membres du bureau élu reçurent de chaleureuses félicitations de M. Paul Delouvrier, délégué général.

Cette élection est sans conteste un test significatif pour les ultras qui sont toujours les maîtres à Alger. Et le gouvernement pourrait attendre longtemps le dégel des musulmans et des attentistes.

S. F.,
Alger.

La situation juridique de l'Algérie

Dans votre numéro « Spécial Algérie », n° 453 du 18 février courant, votre reporter Cl. Krief écrit : « Juridiquement, l'Algérie n'est terre de personne... » Affirmation gratuite, contraire à la vérité et dangereuse !

Juridiquement, constitutionnellement, l'Algérie est actuellement composée de départements français (cf. « Journal officiel » : réponse du premier ministre à M. Vinciguerra, député). La Savoie, qui fêtera bientôt son centenaire, n'est que sa sœur cadette ! Il est possible (et discutable...) que ce destin français soit mis en cause un jour non déterminé, mais cette éventualité ne change rien au fait actuel ! Comment pouvez-vous espérer voir des gens raisonnables — c'est le terme employé par votre rédacteur — suivre un raisonnement qui s'appuie sur des prémisses fausses ?

Je suis instituteur : cette année comme les précédentes, mes élèves musulmans constituent leur dossier d'examen — comme tous les élèves — avec un certificat de nationalité qui comporte simplement la formule : « Citoyen français né en France de parents qui y sont nés » et cette formule authentifiée et officialisée par la signature de nos magistrats désigne la Kabylie, l'Aurès et l'Ouarsenis ! Dois-je dire à mes élèves que la signature du juge ne vaut pas celle de Cl. Krief ?

GABRIEL CHAUDET,
instituteur,
Kouba.

Il était grand temps

Bravo et merci pour la chronique sur la « nouvelle vague ». Enfin ! Il était tout de même grand temps d'en finir avec les louanges. Personnellement, vous m'avez rendu service car depuis que Chabrol & C° sont arrivés et que tout le monde s'est mis bouche bée, je me demandais si j'étais irrémédiablement imbécile, ignorant ou les deux à la fois.

J. RENTES DE CARVALHO,
Amsterdam.

C'est déjà fait !

Pourquoi M. de Meaux veut-il remplacer (art. 1er du règlement) le mot de discipline par celui d' « indiscipline » ? C'est fait, depuis longtemps. Non pas au niveau des 2e classe, des sous-officiers ou officiers subalternes, qui, eux, se font tuer au nom de cette discipline, mais à l'échelon le plus élevé, l'échelon de ceux qui, justement, devraient donner l'exemple. Et quand votre correspondant occasionnel appelle ingénument l'Armée à la guerre civile, de quelle Armée est-il question dans son esprit ? De celle des Bidasse ou celle des Colonels ?

Quarante millions de Français qui donnent leur fils, leur argent et leur travail, pourraient bien couper court à tout cela, simplement en disant « non » et en se croisant les bras.

Ils ne se laisseront pas algérianiser par une poignée d'excités, dans le genre de votre correspondant, qui risquent de faire perdre à la France et à l'Algérie toutes chances de vivre harmonieusement.

S. ARMAND
Paris.

Pas « ignare »

Nous avons été fort surpris de trouver dans votre numéro du 25 février une très contestable référence à Mary Baker Eddy au sujet de prédicateurs plus ou moins bien famés.

Que Mary Baker Eddy soit la grande figure qu'elle s'avère être après un demi-siècle n'est au reste pas tellement dû à sa prédication, mais surtout à son œuvre écrite, notamment à « Science and Health with Key to the Scriptures », qui a réconcilié tant de désabusés avec le christianisme.

Mais rien de tout cela, pensons-nous, n'implique que Mary Baker Eddy fût « ignare ».

Marcel G. SILVER,
Christian Science Committee on Publication for France.

Pas drôle

Fidèle lectrice de « L'Express », j'ai été désagréablement surprise en relevant dans l'article concernant les animaux, cette appellation :

« Mémères à leur chien-chien. »

J'aime beaucoup les bêtes et m'occupe surtout de celles qui sont malheureuses.

Certainement, beaucoup ont souri en lisant cela. Tant mieux ! Ça les a déridés. Mais, sûrement, d'autres ont ri jaune.

Mme GOUTTEREAUD
Roanne.

L'école démocratique

Fille d'un petit émigré espagnol (venu en France en 1919), j'apprécie mieux que quiconque le bien précieux que représente la démocratie !

Je tiens à rendre hommage ici, un hommage reconnaissant, à l'école laïque française où la petite fille espagnole eut droit aux mêmes égards que ses compagnes. Pendant cinq ans, elle eut le prix d'excellence de sa classe. Je ne dis point cela par vanité, vous vous en doutez, mais pour prouver l'esprit de justice de mes professeurs à qui j'avais voué d'ailleurs, ainsi qu'à mes institutrices, une amitié profonde.

Merci d'avoir parlé de Luis Goytisolo. Quand on pense à tout le bruit fait autour de Pasternak et de la Hongrie.

Vous faites bien de secouer la léthargie dans laquelle se complaisent dangereusement les démocrates. Il ne faut pas rester comme des agneaux prêts pour l'abattoir. Il faut se grouper, se connaître pour opposer au fascisme sordide, meurtrier et envahissant une force supérieure à la horde malfaisante.

M. PARANT
Saint-Justin
(Landes).

Des bénéfices insuffisants

L'auteur de l'article sur Leclerc est mal renseigné ou de mauvaise foi.

Savez-vous que maintes fois des commerçants se sont vu refuser leur bilan de fin d'année parce que le pourcentage de leur bénéfice paraissait insuffisant au contrôleur ?

Savez-vous à quel taux sont imposés les bénéfices commerciaux ? Par quoi les remplacerez-vous si vous faites disparaître les commerces bénéficiaires ?

ABONNÉ 35.982.

Fiers de « déballer »

Nous protestons contre le mépris que vous manifestez à notre égard quand vous écrivez, après avoir annoncé les articles mis en vente par le magasin « *Leclerc Textiles* » : « Il ne s'agit pas du tout d'un déballage de foire. »

Nous sommes particulièrement fiers de déballer sur les marchés et sur les foires, c'est notre raison d'être et si nous le faisons, c'est avec le sentiment que nous remplissons un rôle social essentiel à la vie économique du pays.

A maintes reprises, il a été déclaré par les Pouvoirs publics que nous étions des régulateurs de prix.

A. GELFMANN,
secrétaire général de la Fédération Nationale des Syndicats de Commerçants non sédentaires.

Des structures vermoulues

J'ai été d'autant plus intéressé par votre article sur Leclerc que, moi-même jeune commerçant, je pense qu'effectivement nos structures de distribution sont vermoulues. Je suis tout prêt à collaborer avec Leclerc.

R. S.,
Thonon.

Ni moi ni mon entourage

Faisant appel au souci d'objectivité dont vous vous réclamez, il me serait agréable de vous voir informer vos lecteurs du fait que ni moi-même ni mon entourage, ne sommes en quoi que ce soit mêlés aux activités du « Groupe Armée-Nation ».

Le GÉNÉRAL SALAN,
gouverneur militaire de Paris.

M. Joxe et les laïcs

Au cours de sa « conversation avec les laïcs », M. Joxe n'a abordé à aucun moment le problème des « rapports entre l'Eglise et l'Etat », et il a moins encore émis le jugement simpliste et tranchant que vous lui prêtez. A aucun moment non plus, il n'a présenté une revalorisation éventuelle de la fonction enseignante comme une compensation destinée à affaiblir l'opposition des laïcs à la loi scolaire ; M. Joxe connaît trop bien les enseignants pour leur faire une telle injure... et il est ubuesque de prétendre qu'il ait invité les syndicats à participer à la rédaction des décrets d'application.

GEORGES LAURÉ,
secrétaire général de la Fédération de l'Education nationale.

[Les propos de M. Joxe rapportés dans le dernier numéro de « L'Express » ne constituaient évidemment pas une déclaration officielle ni l'exposé d'une politique. Selon les informations de bonne source dont nous disposons, ils correspondent cependant à l'orientation que semble vouloir prendre le ministre et aux mesures qu'il envisage pour appliquer la loi scolaire.]

L'interview de J.-P. Sartre

J'ai lu dans le dernier numéro de « L'Express » l'interview de Jean-Paul Sartre que j'avais réalisée pour « Les Cahiers Libres de la Jeunesse ». Je n'ai pu corriger les erreurs contenues dans le texte qui vous a été remis.

1° Dans la première question, à la place de « il vous rend conscient », il fallait lire : « il *nous* rend conscient ».

2° Dans les dernières lignes de la cinquième réponse de Sartre, les noms des pièces « Morts sans sépulture » et « Nekrassov » ont été intervertis.

3° Dans la sixième question, à la place de « Frantz est plus doux », il fallait lire « Frantz est plus *dense* ».

Jacques-Alain MILLER.

Amis de « L'Express »

— LECTEURS DU RHONE : Réunion à Lyon, le vendredi 11 mars, à 20 h. 45, 9, rue de la Platière, salle du premier étage. Me Gueugnaud parlera sur « Les complots et la paix en Algérie ».

— LECTEURS DU NORD : Réunion à Valenciennes, le mercredi 16 mars, à 20 h., au Café du Centre, Place d'Armes. Renseignements : Jacqueline Duchaillut, 4, place des Ilots, Valenciennes.

— LECTEURS DE LA RÉGION PARISIENNE. Le secteur B, comprenant les groupes des 3e, 4e, 10e, 11e, 12e, 19e et 20e arrondissements et le groupe de Banlieue Est, Nord-Est, se réunira le lundi 14 mars, à 20 h. 45, au Relais d'Alsace, 6, place de la République (salle du sous-sol), à Paris. Louis Fournier animera un échange de vues sur la situation actuelle de la France en Algérie.

— LECTEURS DE MEURTHE-ET-MOSELLE. Les responsables du groupe de travail de Nancy : Victor Schenker, 10, rue Emile-Gallé, et Jack Lang, 51, rue de Phalsbourg, invitent tous les amis du journal à assister à l'importante réunion du vendredi 11 mars, à 20 h. 45, au Caveau de l'Excelsior, Nancy.

Le professeur Marcel Roubault, directeur de l'Ecole de Géologie, secrétaire fédéral du P.S.A. et membre du Groupe des Amis de « L'Express », y prendra la parole sur l'Algérie avec Gilles Martinet, le professeur Henri Longeot et Jean Babaut.

— LECTEURS DU BAS-RHIN. Réunion vendredi 11 mars, à 20 h.30, dans la grande salle de la Mauresse, avec Henri Lefebvre, maître de recherches au C.N.R.S., qui parlera sur le marxisme.

Forums régionaux

— LECTEURS DU GARD. A l'exemple de Montpellier, Alès, Béziers, Perpignan, Carcassonne, un Forum vient de se constituer à Nîmes. La première rencontre aura lieu le mercredi 9 mars, à 21 heures, au café Napoléon, 46, boulevard Victor-Hugo, sur le thème : « L'homme libre devant le pouvoir autoritaire ».

— LECTEURS DU HAUT-RHIN. Le *Forum de Mulhouse* organise une conférence le mercredi 16 mars, à 20 h. 30, salle d'honneur des Sociétés industrielles, 10, rue de la Bourse, au premier étage.

André Philip parlera sur le thème : « De Gaulle et la démocratie ».

Lecteurs des Bouches du Rhône. — Réunion des Groupes de Travail jeudi 17 mars à 21 heures. Taverne Charley, boulevard Garibaldi.

Conférence

— A Lyon, à l'occasion de la Foire, le club « Les Echos » et diverses associations lyonnaises organisent le vendredi 18 mars 1960, à 20 h. 30, au Palais du Commerce, place de la Bourse, salle des Réunions industrielles, une conférence d'Emile Servan-Schreiber : « L'U.R.S.S. d'aujourd'hui ».

Le vendredi 25 mars, on dansera de 21 heures à l'aube, à l'Hôtel Lutétia, boulevard Raspail, à Paris, pendant la « Nuit des Espions » organisée par les élèves des Académies Charpentier et de la Grande Chaumière.
Communiqué

LA TOURNÉE DES POPOTES, MARS 1960.
Astuce, ruse, habileté, machiavélisme ? Mais non.

(A. P.)

OU VA DE GAULLE ?

CE qui vient de se produire est si préoccupant qu'il faut se garder d'en tirer des conclusions hâtives. Avançons dans l'analyse de l'événement avec les plus grandes précautions.

En quoi les nouvelles positions du général de Gaulle diffèrent-elles de celles auxquelles l'opinion française, en général, avait cru sur la foi de ses discours en métropole ? Essentiellement sur trois points :

1) Le chef de l'Etat avait reconnu, affirmé, avec une grande solennité, que la paix en Algérie devait être obtenue rapidement, car elle conditionnait la solution de tous les autres problèmes français. « *Il est clair que l'unité, le progrès, le prestige du peuple français sont en cause et que son avenir est bouché tant que le problème algérien ne sera pas résolu.* » (Discours du 29 janvier.)

Un mois après, il vient de dire : « *Nous avons le temps.* » « *Il y faudra encore de longues années.* » « *Il faut d'abord finir la pacification et, après, attendre un bon bout de temps.* »

Du ton comme du contenu de ses allocutions à l'Armée, et de son communiqué officiel après le retour à Paris, il ressort que les Français doivent accepter de vivre sans limite de durée avec la guerre. Avec « un avenir bouché ».

2) Le général de Gaulle avait montré une grande lucidité en ne craignant pas de reconnaître publiquement, à l'inverse de la plupart de ses prédécesseurs, que la victoire militaire (dite « pacification ») dans une guerre coloniale était impossible et que, même si elle était possible momentanément, elle ne pouvait pas constituer une solution durable. « *Il pourrait bien y avoir pour un temps une victoire militaire, mais rien au fond ne serait tranché* », disait-il le 29 janvier.

Il vient de faire savoir, au contraire, que la condition de tout est la victoire militaire, la poursuite de la pacification jusqu'à son terme. « *Tout ne peut être bâti qu'à partir de la pacification. Il n'y a donc rien de plus important que les opérations. Il faut donc les poursuivre, il faut en finir.* »

A Bourges, à Belfort, à Montpellier, dans toutes les tournées provinciales des six derniers mois, il évoquait, il annonçait *la paix*. « *Nous ne pouvons rien faire qu'à partir de la paix.* » « *Nous avons trouvé le chemin de la paix.* » « *Le jour est en vue.* »

A Batna, à Tlemcen, à Menaa, à Aumale, il n'est plus question que de « *victoire par les armes* », de « *pacification menée à son terme* ».

3) La politique dite d'autodétermination, qui connut une faveur croissante dans l'opinion, à l'O.N.U., et qui fut admise par le F.L.N., se fondait sur « *le libre choix de tous les Algériens* » entre toutes les diverses formules possibles pour l'avenir politique de leur pays, y compris l'indépendance.

Aujourd'hui, elle est ramenée à l'acceptation ou au refus, par oui ou par non, d'un statut algérien, d'une sorte de nouvelle loi-cadre qui sera proposée par le gouvernement français, de concours avec ceux des Algériens qui l'auront préparée avec lui. C'est le principe même de l'autodétermination qui est vidé de sa substance, qui paraît renié.

En apparence, ces changements sont considérables. En fait, et pour nous en tenir à une analyse aussi rigoureuse que possible, on peut admettre que chacune de ces graves modifications est explicable et ne dénature pas complètement l'intention finale, ne remplace pas purement et simplement la paix par la guerre. Honnêtement, il convient de ne pas attacher une importance plus décisive aux paroles qui viennent d'être prononcées que nous n'en accordions à celles des derniers mois. Ce sont les actes, les engagements réels, le comportement objectif qui doivent, aujourd'hui comme hier, fonder notre jugement, non l'analyse indéfinie, optimiste ou pessimiste, des allocutions.

A cet égard, où en sommes-nous ? Deux faits ressortent clairement de l'épisode révélateur que vient de constituer le périple de de Gaulle au sein de l'Armée d'Algérie.

LE premier est qu'il a été amené à faire sienne, en matière de cessez-le-feu, la conception qui a toujours été celle de l'Armée : *la reddition des armes.* Là était, en fait, la clé de voûte dont tout le reste dépendait. Si les conditions d'un cessez-le-feu comportant des garanties de part et d'autre sont concevables, alors, d'une manière ou d'une autre, une conversation peut s'engager avec l'adversaire, et de proche en proche l'engrenage de la paix, quelles que soient les péripéties et les proclamations, peut se substituer à l'engrenage de la guerre illimitée. Si cessez-le-feu veut dire reddition des armes, c'est-à-dire capitulation, tout est bloqué.

Le second fait est lié au premier. De Gaulle a été contraint d'admettre comme méthode de gouvernement de tenir deux langages différents : l'un à l'opinion, l'autre à l'Armée. L'aveu, à première vue presque incroyable, en a été fait cette fois officiellement par le communiqué publié vendredi à Alger : « *Les déclarations que le général de Gaulle a faites aux officiers ne sont pas destinées au grand public.* »

Astuce, ruse, habileté, machiavélisme, dit-on de tous côtés. Hélas ! il semble bien que non. Dure réalité et réelle contrainte. Il n'est pas vrai qu'il soit dans la « nature » du personnage d'être double, fourbe, de dire aux uns le contraire de ce qu'il annonce aux autres. La raison de cette équivoque permanente, de cette politique à deux faces qui s'annulent l'une l'autre, c'est bien la situation objective dans laquelle se trouve de Gaulle, et non pas son tempérament.

Pour obtenir que l'insurrection Ortiz-Lagaillarde de janvier soit matée, il a dû céder à l'Armée d'Algérie sur le point essentiel : le cessez-le-feu c'est la reddition. Ayant ainsi accepté le risque que la guerre se prolonge indéfiniment, il ne peut pas le reconnaître en métropole, où son prestige est fondé sur l'idée de paix. D'où la double face et le double langage, vérité pour les uns, mensonge pour les autres.

SOMMES-NOUS au bout de l'explication ? L'enchaînement est-il clair ? Non, pas encore. On voit que de Gaulle n'a plus de politique définie, qu'il habille son attitude de différentes manières selon ceux auxquels il s'adresse. On voit que s'il en est ainsi, c'est qu'il a dû, sans l'avouer, remettre entre les mains des militaires la clé de sa politique. Mais il resterait à comprendre pourquoi il l'a fait.

Chacun peut entretenir, sur ce point, son opinion personnelle, formuler une hypothèse. La nôtre est que ce 3 mars 1960 était contenu dans le 17 mai 1958 comme le germe dans l'œuf. Que du jour où un homme, quel qu'il soit, accepte de recueillir le pouvoir des mains des militaires insurgés, il est conduit, après plus ou moins d'épisodes selon sa force et son caractère (et ceux de de Gaulle sont grands), à se soumettre finalement, sur l'essentiel, à l'exigence de ceux qui ont renversé, à son profit, la légitimité.

A la réflexion, nous n'avons sûrement pas, ici, rendu suffisamment hommage aux efforts du général de Gaulle. Il a sans doute déployé beaucoup d'habileté, de persévérance et d'énergie pour se défaire de l'emprise de l'Armée sur sa politique ; il faut le reconnaître. Mais aucun de ces efforts n'a pu modifier, autrement qu'en apparence, la situation créée par son erreur initiale, la seule peut-être, mais irrémédiable : la manière dont il a accepté de prendre le pouvoir. Car, dès lors, la trame des événements peut, semble-t-il, se réduire à deux questions et deux réponses simples. *D'où vient de Gaulle ?* Du coup d'Etat militaire. *Où va de Gaulle ?* Là où les exigences des militaires le conduiront.

Chacun de nous est bien souvent tenté d'oublier ce dur lien de cause à effet. Cette semaine, nous sommes tirés — un instant ? — de nos rêves.

J.-J. S.-S.

la lingerie infroissable
*
le déshabillé de bain
*
la robe 11 à 7
*
la coiffure mise-en-plis
*
TOUTES LES BOUTIQUES EN UNE SEULE
chez
ROGER & GALLET
62, Fg Saint-Honoré

CORRESPONDANCES EXPRESS

« CINQ COLONNES A LA UNE » EN ALGERIE

● Le 23 février, MM. Dumayet et Barrère, de la Télévision Française, se rendent en Algérie, dans le Nord-Constantinois, pour une série de prises de vues destinées à l'émission de Pierre Lazareff « Cinq colonnes à la une ».

Avec l'accord formel du ministre des Armées, la valeur de quatre heures de document sont filmés. Les techniciens de la Télévision ont de la chance : interrogés au retour d'opérations, certains militaires répondent avec une spontanéité qui donne à l'émission une impression extraordinaire d'authenticité.

Le 26 février, le général de Lancrenon, de l'état-major du général Challe, donne l'ordre que les prises de vues soient suspendues. Sur intervention de Paris, cependant, elles reprennent après avoir été interrompues. Elles ont eu lieu du 23 au 29 février.

Pour la première fois, l'armée d'Algérie est filmée sur le vif. En plus, politiquement, les renseignements sont aussi précieux que réconfortants. Tel colonel de paras répond que s'il avait reçu l'ordre de tirer à Alger sur les insurgés européens, il aurait tiré sans hésiter. Tel autre affirme qu'il est pour l'intégration mais que ça n'est pas à lui de juger, qu'il obéit à ses chefs et que lorsqu'il voudra faire de la politique, il troquera son képi pour un chapeau mou. Un troisième enfin décrit la population comme sentimentalement liée aux nationalistes.

Le 2 mars, à Paris, on se réunit autour du ministre des Armées pour voir le film. Aux côtés de M. Messmer il y a M. Foccart, de l'Elysée, qui est enthousiaste. Il y a aussi le colonel Piedaniel, dépêché d'Alger par M. Delouvrier et le général Challe, et qui s'indigne : à en croire le film, l'activisme de l'Armée ne serait que le lot d'une poignée d'Algérois.

En principe, l'émission doit avoir lieu le vendredi 4 mars. Le ministre des Armées donne son autorisation. Il part le 3 avec le général de Gaulle pour l'Algérie. Le 4 au matin, MM. Lazareff et Dumayet sont informés par M. de La Fournière, du cabinet de M. Messmer, que d'Algérie le ministre a demandé que l'émission soit remise. M. Messmer rentre à Paris. Il déclare n'avoir jamais donné un tel ordre. Qui à Alger a tenté d'empêcher qu'une émission établissant le loyalisme de l'Armée soit retransmise ? Finalement, l'émission doit avoir lieu cette semaine.

LES MINISTRES ET LEURS DOUBLES

● Plusieurs ministres ont exprimé leur mécontentement des méthodes de gouvernement de M. Debré. Celui-ci, en effet, a affecté à chaque ministre, au titre d' « ange gardien », un membre de son cabinet qui le double : c'est ainsi que M. Rocca chapeaute M. Michelet ; M. Fanton supervise M. Baumgartner ; M. de La Malène double M. Couve de Murville. Chacun est chargé de faire rapport au Premier ministre des questions qui intéressent « son ministre » même lorsqu'elles relèvent normalement de la compétence directe des membres du gouvernement.

Quant à M. Roger Frey, devenu ministre délégué auprès du Premier ministre, il reste complètement isolé au sein du gouvernement, M. Debré ne lui a encore donné aucune responsabilité. Il n'a ni attributions ni dossiers.

GRANDS MAGASINS : INFORMATION OU CHANTAGE ?

● Mobilisation d'état-major dans les grands magasins parisiens. Comment réagir contre le développement des centres Leclerc qui, après avoir obtenu un grand succès dans l'alimentation, prennent pied dans le commerce du textile en vendant des produits de marques sensiblement moins chers ?

Les dirigeants des grands magasins envisagent une action sur la presse pour faire contrepied à l'effet de propagande des reportages parus sur les circuits Leclerc. Mais quelle action ?

Les uns souhaitent faire connaître au public, par la presse, les avantages de toutes sortes que les grands magasins mettent à la disposition de leurs clients (installations, confort, variété dans le choix, abondance de personnel, ce qu'on appelle les « services ») et que les centres Leclerc ne peuvent pas fournir. Ils estiment qu'en mettant en valeur cet aspect, forcément ignoré des chaînes Leclerc, ils peuvent aisément justifier les décalages de prix.

Mais d'autres dirigeants veulent pratiquer un chantage direct sur la presse pour qu'elle ne parle pas de Leclerc et de ses centres, de façon à les asphyxier (car Leclerc n'a aucun budget de publicité). Ils préconisent donc de couper toute publicité aux journaux qui publient des articles sur Leclerc avec des comparaisons de prix.

Quelle méthode adopter : informer le public sur les « services », ou boycotter les journaux indociles ? La discussion est en cours. La presse (et « L'Express » en particulier) ne manquera pas de tenir les lecteurs au courant.

PARIS ET MOSCOU : PAS D'ACCORD SUR « LA COMMUNE »

● Pour justifier le refus du gouvernement français de laisser M. Krouchtchev déposer une gerbe au Mur des Fédérés, comme il en avait exprimé le désir, M. Couve de Murville a fait savoir aux négociateurs soviétiques, après beaucoup d'hésitations, que « le gouvernement français et le gouvernement soviétique ayant des différences de vues en ce qui concerne la Commune de Paris, cette visite serait inopportune ».

En U.R.S.S., la Commune est considérée comme la première grande date du mouvement révolutionnaire moderne. Dans le mausolée de la plage Rouge, Lénine est recouvert d'un drapeau de la Commune de Paris.

UN ECHANGE POSSIBLE : L'ALGERIE CONTRE LA CHINE

● Si M. Krouchtchev acceptait de se rendre à Hassi-Messaoud — ce dont les Français espèrent le convaincre — il reconnaîtrait d'une certaine façon la qualité « française » du Sahara aux yeux du monde arabe.

On déclare en tout cas dans les milieux officiels que l'Algérie sera très certainement l'un des sujets de discussion abordés par le général de Gaulle avec son visiteur. Pour obtenir une attitude « très compréhensive » de l'U.R.S.S. sur l'Algérie, le gouvernement français serait même prêt à parler d'une reconnaissance de la Chine communiste.

LES GRIEFS DE DE GAULLE CONTRE LES AMERICAINS

● Le général de Gaulle n'est pas content des Américains. Il l'a dit clairement au cours d'un récent Conseil des ministres. Motifs :

— Lors de sa visite à Paris, en septembre dernier, le Président Eisenhower avait promis son aide dans l'affaire algérienne. Or, M. Cabot Lodge s'est abstenu à l'O.N.U. en décembre et le F.L.N. est maintenant convaincu qu'il peut compter sur Washington.

— Le Président Eisenhower n'a pas envoyé de télégramme de félicitations après l'explosion de Reggane.

— L'affaire des bases marocaines a été traitée sans consultation de la France.

— Les Américains soutiennent Tunis dans l'affaire de Bizerte.

— Washington se prépare à lâcher du lest sur Berlin et semble se faire peu à peu à l'idée d'un accord bilatéral avec les Russes conclu sans la participation des autres nations.

CHAOS SUR LE MARCHE LAITIER

● Le marché laitier français est plongé dans le chaos. Principale raison : l'inertie administrative.

A la suite de la sécheresse de juillet-août, l'Etat avait prévu des importations massives de beurre et de fromage. Les marchés furent passés avec deux mois de retard ; avec six mois de retard, d'énormes quantités de beurre et de fromage (6.000 tonnes de fromage hollandais en janvier, soit la moitié de la production annuelle française) continuent d'arriver en France.

Or, la production laitière française est déjà redevenue excédentaire ; elle dépasse actuellement de 15 % la normale.

Conséquence : la France doit réexporter des milliers de tonnes de produits laitiers étrangers, avec une perte moyenne de 150 francs légers par kilo.

UNE VICTOIRE LAIQUE EN PLEINE BRETAGNE

● Les élections municipales du Grand-Quimper rendues nécessaires par la récente fusion de quatre communes (Quimper, Penhars, Ergué, Armel et Kerfeunteun) se sont soldées par une nette victoire des socialistes et des radicaux, appuyés par les communistes, sur le bloc M.R.P. - U.N.R. - Indépendants.

Ce succès du « bloc laïque » dans un département de l'Ouest particulièrement clérical fait apparaître un reclassement de la S.F.I.O., dont le retrait, en novembre 1958, avait nettement contribué à l'élection de M. Nader (U.N.R.) contre M. Monteil (M.R.P.). (Ce dernier avait pris sa revanche en se faisant élire au Sénat en avril 1959.) L'action menée dans le département par M. Tanguy Prigent, qui a rompu avec la S.F.I.O. en octobre 1959 pour adhérer au P.S.A., n'est pas étrangère à ce reclassement.

Les électeurs communistes ont au second tour reporté leurs voix sur la liste radicale-socialiste. Un certain nombre d'entre eux, semble-t-il, sont même sortis de l'abstention (il y a eu 76 % de votants contre 72 % au premier tour).

Au second tour, socialistes, radicaux et communistes ont gagné au total 586 suffrages sur l'addition arithmétique de leurs voix tandis que leurs adversaires en perdaient 679.

Ces variations donnent à penser que certains électeurs sont passés d'un camp dans l'autre. Ils ont fait payer à MM. Monteil et Nader l'alliance qu'ils avaient conclue, en passant sur leur violente querelle de 1958. Les deux leaders écartés par le jeu du vote préférentiel, leurs suivants de liste ne recueillent que 4 sièges sur 33. La mairie de Quimper est ainsi promise à la gauche. Le vote des électeurs de Penhars ayant été décisif, M. Goraguer, maire socialiste de cette commune, paraît devoir s'y installer.

SALLES TRINITÉ

1, r. Blanche (pl. de la Trinité) TRI. 21-65

PORCELAINE - VERRERIE - ORFEVRERIE - BIJOUX MEUBLES-TABLEAUX-OBJETS D'ART-LUMINAIRES

Notre firme, **universellement réputée par le choix, la qualité et les bas prix** de ses marchandises, continue, grâce à des **méthodes de vente rénovées**, à faire bénéficier sa nombreuse clientèle d'**AVANTAGES SUBSTANTIELS.** Pour le mois de mars, nous sommes à même de consentir un

RABAIS DE 20 %

sur toutes nos ventes, **quels qu'en soient la nature et le montant.**

APRES INVENTAIRE, pour faire place à de nouvelles et importantes rentrées

RABAIS EXCEPTIONNEL DE 30 %

sur toutes nos marchandises d'**occasion** ayant plus d'un an de date dans nos magasins, valable jusqu'à complet épuisement de ce stock.

VENTE POUR LE COMPTE DE PARTICULIERS

de marchandises d'**OCCASION, rigoureusement sélectionnées, strictement expertisées,** mises en dépôt dans nos magasins. Ce mode de transactions réduisant les frais à un taux extrêmement minime permet de consentir des prix de vente pouvant aller jusqu'à

50 % au-dessous des prix du cours

GARANTIE D'ECHANGE

Pendant un an, à dater de l'achat, faculté d'échange sans supplément de toutes marchandises non détériorées, ne convenant plus contre d'autres de valeur équivalente, à choisir dans notre stock.

Ouvert tous les jours, sauf le dimanche, de 9 h. à 19 h. 30

VOTRE RÉUSSITE DÉPEND DE VOTRE ÉLÉGANCE

CHOISISSEZ UNE DRAPERIE *Jeunesse* DE LAJEUNESSE

SEULEMENT CHEZ LES MEILLEURS TAILLEURS

L'HOMME AUX CENT VISAGES

GAULLERIE de PORTRAITS

par Jean Effel

(À SUIVRE)

GAULLE-MÊME-LE-FER
ou l'homme du Rassemblement

"La paix est en vue", ou
le GAULLOMBOPHILE

DELENDA CARTHAGAULLE
ou
la guerre jusqu'au bout

L'homme du 13 Mai,
ou la CAGAULLE

DANSONS LA CARMAGAULLE
ou le Sauveur de la République

GAULLIVER,
ou la Grandeur.

VICTOR HUGAULLE,
ou le grand vent de l'Histoire

SAINT VINCENT DE GAUL,
missionnaire de la Chrétienté

EL GAULÉA, champion
des Touareg-à-part-entière

"Algérie de papa", ou
le RIGAULLOT

L'homme-à-rester-dans-son-chagrin
ou le GAULLE PLEUREUR

CHICAGAULLE
l'homme de la libre-entreprise

DE GAULCHEVISTE,
l'hôte de M. "K."

JUSTICE

« Le juge et le commissaire »

● *Lequel l'emportera, du magistrat ou du policier ? Mᵉ Robert Badinter raconte l'épreuve de force où se joue la réalité du pouvoir judiciaire.*

LE 29 août 1958, les services de la Sûreté urbaine d'Argenteuil arrêtaient, au cours d'une opération de contrôle, quelques Nord-Africains suspectés d'appartenir au F.L.N.. Conduits au commissariat, interrogés par les policiers, ils passèrent des aveux complets. Le 30 août, le juge d'instruction les inculpa d'atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat et les plaça sous mandat de dépôt à la Maison d'Arrêt de Versailles.

Parmi eux se trouvait un certain Mohamed Krama, trente-deux ans, marié, un enfant, conducteur aux usines Teka de Courbevoie, domicilié à Argenteuil, n'ayant jamais jusqu'alors attiré l'attention de la police. Tel était Krama lorsque, au début de l'information judiciaire, il déclara au juge d'instruction qu'il avait été frappé au cours de son interrogatoire à coups de poing et de pied et torturé à l'électricité par quatre policiers, parlant arabe, et paraissant être originaires d'Afrique du Nord.

Un médecin légiste fut commis aussitôt par le magistrat instructeur. Il constata l'existence de plaies épidermiques au genou droit, au coude droit et au pied gauche de Krama. Mais le médecin précisa qu'il était impossible de déterminer à l'examen la cause de ces blessures, qui pouvaient aussi bien provenir de sévices que d'une chute.

Le doute scientifique

Ces blessures récentes, dont l'origine n'était équivoque qu'autant que l'on persistait à refuser foi aux déclarations de Krama, ne laissaient pas d'inquiéter gravement. Trois autres médecins furent donc désignés par le juge d'instruction pour examiner à nouveau Krama. Ces praticiens relevèrent la trace de lésions cutanées correspondant sensiblement aux indications corporelles données par Krama. Mais ils ne purent déterminer si ces lésions étaient antérieures ou concomitantes à l'arrestation. Leur cause demeurait également incertaine: impetigo, gale ancienne, brûlure par acide ou corps en ignition pouvaient également les expliquer.

Le doute scientifique laissait donc le problème entier : Krama pouvait avoir été torturé. Si l'origine des blessures n'était pas certaine, leur réalité s'avérait indiscutable et leur emplacement, leur diversité de forme, tantôt linéaire, tantôt arrondie, témoignaient douloureusement et précisément à l'appui de la thèse de Krama.

Au-delà des constatations médicales, l'information judiciaire devait donc être poursuivie pour forcer la vérité. Une confrontation entre Krama et les policiers qui l'avaient interrogé se révélait indispensable.

Mais qui étaient ces policiers ? L'enquête avait été menée par le service du commissaire Merian, chef de la Sûreté urbaine d'Argenteuil. Convoqué le 22 septembre par le juge d'instruction, le commissaire Merian ne déféra que le 9 octobre. Interrogé, le commissaire dénia simplement que Krama ait été l'objet d'aucune violence de la part de ses subordonnés. Quant à l'essentiel, le commissaire Merian se borna à déclarer que sa mémoire ne lui permettait pas d'indiquer le nom des fonctionnaires de son service qui l'avaient assisté lors de l'interrogatoire de Krama et qu'aucun tableau de service n'existait au commissariat d'Argenteuil permettant d'identifier les inspecteurs de service dans la nuit du 29 au 30 août.

Le juge d'instruction ne pouvait que clôturer son information par une ordonnance de non-lieu, faute d'éléments à son dossier. Sur appel de Krama, constitué partie civile, la Chambre des Mises en Accusation de Paris connut de l'affaire et en mesura la gravité.

Au mépris de toute évidence

Des policiers dénoncés comme des bourreaux refusaient de se faire connaître, au lieu d'exiger la confrontation qui aurait dû les innocenter. Un officier de police, serviteur de notre Justice, la tenait en échec, et taisait à un juge d'instruction des informations qu'il ne pouvait ignorer. En cet état des choses, la Chambre des Mises en Accusation ordonnait, le 15 janvier 1959, de poursuivre l'information.

Le Code de Procédure pénale, en ses articles 224 et suivants, donne à la Chambre des Mises en Accusation le contrôle, dans le ressort de la Cour d'Appel, de la police judiciaire. La Chambre des Mises en Accusation ayant ordonné, la police devait s'exécuter, et l'information reprendre.

Or qu'advint-il ? Le commissaire divisionnaire Damblade, supérieur hiérarchique du commissaire Merian, requis par le juge d'instruction de produire le tableau de service de la brigade d'Argenteuil, déclara, au mépris de toute évidence, que ce tableau n'existait pas.

Vainement, le juge d'instruction demanda alors au directeur départemental de la police de Seine-et-Oise, de lui communiquer les noms des fonctionnaires de police affectés à Argenteuil. Le directeur accusa simplement réception de sa lettre au magistrat, et pour le reste s'abstint de lui répondre.

L'affaire Krama cessait dès lors d'être une information communément poursuivie à propos de violences éventuellement commises lors d'un interrogatoire. Un commissaire s'opposant au juge d'instruction, des officiers de police interdisant l'exécution d'une décision judiciaire, c'était notre Justice bafouée par ses auxiliaires, l'immunité de certains policiers consacrée au mépris des magistrats.

Pour que justice soit faite

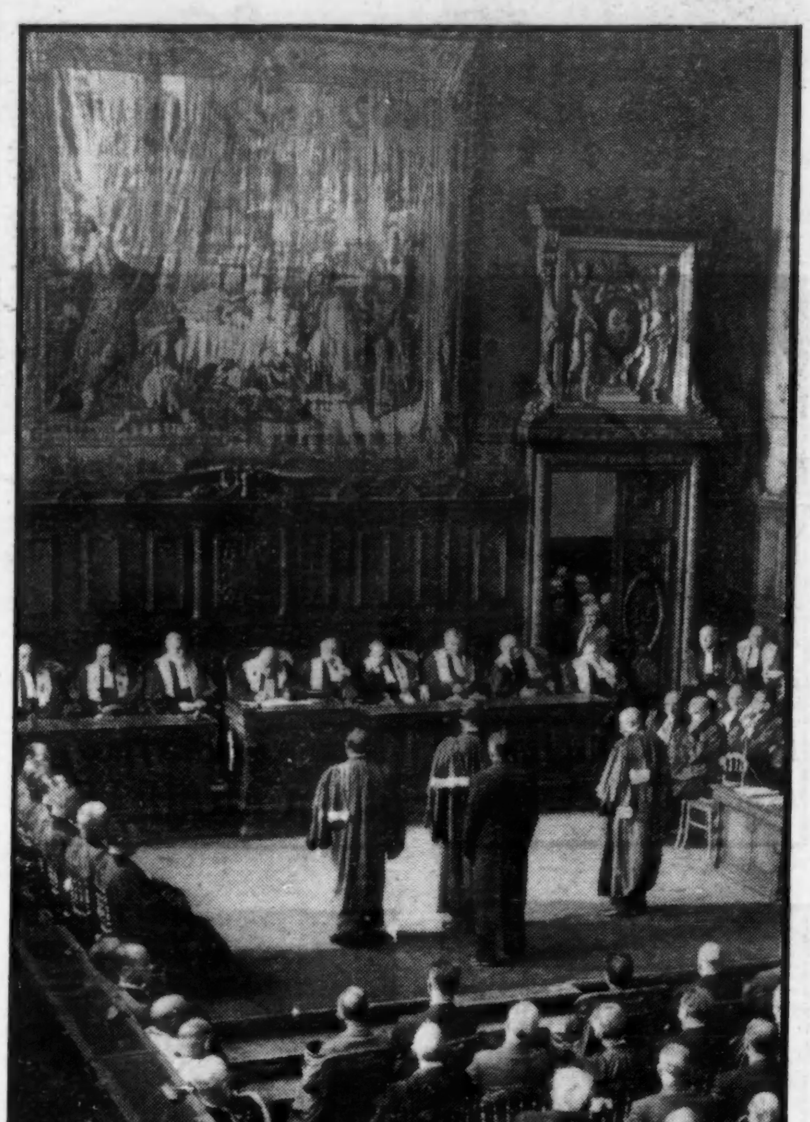
Les plus hautes instances judiciaires s'émurent de cette véritable rébellion. Tandis que le procureur général près la Cour de Paris, au mois de juin 1959, saisissait la Chancellerie, cinq magistrats de la Cour de Cassation, ayant avisé de leur démarche le premier président de la Cour, demandaient audience au garde des Sceaux pour lui dire leur émotion et leur inquiétude devant l'affaire Krama. L'Association pour la Sauvegarde des Institutions judiciaires déléguait son président, le bâtonnier Thorp, chez le ministre. Le président de la Commission internationale des Juristes, Jacques Fourcade, s'y rendait à son tour. A tous, le garde des Sceaux promettait d'intervenir fermement auprès de son collègue de l'Intérieur afin que force reste à la Justice et que les policiers défèrent à la volonté des magistrats. Cela se passait au cours de l'été 1959. Depuis lors, ces démarches ont été renouvelées. En vain. L'arrêt de la Chambre d'Accusation de Paris est demeuré lettre morte.

L'affaire Krama s'arrête ici, à ces hauteurs du pouvoir. Qu'il serait satisfaisant d'annoncer que le ministre de l'Intérieur a rappelé les policiers d'Argenteuil au respect de la justice et qu'ils ont déféré aux réquisitions de la Chambre d'Accusation. Qu'il serait rassurant d'écrire que les confrontations enfin réalisées ont disculpé sans équivoque ces policiers et que les accusations de Krama sont apparues comme l'entreprise d'un homme désespéré.

Mais, hélas ! il n'en est rien. Le silence du pouvoir pèse sur nous tous, justiciables, et l'affaire Krama témoigne d'abord de la dégradation du Pouvoir judiciaire.

Bien sûr, il demeure qu'à propos d'un obscur ouvrier nord-africain, les plus hautes consciences se sont émues, et ont voulu que justice soit faite. Mais à ce jour, cette exigence a été méconnue, et le pouvoir demeure indifférent à l'impuissance où s'enfonce notre Justice au long d'un chemin tout pavé de bonnes intentions.

ROBERT BADINTER.



(Keystone.)

LA RENTRÉE SOLENNELLE AU PALAIS DE JUSTICE.
On a perdu le tableau de service.

DITES-LE AVEC DES FLEURS
MAIS POUR PLAIRE CHOISISSEZ UNE DRAPERIE *Jeunesse* DE LAJEUNESSE
SEULEMENT CHEZ LES MEILLEURS TAILLEURS

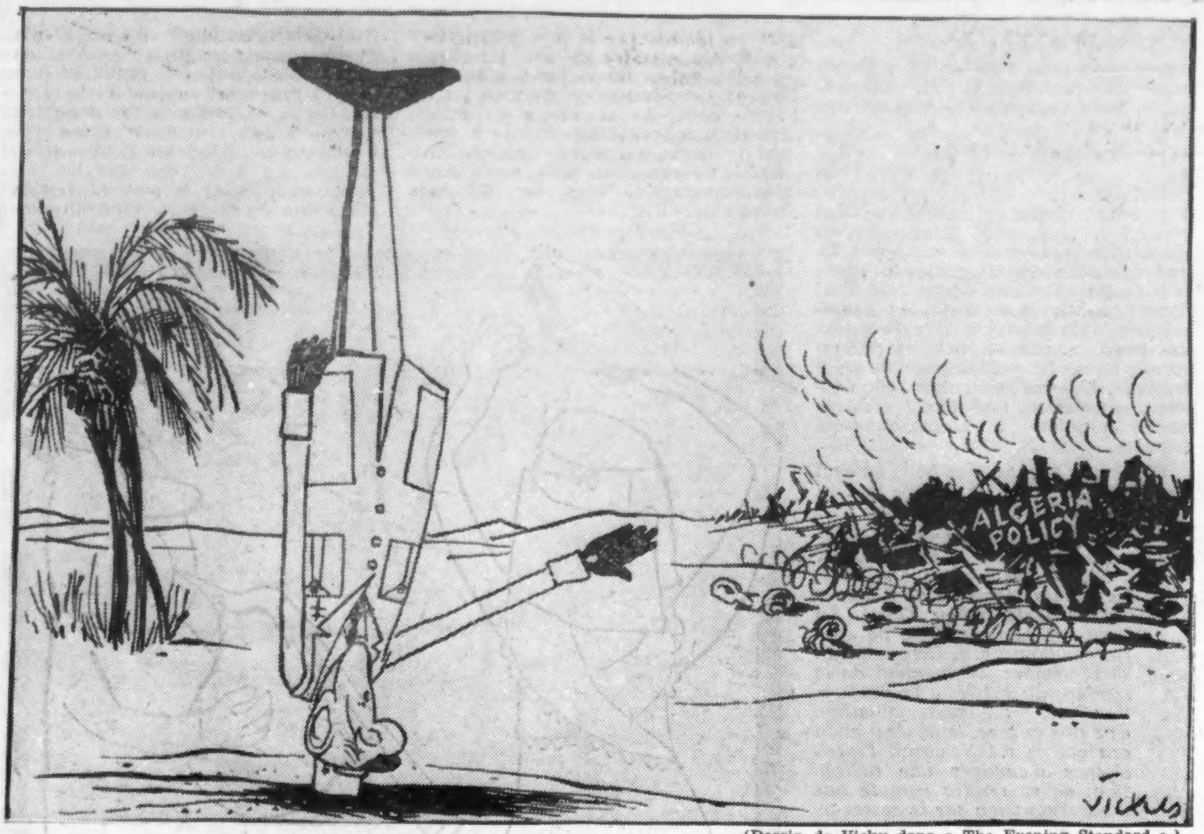
CROISIERE MARITIME
GRÈCE - ÉGYPTE - LIBAN - CHYPRE - TURQUIE
à bord du S. S. « ANKARA » *du 2 au 17 mai (prix hors saison)*
CROISIERES AERIENNES :
En EGYPTE, départ chaque semaine.
1er MAI à PÉKIN, du 28 avril au 21 mai 1960.
1er MAI à MOSCOU, du 28 avril au 5 mai 1960.
TRANSTOURS 49, avenue de l'Opéra - PARIS (2ᵉ) Téléphone : OPE. 61.15, 35.18, 18.81

LES COSTUMES de jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

PARIS

Trop tard ou trop tôt !

● ***Un pas en avant, un pas en arrière ou un faux pas ? Les faits précis rassemblés par Jean Daniel expliquent la nouvelle orientation algérienne du général de Gaulle.***



(Dessin de Vicky dans « The Evening Standard ».)

« Comme je vous le disais la semaine dernière... »

DANS l'avion qui le ramène en France, samedi soir, le général de Gaulle est particulièrement détendu. Il estime, autant qu'à Sète, « avoir gagné ses journées », les trois journées de voyage dans le bled algérien. Après la lecture de la presse métropolitaine — celle du vendredi, c'est-à-dire la plus inquiète — il a affiché un mépris bonhomme.

Impressions de voyage ? Ceux qui l'ont accompagné les résument ainsi : en de Gaulle le technicien a été satisfait. Dans les unités visitées, l'Armée s'est parfaitement adaptée à sa tâche. Si parfaitement d'ailleurs qu'elle en a découvert les limites ; tel ce colonel qui, tout fier d'avoir obtenu dans son secteur un succès considérable sur le plan scolaire (70 % des enfants scolarisés) réclame maintenant la construction d'écoles techniques en sachant que celle-ci est impossible. Les difficultés locales de l'intégration sont ainsi perçues par ceux-là mêmes qui en deviennent parfois les partisans politiques. Les limites de la pacification ont été de même analysées, presque inconsciemment, par d'autres officiers. L'un d'eux prétend avoir « complètement nettoyé » son secteur. Le général de Gaulle pose la question : « Et si nous nous retirions ? » L'officier répond : « Alors tout recommencerait. »

Changer de clientèle

Selon le récit d'un membre de sa suite, le Président de la République a liquidé l'intégration, fait admettre l'association, remplacé le slogan « Algérie française » par « Algérie algérienne », avec le *consentement grave* de ses interlocuteurs. C'est en cela que les journées ont été « gagnées ». Le 24 janvier, certains états-majors avaient cru, en se soumettant finalement à l'autorité de Paris, réaliser une « opération blanche » par l'amalgame « Vive de Gaulle ! Vive l'Algérie française ! » Ce n'est plus possible. Il est connu maintenant en Algérie que le gaullisme s'identifie à « l'Algérie algérienne associée à la France », au fameux « gouvernement des Algériens par les Algériens », prévu par la déclaration du 16 septembre.

Dans cette perspective, le général de Gaulle savoure les fruits d'un entêtement victorieux. Dans l'avion, il échange avec le ministre des Armées, M. Messmer, quelques propos qui en témoignent. La presse métropolitaine ne l'a pas compris ? Quelle importance ? La « vérité » deviendra évidente. Et puis, surtout, dans quelques jours, on entrera dans un cycle où l'affaire algérienne sera de plus en plus oubliée. Pendant le voyage de Krouchtchev, le voyage en Angleterre et aux Etats-Unis, la conférence au sommet, qui se préoccupera de l'Algérie ? En tout cas, les principaux problèmes sont réglés : d'un côté l'autorité de l'Etat, confondue avec l'orgueil du chef de l'Etat, est assise sans concession, puisque l'association de l'Algérie à la France est proclamée ; d'un autre côté, l'Armée a reçu confirmation que sa mission durerait encore longtemps et qu'aucune surprise ne mettrait en question sa présence en Algérie — ce qui était le doute le plus explosif à dissiper.

Mais le dimanche, à Colombey, n'est pas aussi serein.

Les réactions métropolitaines sont « étranges » et menacent de susciter un sérieux malaise. Il y avait déjà la « droite activiste » qui profitait de la crise paysanne, la « droite européenne », si proche de l'Amérique et qui s'agite avant la venue de Krouchtchev. Il faut compter aussi maintenant avec les socialistes : le précieux M. Guy Mollet étale ses angoisses et fait des appels. Un de ses adjoints téléphone avec anxiété à l'Elysée : *« Franchement, dites-le-nous, M. Guy Mollet est près de moi et il veut le savoir : est-ce que le général de Gaulle est prisonnier de l'Armée ? »* On a ébranlé la volonté de paix du peuple français, cette volonté qui est à l'origine d'une grande partie de la popularité du général. Un autre socialiste déclare à un interlocuteur officiel : *« Si le général allait dans le Midi aujourd'hui, il serait boudé cette fois. »* L'interlocuteur répond : *« C'est dans la destinée du général, pour être fidèle à lui-même, il lui faut parfois changer de clientèle. »*

Mais personne ne sait où se trouve cette nouvelle clientèle.

Une lassitude irritée

Le lendemain, lundi, les choses commencent à être prises très sérieusement. Les réactions internationales sont toutes très mauvaises. La moins sévère est évidemment en ce moment la réaction soviétique ; mais partout ailleurs, on exprime une surprise plus ou moins indignée. Le lundi après déjeuner, le directeur de cabinet d'un ministre reçoit un diplomate étranger, venu d'ailleurs pour une tout autre question ; il lui dit :

« Mon ministre vient de s'entretenir avec le général de Gaulle. Ce dernier est formel : sa politique n'a pas changé, c'est l'autodétermination. Il n'a rien dit qui ne soit fidèle à la déclaration du 16 septembre. Le cessez-le-feu ? Force est de constater que le F.L.N. n'en veut pas. Quant à la définition du cessez-le-feu, elle ne peut être donnée qu'au cours de pourparlers avec les rebelles. »

Le diplomate n'est pas convaincu ; le directeur de cabinet ne l'est d'ailleurs pas davantage. La seule question que tout le monde se pose, dans les salles de rédaction, dans les antichambres des ministères, à l'Elysée et dans les chancelleries, est une question simple : le cessez-le-feu consiste-t-il, oui ou non, comme l'a affirmé le général de Gaulle le 3 mars à El Milia (Nord-Constantinois) en une « reddition des armes » ? Si oui, que l'on convienne qu'il s'agit bien d'un fait nouveau et que ce fait implique qu'il n'y aura plus de pourparlers avec le F.L.N., même des pourparlers exclusivement consacrés à l'arrêt des combats. Sinon, qu'on démente catégoriquement les propos prêtés au général de Gaulle par le journaliste de l'A.F.P. qui était seul admis au voyage en Algérie.

Qu'elles émanent de gaullistes ou d'opposants, les adjurations sont faites sur un ton nouveau. Pour la première fois, une lassitude irritée prend le pas sur l'exégèse complaisante. Personne n'admet plus que par ses obscurités, ses contradictions et son laconisme, le général de Gaulle transforme tous les cadres de la nation en casuistes ou en byzantins. Les collaborateurs du général répondent à mille coups de téléphone. Tantôt l'on dit qu'en effet M. Geoffroy de Courcel, secrétaire général à la Présidence de la République, aurait dû superviser les notes de l'A.F.P., ce qui laisse entendre que ces notes peuvent être inexactes ; tantôt — mais sans le dire explicitement — on fait comprendre que « les informations du général lui permettent de conclure que le F.L.N. est dans l'incapacité d'accepter un cessez-le-feu, même très honorable », ce qui peut suggérer que des pourparlers militaires ont eu lieu et ont échoué.

Deux vérités ?

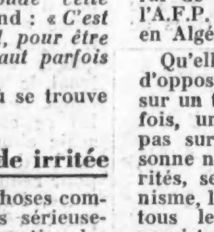
Un moment donné, une version est soutenue qui met le comble à l'exaspération : *« Le voyage du Président de la République était un voyage militaire, ses propos n'étaient destinés qu'à l'Armée. »* Cela a été déjà la version de la Délégation générale en Algérie. Il y a donc deux vérités ? L'une pour le Midi civil, l'autre pour l'Algérie militaire ? Qui espère-t-on tromper, sinon tout le monde ?

Le trouble atteint un tel degré que le ministre de l'Information, M. Louis Terrenoire, suggère au Président de la République d'annoncer une conférence de presse. Le général de Gaulle

→

VESTE SPORT
tissu anglais
PANTALON
tergal
l'ensemble :
280 NF
GENTLEY
20 AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
PARIS 8e ÉLY. 46-38

Berel
TAILLEUR - CHEMISIER
NOUVEAUTES DE PRINTEMPS
BLAZERS et VESTES Sport
169 NF
PANTALONS flanelle anglaise
89 NF
12, rue de Sèvres, 12 - PARIS


élégant
sobre
prestigieux
de
STYLE
le meuble anglais de grand style

documentation complète adressée sur demande à
STYLE salle 11
30 rue de Miromesnil
Paris 8e ANJ. : 82-09
Agence E.P.R.I. - Paris

Martial
Le Poussinet, modèle de poche
à TRANSISTORS - Sacoche cuir
Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 750 gr. PO-GO. Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste.
Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses.
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. : C.E.R.T., 34, r. des Bourdonnais (Métro Châtelet), Paris-1er. LOU. 56-47.

→

refuse : impossible du fait de la proximité de l'arrivée de M. Kroutchev. Sans comprendre, on s'incline.

Il faut se rabattre sur un communiqué. Le général de Gaulle corrige de sa main le projet de « mise au point officielle » qui lui est soumis. Très bien rédigée, cette mise au point répond à tout, sauf à la question essentielle que chacun se pose. La nouvelle définition du cessez-le-feu ne fait l'objet ni d'une confirmation ni d'un démenti. Plus de doute ; l'équivoque née de la proposition de « paix des braves », ensuite dissipée par un an d'efforts, est volontairement réintroduite. Elle est désormais officiellement entretenue. Pourquoi ? C'est la seule question intéressante cette semaine.

Faisons la part la plus belle au chef de l'Etat. Je laisse la parole à l'un de ses plus fidèles compagnons :

> *« Que voulez-vous, le général de Gaulle est en passe d'avoir à l'égard des leaders du F.L.N. les mêmes réactions qu'il a eues à l'égard de Sekou Touré. La mauvaise humeur. Cela ne date pas d'aujourd'hui. Cela date du 28 septembre, au moment de la réponse du F.L.N. à la déclaration sur l'autodétermination. Une fois encore, le général avait cru que le F.L.N. aurait l'intelligence d'envoyer une délégation, de se rendre compte que toute discussion sur le cessez-le-feu engrenait nécessairement sur les conditions de l'autodétermination. Non seulement le F.L.N. n'a pas compris cela, mais encore, d'un autre côté, il a fallu faire face aux troubles d'Alger. On ne peut pas lutter longtemps sur plusieurs fronts : de temps à autre, il faut en réduire un, même provisoirement. »*

Une certitude

Admettons que tout cela soit vrai. Il n'y avait aucun avantage, puisqu'un cessez-le-feu honorable était offert et refusé, à rendre, comme on vient de le faire, la proposition déshonorante. Puisqu'elle n'était pas acceptée, pourquoi la rendre inacceptable ? Les réactions internationales ne se sont d'ailleurs pas fait attendre. Chacun approuvait déjà que le F.L.N. demandât des garanties sur l'autodétermination ; à fortiori, on approuve le rejet d'un cessez-le-feu qui se traduit par une reddition des armes. La thèse de la mauvaise humeur paraît peu vraisemblable.

S'agit-il de l'échec de pourparlers secrets ? Lundi soir, tout le monde à Paris parlait de la rencontre qui aurait eu lieu à Madrid entre le général Ollié et le leader F.L.N. M. Boussouf ; des entretiens qu'aurait eus à Genève un autre leader et, enfin, de l'assurance donnée par le F.L.N. à un émissaire de l'Elysée qu'un délégué algérien pouvait arriver à tout moment à Paris, *à la condition expresse d'être reçu par le chef de l'Etat lui-même.* D'un côté, les pourparlers militaires auraient échoué, les revendications algériennes paraissant exorbitantes à l'émissaire français ; d'un autre côté, les exigences du F.L.N. auraient achevé d'impatienter le général de Gaulle, qui se serait plaint d'être traité « comme un quelconque Bourgès-Maunoury ». Rien de tout cela n'est contrôlé.

(Dessin de Siné.)

« *Les musulmans ne peuvent être ni des Provençaux ni des Bretons.* » (De Gaulle, à Batna, 4 mars.)

En revanche, un fait doit être rendu public, qui est particulièrement important. Pour vaincre les réticences françaises sur les garanties concernant l'autodétermination, M. Ferhat Abbas s'apprêtait à faire une nouvelle déclaration affirmant qu'après avoir discuté de telles garanties, *il importait peu au F.L.N. que le gouvernement français juge bon de s'entretenir avec d'autres secteurs de l'opinion algérienne des conditions de l'autodétermination.*

Il s'agissait là d'un geste considérable et qui levait l'une des dernières hypothèques. L'avenir de l'Algérie ? Le F.L.N. laisse au peuple algérien le soin d'en décider. Les conditions de l'autodétermination ? Il exige d'en discuter, mais ne prétend même pas en décider seul et renonce donc jusqu'à l'apparence même d'une représentativité exclusive. C'est donc à la veille de la publication d'une telle déclaration, publication dont le projet était connu à l'Elysée, que les nouveaux propos sur le cessez-le-feu ont été tenus en Algérie. Contrairement aux informations citées plus haut, cela est une certitude.

La porte étroite

Restons encore dans les certitudes. Le général de Gaulle, sans pour autant avoir besoin de pourparlers secrets, découvre qu'il ne pourra appliquer *son* autodétermination. Un exemple ? Le délai de quatre années lui paraît essentiel pour l'adaptation de l'Armée française, pour la prise de conscience par les populations de l'enjeu de la consultation. Ce délai est inacceptable pour le F.L.N. Quand bien même on serait d'accord sur tout, on n'arrivera pas à un accord sur ce point. D'un autre côté, un double aspect paraît favorable : répit diplomatique jusqu'à la conférence au sommet et succès local de la pression militaire (tous les rapports sur ce point sont optimistes). En ce cas, il ne reste plus qu'une seule chose à faire, c'est de profiter de la durée nécessaire de la guerre pour remplacer une mystique par une autre, l'utopie de l'Algérie française par la réalité de l'Algérie algérienne, avec l'espérance que dans six mois au plus, l'Armée se sera adaptée à ce nouvel objectif, fera naître une troisième force, exercera une pression sur Tunis, et qu'à ce moment-là le F.L.N. aura à choisir entre le ralliement à l'association et l'isolement. Pour le moment on ne ferme pas la porte au F.L.N., mais on lui fait la porte étroite.

Ne jugeons pas. Voyons seulement les résultats objectifs d'une telle attitude. La situation internationale soudain renversée : la France pourra être apparemment ménagée, on profitera de la moindre occasion pour exploiter sa situation de faiblesse. Une grande et juste idée discréditée : celle de l'Algérie algérienne qui, au lieu d'être l'objet de négociations et au lieu de constituer une limite, va paraître désormais aux Algériens comme le symbole d'un combat colonial ; le prestige atteint : celui acquis auprès des musulmans depuis le 24 janvier. Le doute, enfin, semé dans les esprits les moins prévenus. Tout cela pour quelques paroles prononcées le 3 mars dans le bled algérien et confirmées depuis. Un douloureux bilan.

JEAN DANIEL.

44 PHOTOS EXCLUSIVES

et la

BIOGRAPHIE

de

N. KHROUCHTCHEV

Une luxueuse plaquette de 96 pages
format 15 × 20,5 .... 2,50 NF

TOUTES LIBRAIRIES ET KIOSQUES

ALGER

Le filtre

● *La tournée des pitons vue par l'Armée et les musulmans. Claude Krief nous câble d'Alger :*

« L*E général de Gaulle est prisonnier ! Le général de Gaulle est prisonnier !* » Toute la fin de la semaine cette rumeur a circulé dans la Casbah d'Alger. Je m'y suis promené longuement ces dernières soirées, à l'heure où, en cette période de ramadan, les hommes font les derniers achats, à la tombée du jour, avant de rentrer chez eux boire la « chorba » et fumer leur première cigarette. Il est difficile de discuter à la terrasse des cafés maures, dans les ruelles étroites : la marmaille envahit tout, ses cris, ses jeux ne laissent aucun répit aux adultes qui tentent en vain de la chasser, comme on le ferait avec des mouches. On sent qu'elle est la vie, qu'au-delà de tout elle est la vraie maîtresse de l'avenir, que malgré les formules aujourd'hui contradictoires, sa volonté prévaudra. Pour l'instant les vieux, c'est-à-dire en Algérie les plus de vingt ans, échangent sérieusement leurs réflexions. Et le leitmotiv revient : *« De Gaulle est prisonnier ! »*

« Tout est balayé »

Prisonnier de qui ? Bien sûr, des militaires français qui l'ont accueilli à son arrivée sur la terre d'Algérie et qui, de poste en poste, au cours de l'opération « Sauts de puce », l'ont amené en hélicoptère de P.C. en popote. Les musulmans ne comprennent pas que « leur » de Gaulle, celui dont ils attendent la paix en Algérie, une paix rapide, ait pu dire, sans y être contraint, que toute solution passait par l'écrasement des rebelles et que cela prendrait encore des années.

Passé les moments d'incrédulité, les résultats sont maintenant là.

> *« Le F.L.N. peut pavoiser,* me disait le lendemain un musulman nationaliste modéré, *ces déclarations du général de Gaulle soudent à nouveau le peuple algérien aux combattants. Comprenez-moi bien : je ne dis pas que la masse s'était détachée du F.L.N., mais pour la première fois la tactique politique du F.L.N. avait été mise en cause, critiquée, voire condamnée. De nombreux Algériens constataient l'impuissance du F.L.N. à sortir de la guerre alors que le général de Gaulle avait fait la preuve, le 24 janvier, de sa sincérité et de sa volonté d'imposer une solution, aussi bien aux ultras qu'à l'Armée. Tout cela est balayé. Les Algériens seront avec de Gaulle pour la justice, pour l'autodétermination, pour la liberté, ils ne seront jamais avec lui pour l'écrasement du F.L.N... »*

La netteté de cette réaction reflète une donnée fondamentale de l'opinion musulmane algérienne : elle est gaulliste dans la mesure où la politique du président de la République coïncide avec les nécessités de la politique intérieure algérienne. Il s'agit d'une alliance au sens propre, non d'une allégeance aveugle. Cela explique aussi pourquoi le « dégel » sentimental qui a été réel ces dernières semaines est resté stérile. Les déclarations en Algérie du général de Gaulle y sont sans doute pour beaucoup, mais au moins autant « l'éclairage » et le « grossissement » qu'ont imposés à Alger l'état-major et ses services de presse.

Trois phrases

Un fait a frappé tout le monde : au moment où l'on parlait du retour au pouvoir civil de ses prérogatives, c'est l'Armée qui a eu le monopole absolu de l'organisation du voyage. On affirmait à Alger qu'il s'agissait là d'une volonté expresse du général de Gaulle. Mais avait-il interdit que l'on communiquât même le programme du voyage au directeur de l'information à la Délégation générale, M. Thibaut ? Ce dernier assista

en simple spectateur aux conférences de presse données chaque soir par un jeune lieutenant, adjoint du porte-parole officiel du général Challe, le colonel Bouthier, qui suivait personnellement le cortège du chef de l'Etat. Jeudi soir, l'état-major ne retenait que trois phrases des multiples déclarations du général de Gaulle :

« Il faut que la France reste en Algérie. La France est décidée à rester en Algérie, j'en réponds. La France ne doit pas partir, elle restera. »

Prié de fournir de plus amples détails, le colonel Bouthier assura téléphoniquement que l'essentiel était là. Le lendemain, même scénario. Des propos du chef de l'Etat, l'Armée retenait :

« Le général de Gaulle a insisté sur le fait que l'essentiel était les opérations et qu'il fallait que nos forces soient victorieuses. Il a expliqué que l'on ne pouvait rien faire, rien entreprendre, rien construire tant que l'on ne l'a pas emporté sur le terrain. Enfin, il a précisé que si les rebelles déposaient les armes, l'Armée les prendrait. Mais il considère que c'est peu probable. Donc l'Armée doit aller les chercher. »

Des « propos privés »

Troisième journée de voyage enfin :

« Voici les phrases importantes à relever : « Vous êtes essentiels, j'ai confiance en vous, a-t-il dit textuellement. L'impression d'ensemble est satisfaisante. Découlant de plans établis par le général Challe, une méthode est appliquée partout. Elle donne satisfaction sur le plan opérationnel. J'en rends hommage au commandant en chef et à vous... »

Bref, l'Armée a officiellement fait le black-out sur tous les propos du général de Gaulle réaffirmant la politique d'autodétermination, le gouvernement des Algériens par les Algériens, enfin le rejet de l'intégration. Interrogé sur la formule utilisée par le général de Gaulle, *« l'Algérie algérienne »*, le porte-parole de l'Armée ne lui a trouvé *« aucune signification particulière »* : elle *« n'avait pas attiré l'attention »*. L'Armée affirmait retenir du voyage du chef de l'Etat une seule chose : le maintien de sa mission jusqu'à sa victoire complète sur le terrain. Elle ne voulait rien savoir des approches politiques évoquées par le général de Gaulle, du contexte général des problèmes qui se posent à la France, *« puissance internationale »*.

La responsabilité n'en incombe sûrement pas au porte-parole du général Challe : il n'a pu agir dans un domaine aussi important que sur ordres. Cela est particulièrement grave. Alors que le directeur de l'information, auquel aurait dû incomber la tâche de situer les déclarations du général de Gaulle dans leur contexte, déclarait gauchement qu'il s'agissait de *« propos privés »*, l'Armée orchestrait ces mêmes déclarations en censurant de son propre chef ce qui ne lui convenait pas. Une telle attitude est dans la ligne de conduite permanente en Algérie de l'Action psychologique et du 5e Bureau, supprimés sur le papier voilà deux semaines. Le mécanisme est maintenant connu : il s'agit de monter en épingle les affirmations du chef de l'Etat qui vont dans le sens de la politique du 5e Bureau, non de faire comprendre et d'expliquer la politique de la France. Que le général Challe couvre encore aujourd'hui une option aussi nette, aussi fondamentale, donne la mesure des intentions profondes des états-majors.

A usage externe

« *Le général de Gaulle n'a rien réglé*, m'a dit un jeune commandant, ni libéral ni républicain au sens propre, mais qui a été effrayé, comme beaucoup d'officiers de tradition, par l'abîme qu'a frôlé l'Armée au lendemain du 24 Janvier. *Au fond, le fossé reste le même : le général de Gaulle entend poursuivre la guerre dans la mesure où cela sert sa propre politique ; l'Armée, elle, veut une politique qui serve sa guerre, prise comme une fin. Le seul point d'accord actuel, c'est que la guerre dure... Mais l'équivoque demeure totale.* »

Il s'agit plus que d'une équivoque.

(Dessin de Siné.)

« De toute façon, je crois que ça finira par l'Algérie liée à la France. » **(De Gaulle, à Aumale, 4 mars.)**

En tentant d'enfermer le général de Gaulle dans un système d'engagements et de promesses qui coïncide avec les désirs de la fraction activiste et les satisfactions d'amour-propre du plus grand nombre, on prépare volontairement de nouveaux « malentendus », voire des accusations « de reniement » ou de « trahison ». C'est-à-dire, en fait, le conditionnement moral des cadres à une nouvelle épreuve de force avec le pouvoir.

Au fond, l'Armée n'a qu'un seul souci réel : que la guerre dure jusqu'à la victoire ou jusqu'à la reddition sans condition des rebelles, tout en ayant la certitude d'avoir le temps avec elle. Les constructions ou les choix politiques élaborés à Paris comptent peu pour elle dans la mesure où elle sait qu'elle détient sur place la réalité du pouvoir et qu'elle est indispensable.

De là vient la satisfaction décisive que le voyage du général de Gaulle a provoquée, malgré la méfiance des plus politisés. La guerre durant, l'Armée sait que les chances de sa politique demeurent intactes, non seulement en Algérie mais en France même. Il suffit pour cela que l'offre de cessez-le-feu faite par le général de Gaulle demeure une « fausse fenêtre », comme l'est restée l'offre de M. Guy Mollet. Est-ce bien dans les desseins du Président de la République ? L'autodétermination demeurera-t-elle à « usage externe » ? Les états-majors d'Alger ont montré qu'ils l'entendaient ainsi.

CLAUDE KRIEF.

TUNIS

Le dernier quart de siècle ?

● ***Le F.L.N. a ses « gaullistes de gauche ». Que pensent-ils cette semaine ?***

(De notre correspondant particulier.)

« *Il restait un homme en France sur lequel on pouvait compter, car il semblait, malgré tout, avoir l'autorité et la volonté nécessaires pour résoudre le problème français en Algérie. Pour nous, cet homme s'est effondré.* »

Ce commentaire désabusé d'un nationaliste du F.L.N. après les allocutions du général de Gaulle à Batna, Tlemcen, etc., caractérise la brusque mutation qui vient de se produire chez les nationalistes algériens.

Depuis le *« Je vous ai compris »* au lendemain du 13 Mai à Alger jusqu'aux discours qu'il vient de prononcer dans le Sud-Ouest en passant par la conférence de presse du 22 octobre 1958, le discours du 16 septembre, la conférence de presse du 10 novembre, les Algériens étaient lentement parvenus à distinguer dans les propos que tenait le général de Gaulle un fil conducteur, une unité dans la pensée gaulliste.

Le F.L.N. commençait à croire à l'autodétermination et cela était bien plus important que les rapprochements par bonds successifs qu'il effectuait depuis l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle.

Jusqu'à présent ceux, nombreux au F.L.N., qui cherchaient à saisir dans les propos du général de Gaulle ses intentions, découvraient une procédure en quatre temps : pourparlers à Paris sur le cessez-le-feu, cessez-le-feu, négociations sur les conditions d'application de l'autodétermination avec « toutes les tendances de l'opinion algérienne », et enfin référendum garanti par l'armée française. Bien entendu, le F.L.N. est loin d'adhérer à cette procédure. Mais il voyait les intentions d'un homme résolu à apporter une solution au problème algérien et qu'il considérait comme un adversaire coriace mais non comme un ennemi.

Le général de Gaulle savait qu'une solution militaire était impossible en Algérie, que les « braves » de l'A.L.N. ne seraient jamais totalement anéantis, que la paix ne pouvait intervenir que par un cessez-le-feu et cela suffisait pour lui donner une place à part parmi les dirigeants qu'a eus la France depuis cinq ans.

« Sa » solution

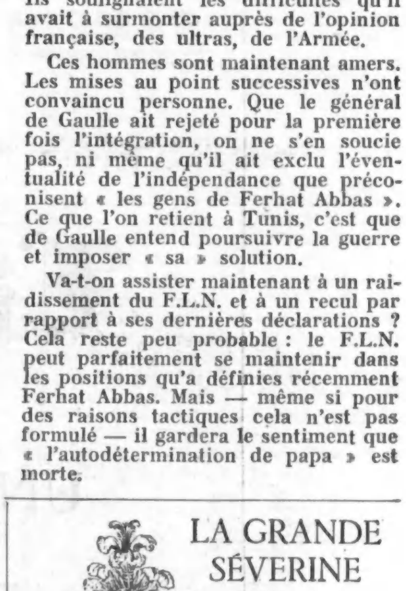
« *Or*, me disait un Algérien demeuré longtemps dans le maquis, *voilà qu'il en revient à la politique de Lacoste, exprimée d'une manière différente. Il n'y a pas de cessez-le-feu possible — par notre faute, prétend-il, alors qu'il nous propose sans aucune ambiguïté une reddition. Donc, il faut continuer la guerre. L'Armée doit aller chercher les armes et mettre le peuple algérien « en condition ». Quelle différence voyez-vous avec ce que disait Lacoste, sinon qu'au dernier quart d'heure succède probablement le dernier quart de siècle ?* »

En fin de compte, la conséquence la plus grave des dernières allocutions du général de Gaulle est sans aucun doute la détérioration de son prestige auprès des Algériens du F.L.N. D'adversaire hautain, il se transforme en ennemi.

On s'aperçoit aujourd'hui, en parcourant le chemin qu'ont fait en quelques jours des nationalistes algériens, que, parmi eux, nombreux étaient ceux qui obéissaient, vis-à-vis du général de Gaulle, à des réactions semblables à celles d'un « gaulliste de gauche » français. Ils parvenaient souvent à le justifier, à l'expliquer. Ils soulignaient les difficultés qu'il avait à surmonter auprès de l'opinion française, des ultras, de l'Armée.

Ces hommes sont maintenant amers. Les mises au point successives n'ont convaincu personne. Que le général de Gaulle ait rejeté pour la première fois l'intégration, on ne s'en soucie pas, ni même qu'il ait exclu l'éventualité de l'indépendance que préconisent « les gens de Ferhat Abbas ». Ce que l'on retient à Tunis, c'est que de Gaulle entend poursuivre la guerre et imposer « sa » solution.

Va-t-on assister maintenant à un raidissement du F.L.N. et à un recul par rapport à ses dernières déclarations ? Cela reste peu probable : le F.L.N. peut parfaitement se maintenir dans les positions qu'a définies récemment Ferhat Abbas. Mais — même si pour des raisons tactiques cela n'est pas formulé — il gardera le sentiment que « l'autodétermination de papa » est morte.



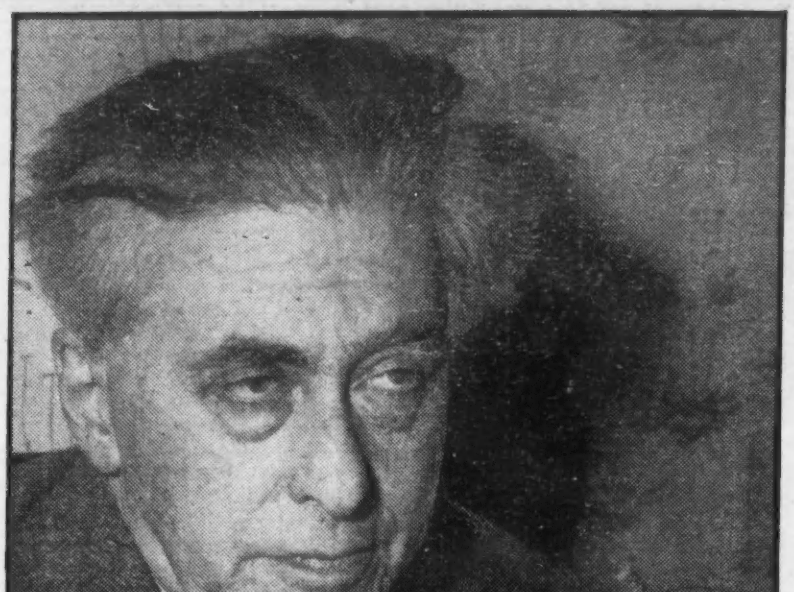
U.R.S.S.

Préface au voyage

● *Le grand écrivain Ilya Ehrenbourg câble de Moscou à « L'Express » : voici comment le peuple russe voit le voyage de M. Krouchtchev en France.*

MES compatriotes me demandent souvent ce que peut donner le voyage du chef du gouvernement soviétique en France. Quand les prévisions des météorologistes se justifient, personne ne se rappelle leurs bulletins, mais s'ils se trompent, tout le monde se moque d'eux. Il est encore plus difficile de faire des pronostics en diplomatie. D'après le calendrier, le printemps arrive en mars, mais c'est un mois très capricieux. A Moscou, il peut faire en mars quinze degrés au-dessus de zéro et moins trente. Mais les grands froids en mars enragent les gens, où que ce soit : mars n'est pas janvier.

L'entrevue entre le général de Gaulle et N.S. Krouchtchev aura lieu en mars — non seulement d'après le calendrier des mois, mais d'après la saison politique : le printemps approche. Mais le printemps peut être hâtif ou tardif, dru ou paresseux. A Moscou, en mars, du côté de la rue exposé au soleil, les chandelles de glace fondent, les passants vont souriants, mais du côté de l'ombre, c'est encore l'hiver. L'humanité chemine actuellement au milieu de la chaussée : les uns sourient, les autres se recroquevillent. Les entretiens de Paris peuvent aider au mouvement amorcé, pour passer du côté ensoleillé : nous, les Français, le monde entier.



ILYA EHRENBOURG. (A.F.P.)
Mars doit aider mai.

L'influence de la France

Le voyage de M. Macmillan à Moscou, les entretiens entre le Président Eisenhower et N.S. Krouchtchev n'ont pas été en vain. S'il existait un droit d'auteur sur les images, je serais très riche : il n'y a peut-être pas de journal qui, en analysant la situation internationale, n'ait parlé du « dégel ». Néanmoins, ce n'est un secret pour personne qu'aux premiers dégels succèdent parfois des retours de froid et qu'il ne suffit pas de commencer à causer ; il faut poursuivre l'entretien jusqu'au bout. Au cours des années de guerre froide, bon nombre de questions litigieuses ont surgi, une forte dose de défiance mutuelle s'est accumulée. La rencontre au sommet doit avoir lieu en mai. Comme tous les Soviétiques avec qui j'ai eu l'occasion de parler, j'espère que le voyage de N.S. Krouchtchev en France peut contribuer à l'heureuse issue des conversations à quatre : mars doit aider mai.

L'Union Soviétique est intéressée au renforcement du rôle international de la France et non à son affaiblissement. Ce rôle peut être d'une importance exceptionnelle pour la détente en Europe. La France jouit de quelque influence sur certaines puissances du bloc occidental. L'amour de la paix et le sens de la mesure qui caractérisent les Français peuvent les aider à surmonter les obstacles suscités en certains endroits, à l'idée qu'il est indispensable de trouver des solutions raisonnables et acceptables pour tous. Je ne veux pas, en précisant, jouer le personnage de l'éléphant dans le magasin de porcelaine, mais les lecteurs de « L'Express » comprendront, je pense, comment je vois le rôle de la France, qui peut contribuer brillamment au succès des entretiens généraux et en particulier à assurer la sécurité européenne.

Onze lettres

Il n'y a sans doute pas un seul homme d'Etat, un seul homme politique, qui refuserait actuellement de parler en faveur du désarmement. J'ai vu les villes du nord de la France, ruinées par les obus en 1915, j'ai vu combien de travail il avait fallu pour les reconstruire, j'ai également vu la France en 1940 ; je suis convaincu que les Français sont profondément intéressés à la paix. Certains pensaient jadis qu'une paix armée pouvait garantir leur pays contre les guerres. Cette idée, comme bien d'autres, est périmée : la physique nucléaire a changé les problèmes des armements et du désarmement. Tant que deux puissants blocs militaires se dresseront face à face, disposant de l'arme nucléaire, nulle mère, dans aucun pays, ne peut penser tranquillement à l'avenir de ses enfants. Il est incontestable qu'au cours de la rencontre entre N.S. Krouchtchev et le général de Gaulle, sera évoquée la proposition soviétique de désarmement universel, complet et contrôlé, et il se peut que les deux hommes d'Etat arrivent à rapprocher leurs points de vue, sur des propositions concrètes, sur les moyens de faire démarrer la charrette et la façon de passer des pourparlers sur le désarmement aux premières mesures réelles.

Je ne m'étendrai guère sur les traditions : certains hommes politiques français, qui s'en tiennent sur tout le reste à des positions extrêmement conservatrices, aiment à parler de la nécessité d'innover en politique extérieure. Je prêterais à rire, moi dont les convictions sont loin du conservatisme, en défendant l'immuabilité des vieilles formules. Le monde a changé et la souplesse est indispensable. Mais certaines vérités sont à l'épreuve du temps ; l'histoire est étroitement liée à la géographie, les traditions aux intérêts, les sympathies du cœur aux déductions du bon sens. Nous vivons dans deux ailes d'une même maison, et la France est non moins intéressée que l'Union Soviétique à ce que cette maison ne soit pas la proie de l'incendie.

Je ne veux pas m'ingérer dans les affaires intérieures de la France, je veux seulement dire qu'en juin 1940, dans Paris occupé, j'ai entendu à la radio le premier appel du général de Gaulle ; je ne l'oublierai jamais. J'ai eu l'occasion de parler avec de Gaulle à Moscou. Je sais que son esprit est occupé de tout autre chose que ce que les Français appellent « la politique à la petite semaine », et cela me permet d'espérer le succès des prochains entretiens.

Pour écrire « Krouchtchev » en français, il faut onze lettres, alors que six suffisent en russe, et encore avec onze lettres il n'est pas facile à un Français de prononcer ce nom. Mais je pense qu'il ne lui sera pas difficile de comprendre l'homme qui porte un nom aussi difficile : Krouchtchev est étranger au dogmatisme, il n'a pas d'idées préconçues, il ne se passionne pas pour les discussions abstraites, mais pour la vie bouillonnante de millions d'hommes ; il aime enfin la plaisanterie, et ceci n'a sans doute rien d'étrange pour des Français.

Des dizaines de Normandies

Pour comprendre le style politique de N.S. Krouchtchev, il suffit, à celui qui a déjà fait un séjour en notre pays, de remarquer quelques traits de son existence actuelle. On n'y construit plus de gratte-ciel pour le coup d'œil ; on bâtit des centaines de milliers de maisons pour que les gens y vivent. Krouchtchev aime parler et non faire des discours. On prononce chez nous moins de phrases grandiloquentes, mais il y a plus de viande, plus de chaussures, plus de meubles. Le président d'un soviet municipal ne peut plus demander aux autorités de la région ce qu'il faut faire, il doit résoudre la question lui-même avec ses collègues. Dans les rues de Moscou, on entend fréquemment parler des langues étrangères — des touristes viennent de partout et des touristes soviétiques visitent les capitales du monde. Les journaux sont devenus plus vivants, plus gais. Aux expositions de peinture, on peut voir des toiles de diverses tendances. Les méthodes de politique extérieure ont changé elles aussi : les dialogues de sourds ont fait place à des conversations animées. Le bien-être croissant dans notre pays lui permet de

SAMEDI 12 MARS

dans

Libération

UN DESSIN INEDIT

de

VAN GOGH

" Le café d'Arles "

prendre l'initiative en faveur de la détente. Ce ne sont là que quelques traits de ce que j'ai appelé le style politique de Krouchtchev.

Il reste à ajouter que j'ai eu l'occasion de causer de la France avec N.S. Krouchtchev et je sais l'estime et l'affection qu'il porte à son peuple.

J'ai été récemment en Normandie et j'ai été frappé de la façon dont fut reconstruite cette province réduite en cendres par la guerre. Nous avons dû reconstruire des dizaines de Normandies, et N.S. Krouchtchev aimera sans doute la qualité, la légèreté, le modernisme du style des villes et des villages normands actuels. Il prendra connaissance des réalisations avancées de l'industrie française et appréciera l'énergie du peuple qui, au prix d'un immense labeur, a créé ce superbe équipement. Comme il aime et comprend le travail agricole, N.S. Krouchtchev se rendra compte de la quantité d'efforts et d'amour que le vigneron de Bourgogne incorpore à son petit clos. Le chef du gouvernement soviétique est avant tout un homme de travail, par origine et par inclination, par ses idées, comment ne pas rappeler ici les paroles de Saltykov-Schtchédrine : « On ne trouve nulle part d'ouvrier plus zélé, plus diligent (ou comme on dit chez nous, plus à la coule) que le Parisien. L'Allemand travaille avec application, mais machinalement, l'esprit ailleurs; le Parisien est un vrai bourreau de travail. »

Les petits pois et l'escalope

Je me réjouis du voyage de Krouchtchev en France, car je connais et j'aime ce pays ; j'y ai vécu la moitié de ma vie et lui dois beaucoup. C'est un fait biographique personnel. Mais je peux dire en toute conviction que les sentiments que je porte au peuple français, à la civilisation de la France, sont partagés par des millions de mes compatriotes, qui ne connaissent la France que par les livres. Cet amour sort déjà du cadre d'une vie humaine, il est lié à toute l'histoire de France, à sa littérature, à sa science, à son art, c'est une page de la biographie de l'humanité.

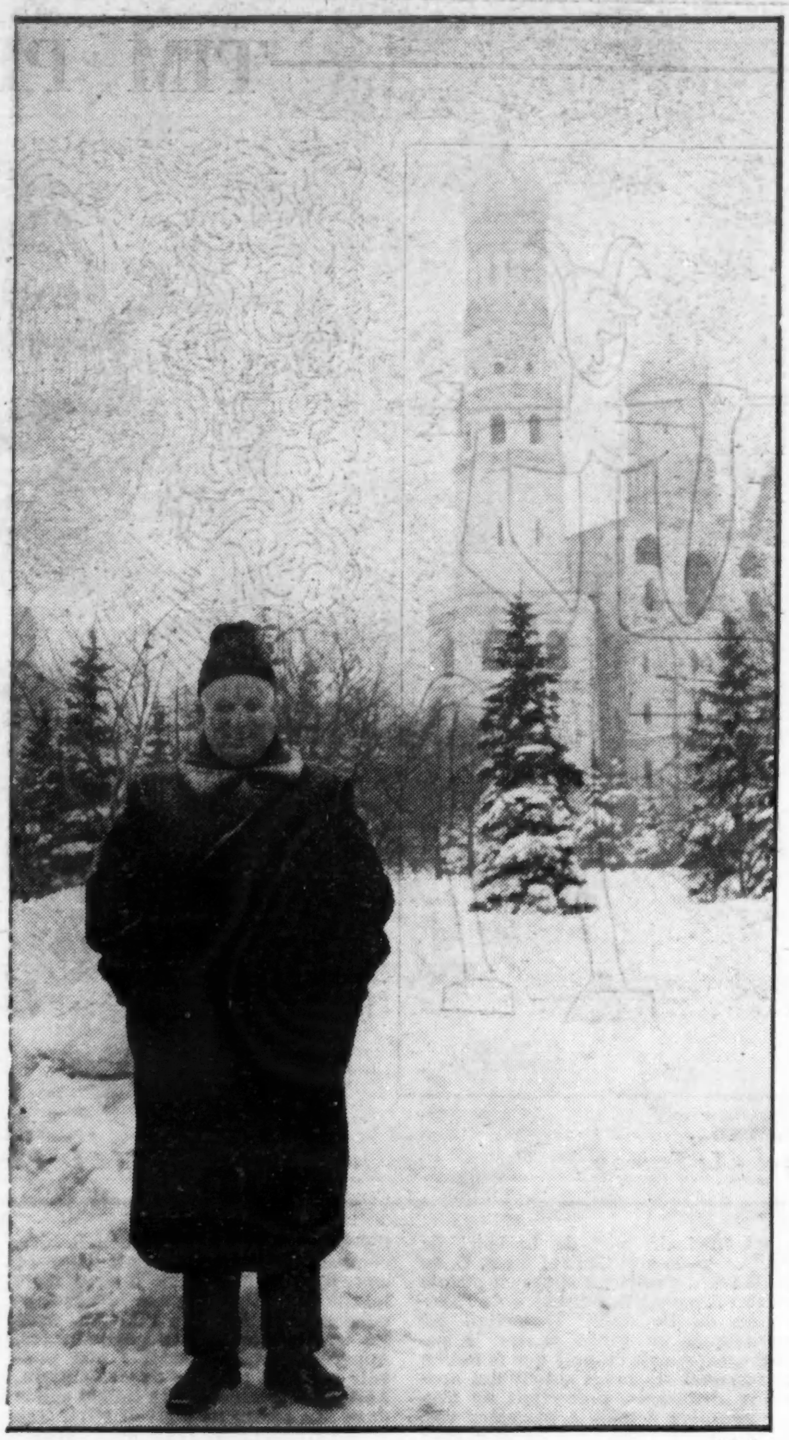
En tant que président de « l'Association des amis d'U.R.S.S.-France », je suis heureux de penser que le mois de mars contribuera au développement des relations culturelles entre nos deux pays. Nous avons fait quelque chose par nos propres moyens : nous avons augmenté dans plusieurs républiques le nombre d'écoles où on enseigne le français, nous avons fondé des cercles pour l'étude de cette langue hors de l'école, organisé des conférences sur les découvertes de la science française, des expositions Picasso et Marquet, de reproductions d'œuvres d'art, de photographies de Paris, nous avons aidé aux contacts entre spécialistes, au développement du tourisme. Les accords d'échanges culturels conclus entre nos gouvernements ont donné quelques résultats. L'ouvrage est commencé, mais ce n'est que le commencement.

La coopération culturelle n'est pas pour moi la garniture, les petits pois autour de l'escalope. Nous vivons à une époque étonnante, où l'homme qui s'intéresse aux problèmes culturels doit dire adieu non seulement à son esprit de clocher, à son provincialisme régional et jusqu'au provincialisme planétaire. L'humanité entre dans un nouveau chapitre de l'histoire : la découverte du Cosmos.

Mais nulle conversation sur l'affermissement de la coopération culturelle ou économique n'assurera aux hommes le progrès et le bien-être, si l'on n'arrive pas à un accord sur les questions litigieuses d'ordre politique, s'il n'est pas mis fin à la ruineuse autant que périlleuse course aux armements. Nos arrière-neveux souriront sans doute en lisant, à propos de notre temps, que les hommes, d'une part, se préparaient sérieusement aux vols dans la Lune, dans Mars ou Vénus, et de l'autre craignaient non moins sérieusement que leur planète pût périr, du fait qu'un litige au sujet du statut de quelques quartiers d'une ville apparaissait insoluble aux yeux de certains hommes politiques ou militaires.

Nous attendrons avec espoir les résultats du voyage de N.S. Krouchtchev en France. Sans doute, les questions litigieuses feront l'objet de conversations entre les quatre grands; mais le rapprochement des points de vue de l'Union Soviétique et de la France peut faire pencher la balance en faveur d'un accord. Chacun se rend compte que cet accord ne tombera pas du ciel, qu'il y faut la bonne volonté, le renoncement de part et d'autre à l'intransigeance, la compréhension mutuelle et la recherche de décisions qui ne soient pas des concessions de l'un à l'autre, mais des concessions de part et d'autre à la cause de la paix.

Nous espérons que le général de Gaulle et Krouchtchev feront tout ce que tout le monde attend d'eux et qu'ils hâteront l'arrivée d'un beau printemps !



(Pic.)

M. KROUCHTCHEV DEVANT LE KREMLIN.
La plus belle entrée en scène.

DOCUMENT

N.S.K. et F.D.R.

***Franklin Delano Roosevelt : tel est le parent inattendu que K.S. Karol trouve à Nikita Serguéievitch Krouchtchev dans le livre qu'il publie cette semaine* (1).**

LES Occidentaux les plus intoxiqués par la propagande de la presse et de la télévision ne voient en Krouchtchev qu'une nouvelle incarnation du vieil épouvantail communiste. Pour beaucoup d'autres, cependant, il est aussi l'homme qui a abattu l'idole stalinienne et rompu avec les méthodes de l'ancien dictateur. C'est en partie grâce à lui que le régime soviétique n'est plus tout à fait le même qu'il y a six ans. Une visite de Staline aux États-Unis eût été impensable. Si Krouchtchev y est allé, c'est justement parce qu'il représente une « nouvelle Russie », moins tyrannique pour ses citoyens, moins agressive à l'égard du monde extérieur. Pour mieux séduire l'Amérique, on pouvait penser qu'il ne manquerait pas d'insister sur cette évolution et de souligner dans ses discours ce qui le distinguait de son ancien maître.

Krouchtchev ne l'a pas fait. Au contraire, dès qu'une occasion lui en a été offerte, il a fait comprendre par sa colère qu'il n'avait pas l'intention de renier quoi que ce fût du passé soviétique. Cette réticence peut s'expliquer par le souci de ne pas étaler des querelles de famille devant des étrangers. Je crois pourtant qu'elle a une explication plus profonde : si Krouchtchev a refusé de marquer sa rupture avec le passé stalinien, c'est parce qu'il ne l'a jamais sincèrement renié. Comme Roosevelt, son objectif n'a pas été d'abattre le système qu'il réformait, mais au contraire de le sauver. Si F.D.R. était allé à Moscou en visite officielle après s'être fait élire sur un programme « révolutionnaire » et « antibusiness », croit-on qu'il eût dénoncé devant les Russes les méfaits du capitalisme ?

A tous points de vue — origine sociale, conditions d'entrée dans la vie politique, nature des méthodes employées pour y réussir, caractère du pouvoir obtenu — le contraste est total entre la carrière du patricien de Hyde Park et celle du « self made man » de Kalinovka. Pourtant, si l'on me demandait quel est l'homme politique occidental auquel Krouchtchev me paraît le plus ressembler, je répondrais : F.D.R.

Roosevelt était le contraire d'un doctrinaire, d'un idéaliste soucieux de matérialiser une vision personnelle du monde et de l'homme. Ceux qui voient en lui l'apôtre d'un « néo-capitalisme réformé » seraient surpris de découvrir, en lisant sa correspondance avec Keynes pendant la récession de 1938, que les idées économiques de l'inventeur du New Deal étaient extrêmement proches de celles de son prédécesseur, le président Herbert Hoover. L'un de ses principaux atouts était de savoir s'entourer d'hommes intelligents et d'avoir un cerveau comme du « papier à mouches » qui attrapait au vol les idées des autres et savait les « dramatiser » pour le grand public. La politique de Roosevelt ne s'appuyait sur aucune vision précise du but à atteindre.

Un pénible accident

Entré dans la vie politique active le jour de 1910 où il est devenu sénateur de l'Etat de New York, il n'a jamais prévu la possibilité de la crise économique à laquelle il a dû faire face vingt ans plus tard. Celle-ci ne lui est apparue que comme un pénible accident dû à la maladresse et à l'égoïsme de quelques éléments de la société. La structure du système n'était pas en cause. Il suffirait, pensait-il, de quelques mesures d'urgence pour le remettre sur ses rails et lui permettre de poursuivre son développement harmonieux. La résistance de ceux-là mêmes qu'il voulait sauver — et auxquels il a permis, en fin de compte, de reprendre leurs affaires et de retrouver leurs bénéfices — l'a contraint à faire sa campagne électorale, avec le succès que l'on sait, sur un programme « radical ». Mais il n'a admis à aucun moment que les crises étaient inhérentes au système de la libre entreprise, et qu'il ne suffisait pas de modifier la composition de la Cour Suprême pour remporter la bataille. Il ne s'est même pas rendu à l'évidence lorsqu'une nouvelle récession s'est amorcée en 1938, sous sa propre administration. Il était sincère lorsqu'il évoquait la nécessité d'améliorer le sort « de ce tiers de la nation américaine qui est encore mal logé, mal nourri et mal vêtu », mais il ne faisait aucun rapprochement direct entre celui-ci et le fonctionnement de la société capitaliste.

Chez Krouchtchev, qui n'est pas issu des couches supérieures d'une société stabilisée, le conformisme idéologique n'est pas héréditaire. Mais la formation intellectuelle et politique tardive de ce fils de paysans — il n'a vraiment appris à lire et à écrire que vers vingt ans — s'est faite à une époque où le régime soviétique commençait déjà à se figer dans sa forme stalinienne. N'ayant pas le souvenir de mœurs politiques différentes, Krouchtchev s'est adapté d'emblée à celles du stalinisme, qui sont devenues pour lui un patrimoine aussi naturellement accepté que le capitalisme l'était pour Roosevelt. Il a été « conservateur » dès le début parce que le régime déjà structuré qui se trouvait en place au moment de son entrée dans la vie politique était le seul dans lequel il pût acquérir sa « place au soleil ».

La bonne conscience

L'éducation politique qu'il a reçue à l'Académie industrielle de Moscou n'était pas plus révolutionnaire, d'un certain point de vue, que celle que l'on dispense à Harvard. L'étude de Marx et de Lénine n'avait pas pour but d'inciter les étudiants à bouleverser le monde mais de justifier le stalinisme. Ce que ses maîtres ont appris à Krouchtchev, c'est à s'installer avec bonne conscience dans un régime où l'expansion économique s'accompagnait d'une stagnation politique et sociale complète. Ils lui ont appris qu'un pays où les moyens de production sont nationalisés est un pays socialiste, que sa croissance industrielle le mène droit vers le communisme, que le Parti y est l'incarnation du prolétariat et que les décisions d'une poignée de dirigeants correspondent nécessairement aux besoins des travailleurs. De tout cela, Krouchtchev a sans doute été aussi solidement et sincèrement convaincu que Roosevelt des bienfaits de la libre entreprise.

L'étonnant n'est pas qu'il ait pu « survivre » dans l'entourage de Staline. Il n'y avait pas de conflit idéologique entre les deux hommes. Le bouillant tempérament de Krouchtchev ne se manifestait pas dans une opposition au tout-puissant secrétaire général du Parti mais dans l'exécution de ses directives. La fidélité au dictateur

→

(1) « Krouchtchev et l'Occident », Editions Julliard.

TIM PRÉSENTE...

Vu par Picasso...
(« Le Centaure » et « Le Faune ».)

...Van Gogh.
(« Le Père Tanguy ».)

→

n'était d'ailleurs pas une garantie automatique de survie. La méfiance maladive de Staline a coûté la vie à plusieurs de ses plus dociles lieutenants comme Kossior, Roudzoutak ou Mejlaouk. Il y avait, au Kremlin, une « loterie de la mort » dont chacun pouvait être victime. La chance de Krouchtchev a peut-être été de rester douze ans durant en Ukraine et non pas dans l'entourage direct de Staline. C'est plutôt son action au lendemain de la mort du dictateur qui doit surprendre. C'est là, en effet, que son étrange aventure politique devient parallèle à celle de Roosevelt.

> « *Laissez-moi d'abord proclamer ma conviction que la seule chose que nous ayons à craindre est la crainte elle-même, la terreur aveugle, déraisonnable, injustifiée qui paralyse les efforts nécessaires pour transformer la débâcle en offensive... Je suis persuadé que vous soutiendrez à nouveau le gouvernement en ces jours décisifs... L'abondance est à notre porte... Cette nation va renaître et prospérer...* »

Ainsi s'exprimait Roosevelt le 4 mars 1933, jour de son entrée à la Maison-Blanche, et des millions d'Américains frappés par la crise l'écoutaient comme un messie. « *Aucun dramaturge*, a écrit Robert Sherwood après ce pathétique appel, *n'eût pu imaginer plus belle entrée en scène pour un nouveau président.* »

Vingt ans et deux jours plus tard exactement, le jour de la mort de Staline, le Comité Central du P. C. de l'U.R.S.S. a publié un appel au peuple où se retrouvait la substance de l'allocution de Roosevelt. Il mettait les Soviétiques en garde contre la panique, exprimait l'espoir que la nation resserrerait ses rangs autour des nouveaux dirigeants, promettait un avenir prospère à tous. A première vue, le ton dramatique du message était sans rapport avec les dangers de la situation. Aucune crise économique ne paralysait l'U.R.S.S. La mort de Staline n'avait pas provoqué la fermeture des banques et dix millions de chômeurs n'attendaient pas dans le désespoir les décisions du Kremlin. Nous savons cependant aujourd'hui que l'angoisse était aussi grande à Moscou en mars 1953 qu'aux Etats-Unis vingt ans auparavant et que la similitude des « appels au peuple » lancés en ces deux occasions n'était pas fortuite.

La fin d'une époque

Il peut paraître incompréhensible que des hommes qui avaient subi pendant vingt-neuf ans la dictature de Staline se soient précipités vers son corps, exposé à la Maison des Soviets, avec tant de ferveur qu'une dizaine, sinon une centaine, d'entre eux sont morts piétinés.

Mais cette manifestation quasi religieuse a eu lieu et il était clair pour tous qu'elle marquait la fin d'une époque. Avec Staline disparaissait l'idole, dont la grandeur dans le bien comme dans le mal s'était imposée aux Russes, le prince injuste mais infaillible qui avait payé le développement et le salut de l'U.R.S.S. avec les souffrances de ses compatriotes. Apparemment inébranlable, son pouvoir semblait presque de droit divin. Aucun des hommes qui s'étaient agités dans son ombre ne pouvait offrir une image comparable. Il ne leur suffirait pas d'exiger et de promettre. Il leur faudrait prouver, par des actes, qu'ils étaient capables de préserver et de faire fructifier l'héritage du dictateur.

C'est dans une atmosphère de confusion et de méfiance réciproque que Krouchtchev a commencé l'ascension qui devait le conduire au pouvoir suprême. Le secret de sa réussite est peut-être d'avoir su mieux que les autres membres du nouveau directoire associer son nom à des initiatives spectaculaires (défrichement des terres vierges, décentralisation de la planification agricole, suppression des livraisons obligatoires, etc.) et les dramatiser dans un style « rooseveltien ». C'est lui qui a établi le premier une sorte de dialogue avec l'opinion par-dessus la tête de ses collègues.

Il ne l'a fait, diront certains, que pour mieux accroître et consolider son pouvoir. Sans doute, mais on pourrait en dire autant de Roosevelt. Sans son New Deal et ses « causeries du coin du feu », F.D.R. n'eût sans doute pas été réélu à la présidence en 1936, ni, à plus forte raison, en 1940. L'ambition personnelle est inséparable de toute action politique et les mérites d'un dirigeant se mesurent à la façon dont il sait faire coïncider son succès personnel avec la solution des problèmes qui se posent à sa communauté. F.D.R. eût sans doute préféré venir au pouvoir dans une Amérique prospère et ne s'occuper, comme Herbert Hoover, que de bien équilibrer le budget de la nation. De même Krouchtchev eût été heureux de pouvoir continuer tout simplement la politique de Staline dans la vieille « forteresse assiégée » soviétique. Ni l'un ni l'autre n'a réformé le régime dont il héritait par désir de changer une société qui lui paraissait mauvaise. Ils ont seulement compris mieux que les autres que des réformes étaient devenues nécessaires et ils se sont adaptés à la situation.

Ils n'ont reculé devant rien pour abattre les obstacles qui se dressaient sur leur route. Ils ont été conduits par la force des événements à faire ou à dire des choses qui les eussent scandalisés en d'autres temps. Sans doute Krouchtchev s'est-il regardé dans la glace avec autant de surprise après son rapport secret sur les crimes de Staline au XX[e] Congrès, que Roosevelt après son discours de Philadelphie sur la tyrannie économique qui, « *sous le masque de la démocratie, a introduit l'esclavage aux Etats-Unis* ».

Un bon saint

Krouchtchev était sincère lorsqu'il brossait devant ses camarades stupéfaits le portrait d'un Staline mégalomane et sanguinaire. Il ne sert à rien d'opposer à ces révélations les discours qu'il a pu faire pour glorifier le dictateur. Il a défendu Staline avec conviction et ferveur tant que la société qu'il avait mise en place lui est apparue sinon comme parfaite, du moins comme la meilleure. Il l'a attaqué avec violence le jour où il a compris que les théories et le prestige de l'ancienne idole constituaient un frein au développement ultérieur de cette société. Sa dénonciation des crimes de Staline a été d'autant plus brutale qu'elle visait plusieurs buts à la fois. Il s'agissait, pour Krouchtchev, de lever l'hypothèque doctrinaire qui limitait sa liberté d'action, de forger des armes contre ses frères-ennemis, Malenkov, Molotov, Kaganovitch (beaucoup plus proches de l'ancien secrétaire général, donc plus compromis et plus vulnérables), et aussi de libérer sa conscience.

Le caractère « rooseveltien » du rapport Krouchtchev a été confirmé par les actes qui l'ont suivi. Le secrétaire général du P.C. de l'U.R.S.S. n'a pas fait un retour aux sources pour chercher à comprendre comment et pourquoi la démocratie intérieure avait été supprimée au sein du Parti, comment et pourquoi le stalinisme avait faussé le jeu des institutions soviétiques. Il n'a cherché qu'à déblayer la voie pour les réformes qu'il jugeait indispensables. A peine a-t-il obtenu ce qu'il voulait qu'il s'est empressé de redresser la statue de Staline pour lui rendre une place sinon de dieu, du moins de bon saint avec

« ARGUMENTS »

(CAHIERS DE DISCUSSIONS) 1[er] TRIMESTRE 1960

LA BUREAUCRATIE

- INTRODUCTION, DEFINITIONS, par G. Lapassade et E. Morin.
- LES SOCIOLOGUES DE LA BUREAUCRATIE, par Max Weber, Sami Dassa, B. Mottez, Warren G. Bennis et Alain Touraine.
- SYSTEMES ADMINISTRATIFS ET CIVILISATION TECHNICIENNE, par Simone Weil, Nora Mitrani, Pierre Fougeyrollas, Michel Collinet, Kafka et Jean-José Marchand.
- LA GRANDE BUREAUCRATISATION, par C. Wright Mills, L. Eldelberg et H. Raymond.
- MARXISME ET BUREAUCRATIE, par Gramsci, Raya Dunajevskaya, Pierre Naville et Claude Lefort.

Rédaction-Administration :
7, rue Bernard-Palissy - PARIS (6[e]) - LIT. 39-03 (C.C.P. 180-43 Paris)
Abonnements (4 numéros) : 10 NF ; étranger : 15 NF ; soutien : 20 NF

...M. KROUCHTCHEV

... Cézanne.
(« Les joueurs de cartes ».)

quelques péchés sur la conscience. Mais Roosevelt, élu en 1936 sur un programme de lutte contre le « big business », a-t-il profité de sa victoire pour nationaliser l'U.S. Steel Corporation, la General Motors ou n'importe quel autre bastion de la « minorité égoïste néo-esclavagiste » qu'il avait dénoncée ?

Ces deux réformateurs ne peuvent pas être accusés d'inconséquence et d'infidélité envers eux-mêmes. Les prolongements logiques de leurs cris de guerre ne leur sont sans doute jamais apparus. Krouchtchev, par exemple, n'a certainement pas vu que sa critique des erreurs de Staline ébranlait les fondements idéologiques de la société soviétique.

Le reste

Qu'il l'ait voulu ou non, son discours secret et ses réformes concrètes ont amorcé une évolution profonde des institutions et des structures soviétiques. La réforme du régime kolkhozien, la décentralisation de la gestion économique, l'assouplissement de la planification, toutes les autres mesures destinées à accroître la capacité productive du pays ont eu de grandes répercussions sur la vie quotidienne des citoyens et sur le fonctionnement de la société. Et il s'agit là d'un mouvement irréversible qui peut conduire — même si Krouchtchev l'ignore encore — à des transformations plus radicales.

Les historiens américains démontreraient avec autant de facilité que les mesures d'urgence prises par Roosevelt dans le cadre du New Deal — en particulier le « Social Security Act » et le « Wagner Act » sur les droits syndicaux — ont transformé le capitalisme américain d'une façon durable.

Mais le monde auquel Krouchtchev s'est parfaitement intégré au cours de sa carrière a été celui du stalinisme et non celui de l'universalisme marxiste. La politique qu'il a suivie depuis cinq ans ne s'explique pas par un « retour à Lénine » qui lui aurait fait comprendre les erreurs de la dictature stalinienne, mais par un passage au pragmatisme et un abandon des préoccupations idéologiques. Il avoue franchement que la croissance de l'économie soviétique est sa préoccupation essentielle et que le « reste » viendra par surcroît. Ce « reste » comprend l'avènement d'un monde meilleur et plus juste, et sans doute Krouchtchev ne s'en désintéresse-t-il pas. L'école stalinienne, si dogmatique et bureaucratique qu'elle ait été, a toujours gardé inscrites à son fronton des idées humanistes et égalitaires. Quelque chose subsiste de cette façade dans les discours du « self made man » de la Russie post-révolutionnaire. Mais il est probablement trop tard pour que l'élan idéaliste renaisse chez lui des développements — qu'il ne prévoit pas encore — de sa politique de déstalinisation. Il y a de grandes chances pour qu'il reste jusqu'à la fin de sa carrière le défenseur éclairé d'un ordre politique auquel il doit tout et qu'il tient pour le seul capable d'assurer le développement ultérieur de l'U.R.S.S. A moins que les événements ne l'y contraignent, ce n'est pas de lui qu'il faut attendre une transformation profonde du régime soviétique, de même qu'on ne pouvait attendre de Roosevelt celle du régime capitaliste.

DÉSARMEMENT

Les instructions françaises

● ***A la conférence du désarmement qui s'ouvre lundi à Genève, la France peut arbitrer. De quel côté pèsera-t-elle ?***

LA conférence du désarmement qui s'ouvre à Genève le 15 mars sera, cette fois encore, la conférence des occasions perdues.

Politiquement et techniquement, cette conférence avait, au départ, des atouts considérables. Le moment, tout d'abord, était propice : le désarmement est le seul terrain sur lequel un accord serait possible lors de la conférence « au sommet » de l'été prochain. MM. Eisenhower, Krouchtchev et Macmillan ont lieu de redouter tous trois, pour des raisons politiques, d'en revenir les mains vides. Ils ont donc tout intérêt à ce que les discussions de désarmement ne s'engagent pas, la semaine prochaine, dans l'impasse.

Techniquement aussi, la conférence de la semaine prochaine avait de bonnes chances d'aboutir. Lors des discussions préparatoires entre experts, les Russes avaient fait des concessions considérables. Dans le domaine de la cessation contrôlée des expériences nucléaires, ils ne voulaient accepter, au départ, qu'une inspection par an de l'un des milliers de sites où des secousses d'origine indéterminée sont enregistrées chaque année.

Finalement, les Russes se montrèrent prêts à accepter 30 inspections annuelles (au lieu de 375 réclamées par les Etats-Unis).

Un début prometteur

Aux yeux des Britanniques, c'était là un début prometteur. L'acceptation soviétique de 30 inspections annuelles ouvrait la première brèche dans le mur de méfiance qui avait incité jusque-là les Soviétiques à rejeter les systèmes de contrôle occidentaux. Les Anglais sont persuadés que les Russes finiraient par se réconcilier avec ces systèmes lorsque l'expérience d' « un peu de contrôle » les aurait convaincus de la bonne foi occidentale.

Le plan de désarmement britannique était conçu en conséquence : il passait, en trois étapes successives, d' « un peu de contrôle » au contrôle général de mesures de désarmement très poussées.

Le plan britannique, base possible de négociations fécondes, trouvait les Américains hésitants. Le Département d'Etat, lui, était plutôt favorable ; le Pentagone et la Commission de l'énergie atomique lui étaient farouchement hostiles. Le Président Eisenhower, mal informé et débordé par le désaccord entre ses ministres, penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

La conséquence de cette indécision est, depuis quatre mois, aux Etats-Unis, une guerre psychologique qui se livre par les personnes interposées d'hommes de science des deux bords. Le problème des explosions souterraines en fournit une bonne illustration :

L'Armée, qui souhaite à tout prix expérimenter les très grandes et les très petites bombes mises au point depuis l'arrêt des explosions, fit savoir, avec expertises à l'appui, qu'un « grand trou » creusé dans la terre permettait de tenir secrète l'explosion d'une bombe cinq fois plus puissante que celle d'Hiroshima.

Les savants du bord « pacifique » firent une contre-expertise qui triompha : le trou en question devrait avoir près de 300 mètres de diamètre, à 1.000 mètres de profondeur. Il faudrait, pour le creuser, environ 10.000 mineurs et 1.000 wagons de chemin de fer par jour pendant trois ans. Bref, si l'explosion pouvait peut-être rester secrète (ce que les experts russes et anglais contestent), le trou, lui, ne le demeurerait sûrement pas.

« Les belliqueux »

Les « belliqueux », dont le Docteur Edward Teller — premier partisan de la bombe H (il se trouve à l'origine du limogeage de Robert Oppenheimer, en 1954) et antisoviétique passionné — est l'un des chefs de file, n'en ont pas moins réussi, grâce à leur puissance au sein de l'administration américaine, à empêcher à ce jour l'élaboration d'un plan de désarmement américain. Le sénateur Gore l'a réaffirmé samedi dernier :

→

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS — **UN RENDEMENT IMPORTANT**
BONS A INTERET PROGRESSIF — **UNE PARFAITE LIQUIDITE**

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE
Le numéro 24 est paru
● EDITORIAL, par Pierre MENDES FRANCE
● LA GAUCHE ET LE GAULLISME, par E. DEPREUX et A. PHILIP
● L'AGRICULTURE, CETTE INCONNUE..., par J.-M. DAUZIER, J.-F. BRETON, M. FEBVAY
Ce numéro : 3,50 NF
Abonnement Un an (6 numéros) : 18 NF — Etranger : 25 NF — De soutien : 40 NF — Edition de luxe : 150 NF
LES CAHIERS DE LA REPUBLIQUE
8, rue Henner - PARIS (9e) - C.C.P. 13.693.09 Paris

« Tout ce que j'ai pu apprendre comme membre de la sous-commission du désarmement, a-t-il déclaré au Sénat, *montre que nous ne savons pas pourquoi nous allons à Genève, si ce n'est que nous avons le vague sentiment que l'opinion mondiale nous contraint d'y aller. »*

Le délégué américain à Genève lui-même, d'ailleurs, eut la semaine dernière la tâche pénible d'expliquer à ses collègues occidentaux l'absence de toute politique de désarmement américaine.

Pour regrettable qu'il soit, ce vide américain pouvait cependant être mis à profit. Faute de politique propre, les Américains auraient été contraints de se rallier au plan de leurs alliés, si ce plan était présenté avec suffisamment de force. Il y a même lieu de penser que le Département d'Etat et le Président Eisenhower seraient heureux de se laisser forcer la main.

La France devenait ainsi l'arbitre entre le plan britannique et l'absence de plan américain. De quel côté allait-elle faire pencher la balance ?

La logique formelle

On le sait depuis mardi dernier : la délégation française a reçu pour instruction (du général de Gaulle lui-même) de s'opposer à tout accord sur la cessation des explosions nucléaires si celle-ci n'était pas assortie d'un arrêt contrôlé de la production de matière fissile et d'un début de reconversion des stocks.

Si cette position est défendable du point de vue de la logique formelle, il est acquis d'avance (et le gouvernement français le sait) qu'elle est totalement inacceptable pour les Soviétiques : elle revient en effet à leur demander d'admettre du premier coup, outre les 30 inspections annuelles, une inspection permanente de toutes les centrales nucléaires soviétiques, centrales dont l'emplacement même était jusqu'ici tenu secret.

Il est ainsi certain d'avance que la France, en réclamant une base d'accord considérablement élargie, empêchera tout accord sur le désarmement. Trois conséquences en découleront :

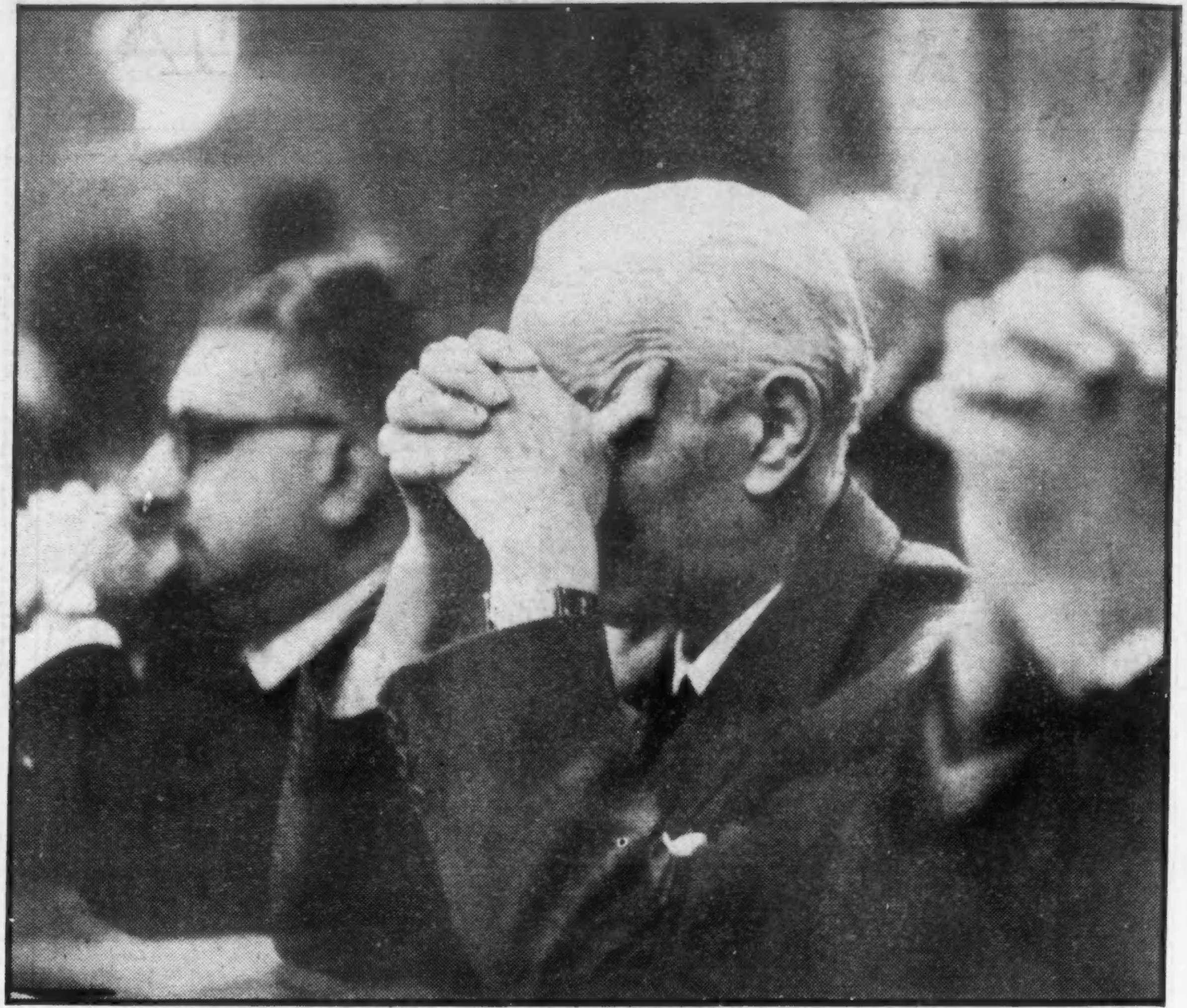
1) Le clan des « belliqueux », aux Etats-Unis, obtient gain de cause et la reprise des expériences nucléaires américaines peut, faute d'accord à Genève, être considérée comme certaine ;

2) La conférence « au sommet » n'a plus guère de chances d'aboutir à un accord sur aucun problème vraiment important ;

3) Les « pacifiques » partent battus d'avance dans la campagne électorale américaine, qui a déjà tendance à se centrer sur les questions militaires.

C'est la détente elle-même qui, d'ici à la fin de l'année, risque d'être compromise. Dans cette évolution, aux dangers incalculables, la responsabilité de la France serait grave.

M. B.



(A.D.P.)

M. SEGNI, PRÉSIDENT DU CONSEIL ITALIEN, DÉMISSIONNAIRE (*).
Vers la scission ?

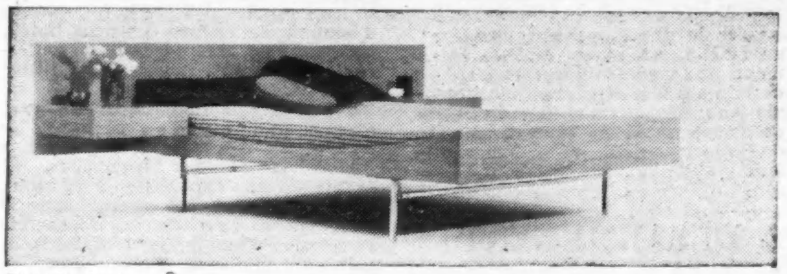


Photo Venhard

lit tv 808
création andré monpois
en citronnier naturel de ceylan
traité en ébénisterie,
verni polyester satiné
deux chevets attenants
cadre intérieur
140 x 190 x 36 + hauteur matelas
panneau de tête 245 x 70
chevet avec grand tiroir
50 x 40 x 12
bois intérieur acajou
finition verni mat
piètement carré démontable,
en métal noir satiné,
laqué aux épikotes,
bois seul
prix : 936 nf

en france
dans le monde
meubles tv
haute qualité
industrielle
française

vente en france chez les distributeurs de la marque tv
les meubles tv sont présents au salon des arts ménagers : stands 15 et 17 salle sud-ouest et 35 et 37 galerie sud.

HAVAS

ITALIE

La machine est bloquée

● ***Pour les démocrates-chrétiens, l'arithmétique et la politique ne sont plus conciliables.***

DEPUIS lundi dernier, le parti démocrate-chrétien italien est acculé : ses alliés potentiels le somment de choisir entre la gauche et la droite ; ses divisions internes lui interdisent un choix franc. La machine parlementaire est bloquée. Seul l'immobilisme peut, pour le moment, éviter l'éclatement du parti démocrate-chrétien. Mais demain ?

C'est le petit parti républicain qui, lundi dernier, deux semaines après la chute du gouvernement Segni, a approfondi l'acuité de la crise actuelle. A une faible majorité, ce parti, conduit par M. La Malfa, et qui n'est fort que de six députés, s'est refusé d'entrer comme otage dans un gouvernement « centriste » au sein duque les « libéraux » de M. Malagodi (l'homme des monopoles) et la droite démo-chrétienne feraient en réalité la loi.

« L'ouverture à gauche »

Les républicains réclament au contraire « l'ouverture à gauche », en direction des socialistes nennistes. Cette prise de position engage définitivement les sociaux-démocrates de M. Saragat : sous peine de perdre tout crédit, ils ne peuvent se placer à la droite des républicains.

L'impasse parlementaire est désormais totale, et les deux majorités arithmétiquement possibles sont politiquement non viables :

— La première, de centre-gauche, engloberait les démo-chrétiens, les républicains et les sociaux-démocrates, avec soutien direct ou indirect des socialistes nennistes. Or, cette formule, souhaitée par le président de la République, se heurte aux démo-chrétiens de droite : ils ont fait savoir qu'ils voteraient contre un gouvernement ainsi conçu.

— La seconde majorité engloberait, en plus des démo-chrétiens, les « libéraux », les monarchistes et les néo-fascistes. A supposer même que la gauche démo-chrétienne votât pour ce genre de gouvernement, des millions d'électeurs — pour qui la démocratie chrétienne représentait surtout *la démocratie* — pénaliseraient à l'avenir, par leur vote, cette peu sainte alliance.

Un progrès

La crise s'annonce donc longue. Ne pouvant choisir ni la droite ni la gauche sans éclater, la démocratie chrétienne devra sans doute, finalement, opter pour l'équivoque : elle formera un gouvernement minoritaire qui, évitant tout éclat et toute initiative, aura pour seul souci d'expédier les affaires courantes, en attendant les prochaines élections.

Les vrais problèmes, une fois de plus, seraient ainsi éludés. Pour combien de temps ? Les électeurs de la gauche démo-chrétienne et ses députés eux-mêmes laisseront-ils indéfiniment neutraliser leur volonté par l'inertie et les contradictions internes d'un parti-mammouth dont l'unité ne repose plus que sur des liens confessionnels, devenus purement formels ? Ou la démocratie chrétienne ne finira-t-elle pas fatalement par se scinder sur des problèmes de fond, ouvrant ainsi la voie à une grande coalition des gauches ?

Le fait que la question se pose ouvertement est en lui-même déjà un progrès.

S. V.

(*) Assistant à la messe à Florence, lors du dernier congrès démocrate-chrétien.

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

L'instinct maternel existe-t-il ?

(Voir pages II, III, IV et V.)

(Rapho.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● *Constaté* avec un médecin que le mois de mars est le moment précis où les femmes commencent à trouver « pesants » les quelques kilos d'embonpoint accumulés pendant l'hiver. Les plus courageuses se mettent donc au régime et... à souffrir de la faim.

Pour leur rendre la vie plus agréable, Madame Express rappelle qu'il existe actuellement un certain nombre de produits pas désagréables du tout, et qui permettent de « maigrir sans larmes » :

— pour remplacer le pain : les biscottes sans sel (il en existe de nombreuses marques) ;

— pour remplacer les fromages « gras » : un yaourt et un fromage blanc, tous deux écrémés (Gayelord Hauser, Chambourcy, 0,28 NF le pot de yaourt et 0,60 NF la barquette de fromage blanc) ;

— pour remplacer un dîner : le potage sans sel mais épicé qui peut également être servi à toute la famille. Existe en crème de volaille, au bœuf et carottes ou légumes assortis (Vita Food, 1,50 NF le sachet pour quatre assiettes);

— pour sauter un repas : le repas diététique instantané composé de lait écrémé, noisettes et amandes pilées, levure diététique, germe de blé, persil, etc. L'aspect est celui d'une bouillie, le goût celui de gâteaux secs écrasés (1,50 NF le sachet d'une ration, Supra Santé).

● Pour boire quand même : la nouvelle eau minérale qui sort cette semaine et qui est à la fois diurétique et pratiquement sans sel (Eau Charrier, 0,50 NF environ la grande bouteille).

● Pour donner du goût : le condiment Captiva et la moutarde Spéciale 117, tous deux sans sel mais abondamment pourvus d'épices pour en relever le goût (1,95 NF le pot, Bornibus).

● Et pour vraiment maigrir : en dehors des régimes de choc (à médicaments) que seul le médecin peut prescrire, autant se souvenir que les moyens les plus efficaces restent :

— manger peu (donc se servir modérément et jamais deux fois) ;

— supprimer le pain et la boisson (pendant les repas) ;

— ne pas employer de sel synthétique qui, en redonnant du goût aux aliments, incite à manger plus qu'il ne faudrait.

● *Rappelé* à des parents qui n'ont pas encore résolu le problème du jeudi ou du dimanche qu'il existe un hebdomadaire qui s'est donné pour but de trouver des idées pour occuper les enfants. Spectacles, expositions, lectures, promenades sont annoncés, sélectionnés et classés par âges chaque semaine.

Pour 4,50 N.F., un abonnement « petites vacances » permet de recevoir le journal avant les vacances de février, de Pâques (3 numéros), d'été (numéro spécial), de Toussaint et de Noël (3 numéros). L'abonnement annuel vaut 15 NF, et l'adhésion à l'association, facultative, mais comportant certains avantages supplémentaires, coûte 5 NF par an pour le premier adhérent. (Loisirs Jeunes, 4, avenue Sully-Prudhomme. INV. 92-73.)

● *Souligné* des coussins modernes avec un galon « style slave » particulièrement joli et bon marché. Tissés à la main dans des coloris vifs et variés, ces galons sont importés de Pologne et se font en plusieurs largeurs (à partir de 1,5 cm). Ils peuvent aussi garnir joliment un chemisier ou une robe de fillette (3 NF le mètre, Librairie Polonaise, 29 bis, rue Jean-Goujon).

● *Nettoyé* à sec des fauteuils capitonnés de satin gris avec une mousse plastique qui ne mouille pas. Pour réussir, deux conditions : aller vite, et avoir une mousse assez ferme, ce que l'on obtient sans difficulté grâce à l'éponge vendue avec le flacon. (Idéal Mousse, 2,80 NF le flacon. Grands magasins.)

● *Obtenu* du linge bien lavé sans encrasser sa machine à laver en utilisant un nouveau détergent de synthèse qui ne mousse presque pas, et qui adoucit l'eau de lessive. Un « doseur », vendu avec chaque paquet, permet d'utiliser exactement la quantité de produit nécessaire en fonction du poids du linge à laver. (Skip, 2 NF environ le paquet, en vente dans les grands magasins et chez les droguistes.)

MODE

Le final

● *Avant d'aborder les problèmes, il faut bien savoir les théorèmes.*

AVANT de vous communiquer le résultat de nos recherches dans le domaine du prêt-à-porter, pour le printemps, il nous reste à vous présenter, après le style Chanel, Dior, Cardin, Lanvin, Ricci, le style Givenchy qui autorise cette semaine la reproduction de ses modèles. La collection de Givenchy remplit parfaitement son rôle de final pour le grand « show » de la mode de printemps. Comme dans les revues de music-hall, on retrouve, dans ce dernier moment, les thèmes essentiels et les refrains favoris. Il est donc possible de dresser, autour de ces modèles d'Hubert de Givenchy, un bilan définitif de la mode théorique (1) qui permet de mettre de l'ordre dans les idées après l'indigestion des numéros « collection » de la semaine dernière :

Les tailleurs

● UNE CERTITUDE: le triomphe persistant de la souplesse. Toutes les jaquettes sont décintrées.

● UNE TENDANCE: la sobriété. Les cols se dépouillent ou disparaissent, les manches ont perdu leurs revers ; les poches, quand il y en a, passent inaperçues.

● UNE POLÉMIQUE : la longueur des vestes. Entre les cardigans de Dior et Chanel et les tuniques de Cardin, Givenchy propose le veston.

● UNE COULEUR : le gris. Il revient après plusieurs années d'absence, dans toutes les matières : flanelle, fil-à-fil, gabardine, etc.

● LE MODÈLE GIVENCHY: est en shantung gris moucheté noir, comme les costumes d'homme de 1925. La collection comporte dix ou quinze modèles de ce même style, dans ce même tissu. C'est le numéro vedette. Presque tous ont la manche kimono ou raglan, et une pince appuyant légèrement le devant de la jaquette.

Les manteaux

● UNE CERTITUDE : les couturiers essayent désespérément de démoder les modèles trop classiques pour lutter contre le prêt-à-porter. Mais la bataille des manteaux ne se livre jamais au printemps.

● UNE TENDANCE : la demi-redingote qui effleure légèrement la taille par un effet de pinces.

● UNE VALEUR SURE : le reversible. Givenchy le traite de nouveau cette saison avec beaucoup de brio, sa collection en comporte au moins dix versions, mais on en trouve également chez les autres couturiers.

● LE MODÈLE GIVENCHY : est en gros lainage blanc. Il illustre parfaitement la politique du couturier à l'égard des manteaux (où il excelle) : épaules ultra-confortables, petit col, taille indiquée, ton clair. Celui-ci accompagne un fourreau de jersey beige très dépouillé, sans col et sans manches, ceinturé souplement d'une bande de daim marron.

Les robes

● UNE CERTITUDE : la liberté. Rien qui colle, qui entrave, qui moule. La taille, à sa place ou sur les hanches, n'est jamais que suggérée.

● TROIS DISPARITIONS : les manches, les cols, la poitrine. (Tous les corsages sont coupés pour l'effacer au maximum.)

● UN IMPÉRATIF : la simplicité. Les couturiers se donnent l'air d'avoir été guidés par le tissu au lieu de le domestiquer. Plis et fronces se forment dans un désordre savamment étudié.

● LE MODÈLE GIVENCHY : est en ottoman blanc, tissu très employé par ce créateur pour les robes habillées, mais que l'on ne retrouve pas ailleurs. La taille est indiquée par une large bande de daim marron. Cette harmonie de blanc et marron est une des plus réussies et des plus fines de la saison. La jupe demi-ample, montée à fronces, s'arrête sous le genou.

Les détails

Trois touches estampilleront les modèles de cette saison :

● LES BOUTONS GÉANTS : loin de se dissimuler, ils cherchent à se faire remarquer par la matière (passementerie, bois, corne, ficelle, etc.) ou par la couleur.

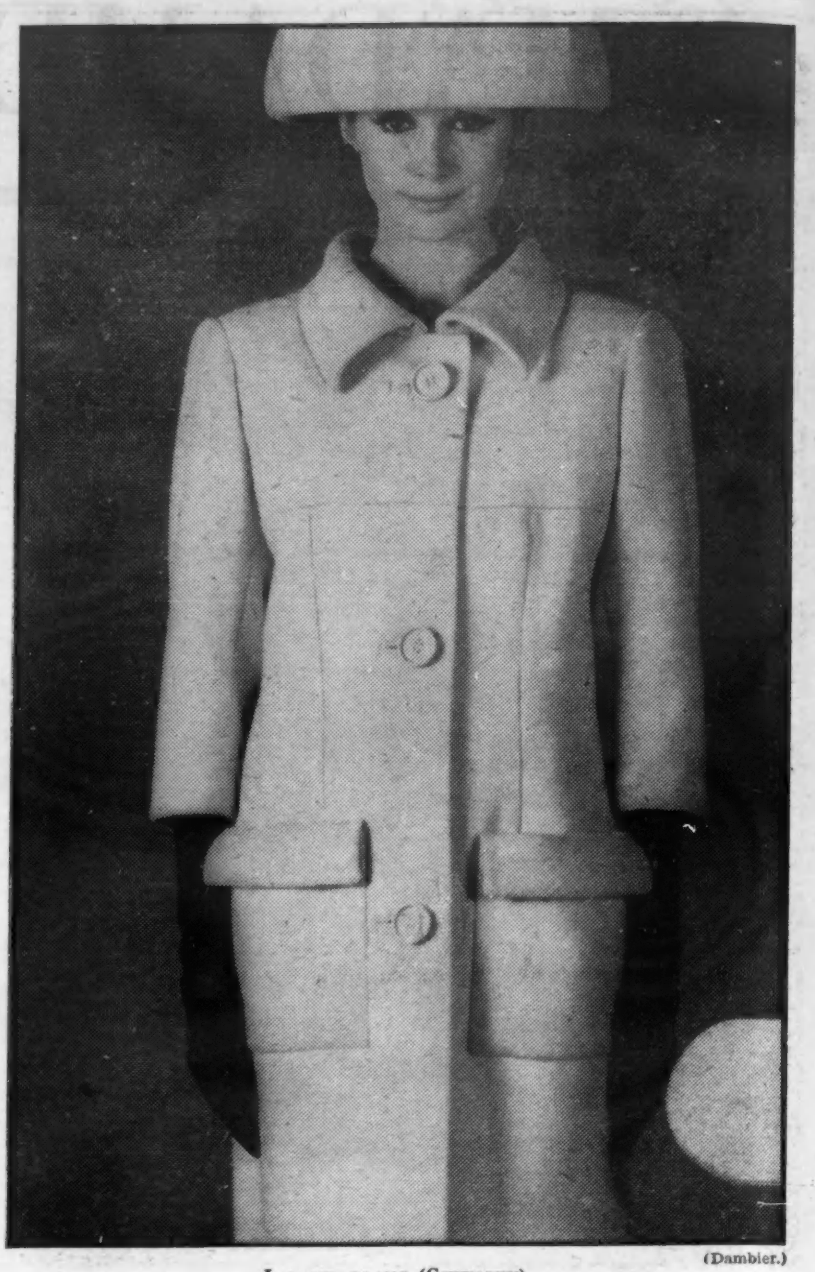
● LES BOUCLES D'OREILLES : anneaux géants chez Ricci, grosses boules chez Givenchy, pierreries énormes chez Dior, elles reviennent après trois ans d'absence.

● LE CIRÉ : plusieurs modèles de Givenchy sont soulignés d'un nœud de satin ciré noir ou marron. Ailleurs, cette matière est utilisée pour des chapeaux, des parements, des ceintures, ou même des imperméables. Il séduira celles qui aiment arborer *« le-détail-à-la-mode »*.

Et voilà ! Vous savez maintenant sur le bout des doigts vos théorèmes de mode du printemps 1960. Il ne vous reste plus qu'à les appliquer aux problèmes posés par votre garde-robe.

Pour vous y aider, Madame Express vous proposera, dès la semaine prochaine, une sélection de tailleurs, de 150 N.F. à 400 N.F.

(1) Mode théorique : celle dont on s'inspire et qui demeure inabordable, par opposition à la mode pratique que l'on peut envisager d'acheter.



(Dambier.)

LAINAGE BLANC (GIVENCHY).
La bataille ne se livre jamais au printemps.

ENTRETIEN

L'instinct maternel

● *Qu'est-ce qu'aimer un enfant ? Une psychanalyste répond.*

UNE fois encore, la justice a hésité au moment de trancher le difficile problème des enfants de Roubaix. Le jugement ne sera rendu que dans un mois environ. Rappelons brièvement la situation : deux enfants, un garçon et une fille, ont été involontairement substitués l'un à l'autre à leur naissance dans une maternité. S'en étant aperçue, la mère de la petite fille, Mme Derock, a lutté pendant des années pour récupérer l'enfant. Mais la mère du petit garçon, Mme Piesset, farouchement attachée à la petite fille, a toujours refusé non seulement d'admettre qu'il y avait eu substitution, mais d'accepter son propre fils pour tel.

L'instinct maternel n'existe-t-il donc pas ? et qu'est-ce que l'amour maternel ?

Nous avons interrogé, à ce sujet, l'une des psychanalystes les plus réputées, Mme D. Voici l'entretien qu'elle a bien voulu nous accorder, en conservant, selon les règles de sa profession, l'anonymat.

L'EXPRESS. — Le cas des enfants de Roubaix est dramatique. Est-il pensable qu'une femme renie son propre enfant sous prétexte qu'il n'est pas du sexe qu'elle désirait ?

MME D. — Oui, cela existe. Il est très fréquent de rencontrer des gens qui énoncent des paroles définitives sur l'enfant à naître : « Nous n'accepterons qu'un garçon » (ou une fille).

— Pour les enfants de Roubaix, y a-t-il, à votre avis, une vraie solution et quelle est-elle ?

MME D. — Si j'avais été juge, j'aurais été bien embarrassée. En fait, ce qu'il aurait fallu, c'est procéder à un minutieux examen psychologique des deux enfants et s'assurer ensuite si chacun d'eux trouvait dans les familles qui les élèvent les éléments qui leur sont nécessaires.

La petite fille qui a vécu chez les Derock est très « débrouillée ». Elle se sent responsable d'elle-même et des autres ; elle est obligée d'accomplir de nombreuses tâches, de s'occuper des plus petits.

Eh bien, si on met cette petite fille en pension, elle y sera très malheureuse. Si on l'envoie chez une autre mère qui la protégera et en refera une enfant sans responsabilité, elle ne sera pas heureuse non plus.

En fait, la meilleure solution serait que Mme Derock garde les deux enfants. Ses moyens matériels sont peut-être insuffisants, mais ce n'est pas là le point important. Si le petit garçon est finalement confié à Mme Piesset, qu'elle le mette en pension, du moins pour un certain temps. Il ne suffit pas d'avoir mis un enfant au monde pour se mettre instantanément à l'adorer si on n'a jamais vécu avec lui...

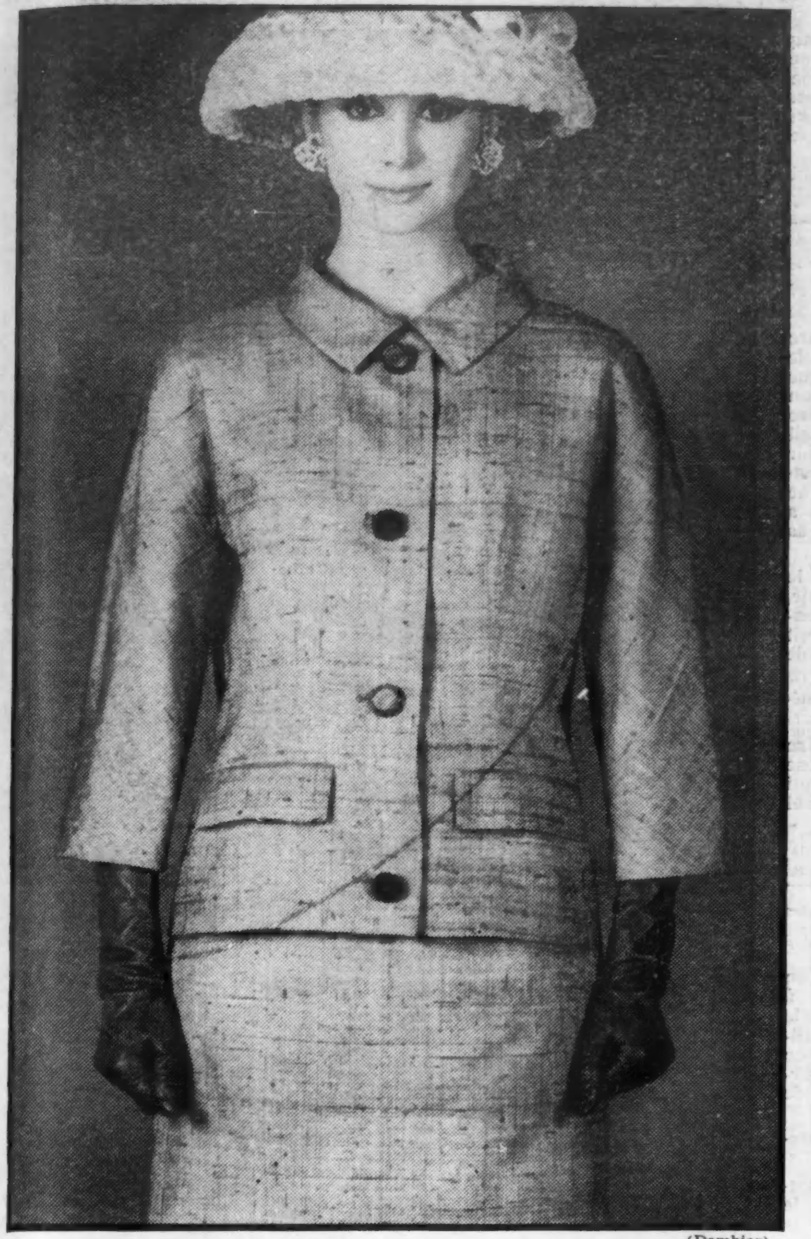
Le besoin d'être puni

Il y a aussi une chose importante qu'on ne sait pas assez : une mère donne à l'enfant ce dont il a besoin. S'il a besoin d'être repoussé, elle le repousse. C'est une chose normale en matière de psychologie infantile : lorsqu'un enfant cherche à se faire punir ou à se faire gifler, si l'éducatrice n'est pas sa mère, elle ne le punira pas, parce qu'elle a des principes et qu'après tout cet enfant ne lui tient pas tellement à cœur. Au contraire, la vraie mère répondra à la demande de l'enfant. Il s'agit dans ce cas d'un enfant négatif ,au moins réactionnel à cette situation d'abandon ou de rapt; ses instincts le poussent à s'opposer ou à être refusé par celle dont il ne veut pas. L'attitude agres-

WALLIS
TRICOTS
Bettina
en SOIE
67, RUE PIERRE CHARRON
ANGLE CHAMPS-ÉLYSÉES

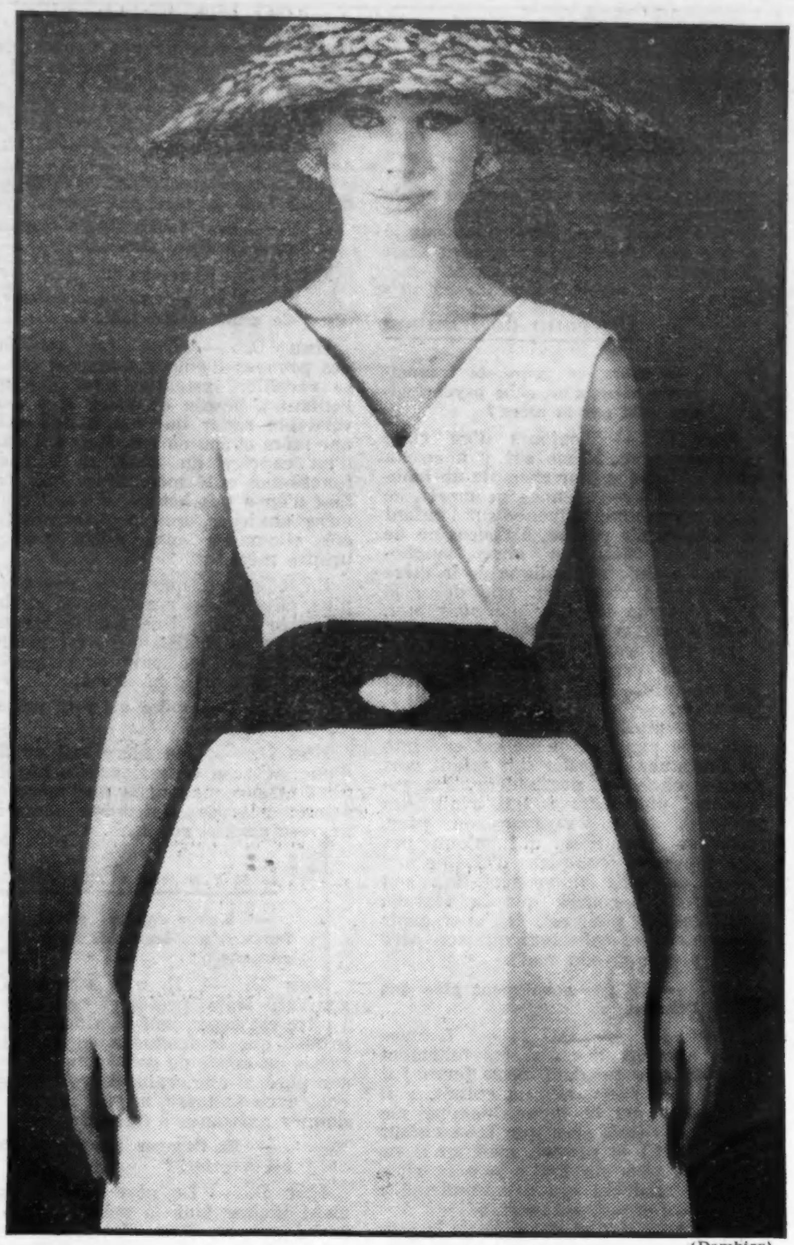
NOUVEAU
BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable
Marcel Franck

Durer
PARIS
Collection de Printemps
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
29, rue du Faubourg-Saint-Honoré



(Dambier)

SHANTUNG GRIS MOUCHETÉ (GIVENCHY).
On retrouve les refrains favoris.



(Dambier)

OTTOMAN BLANC (GIVENCHY).
La liberté est une certitude.

sive de cette mère lui est peut-être meilleure que les caresses d'une inconnue.

La seule attitude qui soit néfaste, c'est le non-intérêt. En revanche, l'intérêt agressif est encore de l'amour (de l'amour pervers quand il ne s'agit pas de la mère). D'ailleurs les éducateurs sont tous d'accord : il arrive qu'un enfant vous provoque ; qu'il vous oblige à le gifler. A l'école, tout le monde se précipite sur les enfants masochistes. Nous avons souvent à soigner de tels enfants : il ne faut pas que les éducateurs empêchent les autres de tomber dessus. S'ils ont besoin d'être battus et qu'on s'arrange pour qu'ils ne le soient pas, le problème s'aggrave pour eux. Il n'est pas bon de protéger un enfant de l'agression d'autrui quand c'est de cela qu'il a besoin. Il faut l'aider à tirer le fruit de l'expérience qu'il a lui-même provoquée.

Je ne peux vous dire : « *Mme Piesset est une mauvaise mère parce qu'elle adopte une attitude indifférente vis-à-vis de son petit garçon* ». Elle éprouve peut-être un sentiment affectif négatif pour l'instant, qu'elle n'ose pas manifester agressivement, mais qui cependant marque un intérêt.

Il est difficile d'apprécier cela d'après le comportement extérieur. Il faut chercher beaucoup plus en profondeur pour comprendre le comportement d'une mère avec son enfant.

Mi-poupée mi-petit chat

— L'instinct maternel existe-t-il ?

MME D. — Oui, les femmes maternelles *a priori* même quand elles n'ont pas d'enfants, existent. Quand il s'agit d'une femme qui a des enfants, elle les aime tous mais préfère agressivement ceux qui lui ressemblent.

— Qu'entendez-vous par « agressivement » ?

MME D. — L'amour maternel évolué est très rare. Cet amour s'adresse exclusivement à la personne de l'enfant. Il exige donc un certain détachement. La mère doit avoir atteint un niveau de maturité assez exceptionnel au point de vue émotionnel. Elle doit également n'être plus tout à fait jeune pour être dégagée du besoin de plaire à son mari par l'intermédiaire des enfants. Ceci est très important.

— En somme l'amour maternel n'est souvent qu'une preuve d'amour, un cadeau offert à l'homme ?

MME D. — Pas toujours lorsqu'il s'agit de la femme déjà évoluée. Mais il existe des femmes-enfants à qui il faut donner un bébé pour qu'elles acceptent de rester avec un homme. Les femmes-enfants ont besoin d'un bébé mi-poupée mi-petit chat. Nous observons ce phénomène d'une façon tragique chez les mères adoptives.

Les raisons qui les poussent à adopter un garçon ou une fille sont les mêmes qui font d'enfants légitimes des cas pathologiques, parce qu'ils vont être aimés en tant que « garçons » ou « filles » par la mère, c'est-à-dire en tant que corps dans tel sexe et non pas en tant que personne entière douée de ce sexe.

— Il est donc grave qu'avant la naissance la mère soit braquée sur le sexe de son enfant ?

MME D. — C'est mauvais pour le nouveau-né quand il se trouve être du sexe non désiré par la mère — cela peut constituer un traumatisme de plus à la naissance — la naissance elle-même étant le premier traumatisme enregistré.

L'enfant accueilli avec joie et triomphe par ses parents démarre dans la vie avec une réserve de confiance qui lui sera bien utile en face de tous les traumatismes qu'il rencontrera.

— Vous voulez dire qu'un nourrisson de quelques heures ou de quelques jours est sensible à l'atmosphère dont il est entouré ?

MME D. — Non seulement le nourrisson y est sensible, mais dès avant la naissance le fœtus y est sensible *in utero*.

D'ailleurs notre travail de psychanalystes d'enfants consiste à faire des traitements d'épreuve devant des cas de psychoses très graves.

— Ces traitements ont lieu sur des enfants de quel âge ?

MME D. — Dès l'âge de quelques jours c'est la symbiose mère-enfant que l'on soigne.

Un peu plus tard (après l'âge de la marche), ces traitements doivent se faire, la mère étant ou présente au traitement de l'enfant, ou consentante à ce traitement, bien qu'elle soit dans l'ignorance consciente de ce qu'elle a souffert profondément pendant sa grossesse. Bien entendu, la mère n'ignore jamais qu'elle a été éprouvée pendant sa grossesse, par une scène de famille, par un choc

→

plus de médiocre

apportez le standing à votre intérieur par les éléments verticaux séparés de La Méridienne alliant gain de place et esthétique.

Lit grand confort (1 ou 2 places) équipé du fameux monobloc Mérinos (sans sangles) Manœuvre facile compensée par puissants ressorts.
Se fait en style.

LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT
LIVRAISON SUR TOUTE LA FRANCE
Documentation contre 5 timbres à 25 Fr.

La Meridienne 89 Fg Saint-Antoine, PARIS XI° - DOR. 43-83
Métro Ledru-Rollin (dans la cour à gauche)

SALON DES ARTS MENAGERS 1960
1er étage, salle Sud : stand 21
Rez-de-chaussée, galerie Sud : LE FOYER D'AUJOURD'HUI
Ensembliers : stands 25 et 27

LORÈNE
Exclusivités 1960
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

DRETTAS
Bottier de classe
crée, exécute lui-même les plus jolies chaussures bottier de Paris, faites à la main, sur commande, à vos mesures de 100 *à* 180 NF
20, av. Mac-Mahon - ETO. 78-96

nerveux, par une dépression mentale, par un deuil... mais elle ne sait pas ce que cela a représenté pour elle « d'hemorragie énergétique », si j'ose dire. C'est l'enfant qui l'a su. La mère ne sait qu'anecdotiquement ce qui s'est passé ; et au cours du traitement de l'enfant, elle revit cet état émotionnel qu'elle avait complètement oublié parce que c'est l'enfant qui en était la mémoire.

Un coup de bambou

— Alors, ce genre de traumatisme vient d'un choc psychologique subi par la mère ?

Mme D. — Toujours d'un choc psychologique. Même s'il y a eu un choc historique (par exemple un bombardement avec menace de mort), ce choc n'a aucune influence sur l'enfant si la mère n'a pas eu, à l'occasion de ce choc réel, un choc symbolique. Le choc symbolique de la mère est quelque chose du type de « *je n'ai déjà pas assez de vie pour moi, je ne peux pas en donner à un autre* »

Le plus grand choc *in utero* qui puisse se produire résulte du fait qu'une future mère oublie qu'elle est enceinte.

Par exemple, une femme peut perdre son père pendant quelle est enceinte et continuer de gester son enfant sans aucun choc en profondeur. En revanche, une femme qui avait des attaches infantiles avec son père, attaches infantiles qui n'ont pas été dépassées (complexe d'Œdipe mal vécu), une telle femme peut, dans son désespoir, éprouver que la vie n'a plus de sens pour elle et s'apercevoir à ce moment seulement que son père était plus que son mari.

— Et par conséquent plus que l'enfant.

Mme D. — De telles femmes vous avouent : « J'ai été tellement touchée que pendant deux jours j'ai oublié que j'attendais un enfant. » Il est même arrivé qu'une femme me dise : « J'étais sûre que mon enfant était mort ; la preuve, c'est qu'il ne bougeait plus du tout ; je suis allée voir le médecin qui m'a confirmé : oui, votre enfant est mort. »

Cela vous donne une idée de la gravité du traumatisme. En réalité, l'enfant n'était pas mort ; il avait seulement reçu « un coup de bambou », ressentant beaucoup plus en profondeur encore que la mère le choc psychologique que la mère avait subi. Dans ce cas particulier il s'agissait d'une grossesse illégitime dont l'entourage campagnard disait que la mort accidentelle du père était le malheur appelé en punition de la grossesse délinquante.

— Est-ce que cela a quelque rapport avec l'euphorie ou la tristesse qu'une femme peut ressentir lorsqu'elle est enceinte ?

Mme D. — Non, pas du tout. L'intérêt agressif d'une femme pour son enfant est toujours de l'intérêt. Il n'y a pas de négatif pour l'inconscient.

— Il y a de très bonnes mères qui ne retirent pas du fait d'avoir un enfant d'extraordinaires satisfactions. Est-ce que cela prouve systématiquement qu'elles n'aiment pas leur bébé ?

Mme D. — Le sentiment conscient d'aimer beaucoup ou d'aimer peu n'a absolument aucun sens ici.

Nous, psychanalystes, entendons souvent des femmes qui nous déclarent : « *Comme j'aime mon enfant !* ». Et puis, dès que nous étudions la vie inconsciente de ces femmes, nous nous apercevons que ce n'est pas vrai. Voici une mère qui, paraît-il, adore son enfant : lorsqu'elle l'a perdu de vue depuis cinq minutes, elle s'imagine qu'il meurt de coliques ou d'accidents : c'est en réalité une femme qui n'aime pas son enfant, parce que ce fantasme de sa disparition constante est un fantasme de destruction.

Elle pense à son enfant en le voyant détruit. Cela ,ce n'est pas aimer.

— Les mères trop inquiètes seraient donc anormales ?

Mme D. — Exactement.

— Alors, qu'est-ce que « aimer »? Se sentir responsable ?...

Mme D. — Oui. La meilleure des preuves d'amour maternel est de se réveiller instantanément dès que l'enfant a besoin de vous. Il y a un véritable radar qui fonctionne entre une mère et son enfant. Mais s'il s'agit d'un caprice du bébé, si le radar fonctionne côté mère alors que l'enfant n'en a pas besoin, il s'agit d'une mère anxieuse, qui, probablement, a été elle-même mal nidée par sa propre mère.

En effet, ce que nous voyons le plus, ce sont des réactions en chaine, de mère à fille. Une femme traumatisée par un drame qui s'est produit au cours de son enfance risque de devenir une mère anxieuse.

— Une mère ne peut pas névroser ses fils ?

Mme D. — Une mère qui souffre d'une névrose obsessionnelle névrose filles et garçons ; mais une mère qui a une névrose d'abandon maternel névrose surtout ses filles.

Il n'y a pas d'en général

— Est-ce qu'en général les femmes préfèrent les filles ou les garçons ?

Mme D. — Il n'y a pas d'en général. Mais préférer un sexe à l'autre est cependant significatif. Cela prouve que la femme a eu des difficultés au cours de son évolution avec son père, si elle craint d'avoir un garçon, avec sa mère, si elle redoute de donner naissance à une fille.

— Et l'amour paternel, existe-t-il a priori ?

Mme D. — Le père est constamment inclus dans la mère, qu'elle le sache ou non. Pour l'enfant, c'est la même chose. Un enfant a l'air d'aimer exclusivement sa mère. En fait, il aime une mère qui est cooptée à un père. Dès le début, il y a constamment une trinité.

Là encore, on constate cliniquement la réalité vécue de cette trinité. Lorsque le père est là, l'enfant ne sait même pas qu'il a un père. Mais si le père n'est pas là il s'aperçoit qu'il lui manque quelque chose. Pour l'enfant, une mère est une maman-papa.

— Que se passe-t-il quand il y a rupture de cette trinité ?

Mme D. — Pour l'enfant, il n'y a pas rupture de la trinité du moment que le père est présent dans la vie de sa mère (en positif ou en négatif). S'ils sont séparés la rupture n'est souvent qu'apparente car un père s'intéresse toujours à son enfant, même si c'est pour le gronder. Il est très rare qu'un père oublie qu'il a eu un enfant avec une femme, même s'il se sépare d'elle.

C'est pourquoi la somme mensuelle même minime et alors symbolique que le juge impose au père dans le divorce est une clause importante pour l'avenir de l'enfant. Certaines mères divorcées et suffisamment fortunées négligent parfois l'exigence de ces mensualités. Elles devraient en être légalement blâmées, ce sont des mères qui dépossèdent leurs enfants.

— Par conséquent, les gens les plus anormaux sont ceux qui veu-

UNE PETITE FILLE PROTÉGÉE.
L'amour vrai est toujours intelligent.

Contre l'usure nerveuse...

MASSAGES

RELAXATION - CULTURE PHYSIQUE

par

MASSEURS KINESITHERAPEUTHES DIPLOMES D'ETAT

Préparation à l'accouchement naturel

CLUB MEDICO-SPORTIF GEORGE-V

7, avenue George-V - BAL. 32-16

SUR RENDEZ-VOUS

PARFUM OU VENTILATEUR ?

A vrai dire, ni l'un ni l'autre ne pourraient dissiper l'odeur de votre transpiration. Le stick désodorisant AÏDA supprime, lui, cette odeur incommodante, sans stopper votre transpiration, nécessaire à votre santé. Une touche discrète du stick AÏDA, chaque jour, et vous êtes impeccable, sûre de vous.

AÏDA est en vente dans les pharmacies, parfumeries et grands magasins.

SOPHIE SINCLAIR

99 RUE DE MIROMESNIL - PARIS 8e

TRAITEMENT CELLULITE
SOINS DU BUSTE
ESTHÉTIQUE DU VISAGE
OXYGÈNE - BRUNISSAGE

RENSEIGNEMENTS ANJou 73-28

lent un enfant sans avoir de conjoint ?

Mme D. — Oui. *« Mlle X vous fait part de la naissance de son enfant (fécondation artificielle). »*

C'est monstrueux, parce que cela signifie que l'enfant est un enfant incestueux. C'est un enfant du désir que la petite fille avait eu, quand elle était enfant, d'avoir un enfant de son père. C'est évidemment inconscient.

C'est monstrueux aussi parce que cela provoque de graves névroses chez les enfants.

Ils sont (inconsciemment) en dehors de la loi non seulement des hommes mais de la nature ce sont des enfants anti-naturels.

Un meurtre symbolique

— Il y a autant d'hommes que de femmes qui souhaiteraient avoir un enfant en éliminant le « partenaire »...

Mme D... — Oui. J'ai un cas passionnant, un enfant de six ans.

Les parents n'étaient pas mariés. Il était entendu que la maman de la jeune fille déclarerait l'enfant comme né de père inconnu. Le père se débattait dans une situation familiale compliquée, mais vivait dans un milieu très aisé. La jeune fille, au contraire, n'avait pas d'argent mais elle tenait à déclarer l'enfant à son nom. Elle pensait : « Maman l'élèvera, son père s'en occupera plus tard, mais en attendant, c'est mon enfant. »

Et puis, le père s'est arrangé pour aller à la mairie reconnaître le bébé avant que la grand-mère ait pu le faire .Il a été déclaré de mère inconnue.

La famille du père a pris l'enfant, et il n'y a rien à faire.

Pourquoi le père a-t-il ravi l'enfant à sa mère ? Pour commettre un meurtre symbolique de cette femme et en même temps tuer une lignée qu'il refuse. Cet homme a une psychologie de délinquant en profondeur ; c'est un homosexuel qui voulait avoir un enfant, qui s'est servi des voies génitales féminines pour avoir un enfant, et pour le donner à sa mère à lui.

— Parce qu'en réalité, il aurait voulu un enfant de sa mère ?

Mme D... — Ses parents l'ont complètement détraqué en l'infantilisant, et maintenant, en leur donnant « la part du feu », c'est-à-dire cet enfant, il leur échappe. Ils peuvent se cramponner sur une proie grâce à laquelle lui-même peut se libérer.

C'est une situation extraordinaire.

— Etes-vous opposée au fait qu'une mère confie matériellement le soin d'élever son enfant à une tierce personne ?

Mme D. — Pas du tout. Mais encore faut-il qu'elle ne le confie pas à une personne qui le fasse souffrir. Il est fréquent de voir la mère confier son enfant à une bonne que l'enfant n'aura pas le droit d'aimer parce que, jalouse, elle ne peut supporter que son enfant s'attache à une autre personne qu'elle.

— Les mères confient souvent leurs enfants à la grand-mère. Est-ce une bonne solution ?

Mme D. — Oui. Ce qui est curieux, c'est de voir combien de femmes ne veulent pas confier leurs enfants à leur belle-mère : en réalité, pour l'enfant, c'est pourtant une aussi bonne solution.

Les femmes veulent bien confier l'enfant à leur propre mère pour se dégager d'elle, mais elles ne veulent pas le confier à leur belle-mère parce que, dans le fond de leur cœur, ce n'est pas un enfant qu'elles ont eu de leur mari, c'est un enfant qui leur appartient à elles, c'est-à-dire qui appartient à la lignée maternelle.

Un « bain de paroles »

— Au fond, il est très mauvais qu'un enfant n'aime que sa mère ?

Mme D. — Plus l'enfant est attaché exclusivement à sa mère, plus la rupture avec elle, sans transition, va le mutiler, Et le mot « mutiler » n'est pas trop fort, car si un tel enfant est brutalement séparé de sa mère entre un et cinq mois, il peut présenter par la suite une très grave névrose ou même une psychose, c'est-à-dire une folie d'enfant, qu'on appelle l'hospitalisme. Cet enfant est comme une plante qui aurait laissé ses racines dans une terre et qui ne pourra jamais plus les faire repousser.

— Vous voulez dire qu'une femme ne devrait jamais quitter son enfant ?

Mme D. — Si. Elle le peut. Mais il faut préparer la transition. Il arrive trop souvent que des mères, lorsqu'elles cessent d'allaiter leur enfant, le confient à une autre personne dans un lieu inconnu. Si cette autre personne est venue passer quelques jours dans la maison familière à l'enfant, et si l'enfant a entendu cette personne parler avec la maman, elle devient un attribut de la mère, donc elle est la mère. Tous les objets qui ont été investis par la mère (choses ou personnes) sont — pour employer un néologisme — « mamaïsés ».

— Les médecins sont toujours favorables à l'allaitement au sein. Estimez-vous que ce soit important du point de vue psychologique ?

Mme D. — Oui, si le lait de la mère est bon. Mais il y a des femmes qui se cramponnent à l'idée de nourrir leur enfant, alors que leur lait n'est pas bon pour l'enfant. On retrouve là une idée de possessivité : « puisque c'est moi, ça doit être bon ». L'important, c'est moins l'allaitement de corps à corps que l'allaitement d'odeur de mère à enfant dans le rythme corporel caractéristique des mouvements de la mère, de *sa* mère.

— Une femme maternelle qui donne le biberon remplit donc exactement son rôle ?

Mme D. — C'est le fait de donner elle-même à boire à son enfant qui est important. En même temps que l'alimentation, la mère doit donner des paroles : « un bain de paroles ».

De même, une mère qui cale le biberon dans des coussins et qui s'en va est une mauvaise mère : l'enfant avale le plafond avec son lait, c'est-à-dire le néant, quelque chose qui n'a pas de vie.

— Ce qui est passionnant dans ce que vous dites, c'est qu'on s'aperçoit que tout se ramène aux tout-petits, aux nourrissons, chez qui tout est instinct. La plupart des femmes, au contraire, ont tendance à croire que le côté éducatif est le plus important.

Mme D. — Il est aussi important, mais pas plus.

Responsables de service

— Au moment où intervient l'éducation, il ne s'agit plus d'instinct maternel mais d'intelligence. Ce n'est plus une question d'amour ?

Mme D. — Ah ! mais si ! C'est encore une question d'amour : l'enfant a toujours besoin de sa mère, même s'il n'a plus besoin de lait. D'ailleurs, l'amour vrai est toujours intelligent même chez une mère sans aucune culture.

— Entre 16 et 20 ans, les enfants ont souvent le sentiment d'être incompris. Est-ce le fait d'un échec de la part des parents ? Est-ce grave ?

Mme D. — Au contraire. C'est à partir de ce sentiment-là que les jeunes deviennent des adultes. Autrement, s'ils se sentaient parfaitement compris, ils ne quitteraient jamais leurs parents. Ce sentiment apparaît dès l'origine : si le nourrisson se plaît trop dans l'utérus, il ne naît pas ; si l'adolescent se plaît trop dans son climat familial, il ne prend pas ses responsabilités.

— Le difficile est que les parents admettent cette prise de conscience.

Mme D. — C'est AU PLUS TARD le moment où il faut que les parents l'admettent.

— C'est un cap très difficile à franchir et une grande rupture pour certaines mères.

Mme D. — Pour certains pères aussi. C'est un moment de risque social, exactement comme la naissance est un risque biologique.

La première séparation d'avec la mère, l'entrée à l'école, l'adolescence sont des risques à courir. Il faut que la mère les aborde avec confiance en se disant : « je ne sais pas comment tout cela va se passer mais c'est le moment ».

— C'est pour cela que les mères qui veulent prolonger toutes ces étapes font d'un enfant de 4 ans un nourrisson, d'un enfant de 7 ans un bébé...

Mme D. — Ce phénomène est plus fréquent maintenant qu'autrefois, et s'observe davantage dans les villes que dans les campagnes. Il est facilement explicable : les femmes sont limitées quant au nombre de leurs maternités pour des raisons économiques et non pas pour des raisons biologiques ; or, il y a des femmes qui ont vraiment besoin d'être mères de tout-petits, par exemple 7 ou 8 fois dans leur vie de femme, et le même enfant leur sert pour 2 ou 3 enfants que, biologiquement, elles auraient eu besoin d'avoir.

En tout état de cause, faire d'un enfant un homme est long et difficile ! Il faut savoir aimer, ni trop, ni trop peu, aimer tout court. Il faut aussi supporter d'avoir tort. Si votre enfant devenu grand vient vous dire un jour : « Comme tu m'as mal élevé ! Tu ne m'as jamais compris.» Vous pourrez être fière de vous. C'est que vous en aurez fait un adulte. De l'enfant à l'adulte bien des épreuves sont à passer et il est plus facile de les vivre en s'en plaignant à quelqu'un qui sert de responsable : les parents sont les « responsables de service ».

(Agip.)

Un petit garçon renié (Henri Piesset).
L'amour maternel évolué est très rare.

ARTS MÉNAGERS

Blanchisserie à domicile

● *Trois Français sur quatre rêvent d'une machine à laver. Comment la choisir ?*

Le 31 décembre dernier, on comptait 3.100.000 machines à laver en service en France, autrement dit 22,5 % seulement des foyers français (un peu moins d'un quart) en possèdent une. Il reste donc une très vaste clientèle à prospecter pour les 140 fabricants français qui présentent en ce moment aux Arts Ménagers leurs plus récents modèles. Mais il est tellement difficile de fixer son choix parmi la multitude d'appareils exposés sous la voûte du Grand Palais qu'il arrive à l'acheteur éventuel, sollicité de toutes parts, abruti par le bruit, recru de fatigue, de partir sans passer commande. Madame Express va donc essayer de lui venir en aide.

Entre les machines à turbulence (agitateur, pulsateur ou injecteur) équipées d'une essoreuse à rouleaux, et les nouveaux modèles à tambour, entièrement automatiques, il y a la même différence qu'entre une 2 CV et une Cadillac. C'est pourquoi, une fois de plus, croyons-nous bon de rappeler les caractéristiques des premières, c'est-à-dire des modèles économiques :

● Machines a pulsateur : dans ce type de machines, c'est le bain de lessive ou l'eau de rinçage qui est mis en circulation par un pulsateur.

● Machines a agitateur : dans ces appareils, ce sont des batteurs qui, en tournant, agitent à la fois le linge et l'eau. Le courant d'eau circulaire ainsi formé se transforme, au contact des parois de la cuve, en un brassage vigoureux.

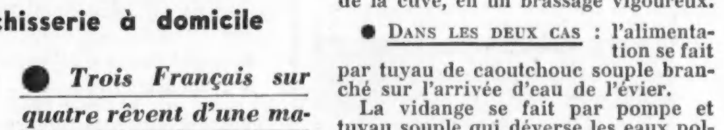
● Dans les deux cas : l'alimentation se fait par tuyau de caoutchouc souple branché sur l'arrivée d'eau de l'évier.

La vidange se fait par pompe et tuyau souple qui déverse les eaux polluées dans un quelconque appareil sanitaire.

Voici deux modèles dans ces catégories qui ont eu le temps de faire leurs preuves :

1 Hoover, type « famille », capacité 1 kg 6 de linge sec, dimensions: 0,40×0,43×0,80 cm. Essorage à rouleaux (modèle à pulsateur). Cette firme ayant mis au point une essoreuse centrifuge indépendante « l'Essormatic », les deux appareils peuvent être jumelés avec un pont spécial et coiffés au repos par un plan de travail commun.

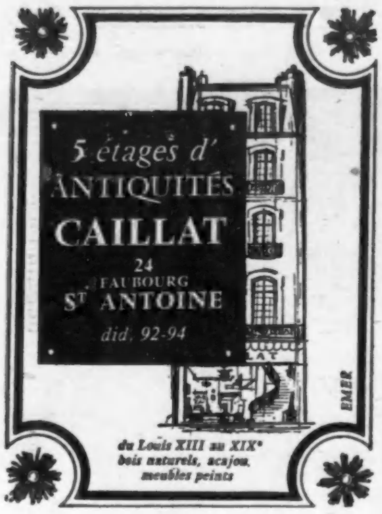
→



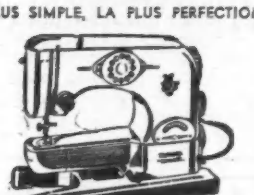
Présentez cette Annonce

au Salon des Arts Ménagers
au STAND CIROR
Vous recevrez gratuitement
flacon ou boîte d'essai de
SUPER CIROR
polish moderne anti-taches, lavable,
supérieur au vernis
d'application facile,
qui mettra en valeur
vos meubles et parquets
STAND 67 - Balcon Grande Nef

Communiqué.



LA MACHINE A COUDRE SUISSE
TURISSA
LA PLUS SIMPLE, LA PLUS PERFECTIONNEE



Vous saurez pourquoi la choisir en l'essayant vous-même au Salon des Arts Ménagers
STAND 3, SALLE JEAN-GOUJON
OU RECEVEZ NOTRE CATALOGUE GRATUIT
Mon nom : ....
Mon adresse : ....
Importateur exclusif DARGOLS
8, rue des Francs-Bourgeois, Paris-3e

Inconvénient : manipulation du linge, inévitable, pour passer de la machine à l'essoreuse.

Avantage : prix de revient relativement faible.

Le combiné machine à laver et essoreuse : 1.180 N.F. Machine seule : 710 N.F.. Essoreuse seule : 615 N.F., couvercle : 21,60 N.F. (Stand Hoover Gde Nef face.)

2 Thomson, « type Gyrathomic », capacité 3 kilos. Dimensions : 0,45×0,45×0,80. Modèle à agitateur. Essorage à rouleaux. Comme dans le modèle précédent, une essoreuse centrifuge indépendante se jumelle à la machine.

Mêmes avantages et mêmes inconvénients.

Prix des appareils jumelés : 1.218 N.F. (Stand Thomson Gde Nef.) Machine seule : 665 N.F., essoreuse seule : 555 N.F.

Les machines à tambour

Les machines à laver à tambour modernes sont directement inspirées des appareils industriels pour blanchisserie. Avec ce système, le linge, placé dans un panier perforé qui tourne lentement dans l'eau de lessive, « barbote » dans la cuve.

Plus coûteuses que les machines à pulsateur ou agitateur quant au prix d'achat, elles sont pourtant les plus demandées. Cela pour trois raisons :

1° Lavage très efficace sans aucune usure lorsque le mouvement de rotation du panier a été bien étudié par le fabricant.

2° Essorage centrifuge dans la même cuve.

3° Seul procédé permettant l'automatisme dirigé ou total, c'est-à-dire suppression de tout travail manuel effectif. C'est donc dans la catégorie des machines à laver, à tambour, en particulier à tambour horizontal, que les fabricants font dorénavant porter tous leurs efforts.

Caractéristiques 1960

Entre les machines perfectionnées mais très encombrantes, directement inspirées des modèles d'importation, et les machines de faible capacité mais de technique démodée, il y avait place pour une machine « type familial français » susceptible de convenir à la grande masse des acheteurs.

On la trouve au Salon des Arts Ménagers sous différentes marques. Avec des différences de détails. Voici ses caractéristiques :

- Appareil semi-automatique (ou automatique) à tambour horizontal à inversion de marche (ce qui évite au linge de se nouer).
- Chauffage par rampe à gaz ou électricité permettant l'ébullition (condition formelle des Françaises).
- Capacité 4 à 5 kilos de linge sec.
- Dimensions réduites : façade de 46 à 50 cm, hauteur 80 à 83 cm et lignes à angles vifs (square line), afin de pouvoir intégrer la machine dans un ensemble cuisine sans en déparer l'esthétique.
- Suppression du scellement au sol.
- Chargement par la partie supérieure.

Tout cela revient à dire :

— que les Françaises, qui savent ce qu'elles veulent, désirent une machine suffisamment grande pour laver 4 kg de linge sec,

— que cette machine doit néanmoins pouvoir être intégrée dans une cuisine à éléments (actuelle ou à venir !),

— que, quoi qu'en disent les Américains, le linge *doit bouillir ;* par conséquent l'appareil doit posséder une rampe à gaz ou un système électrique,

— et que le chargement doit se faire par le dessus, pour éviter d'avoir à se baisser.

Cela étant : mieux vaut qu'elle soit entièrement automatique, encore que le fait de manipuler en cours de route un ou deux boutons ne soit pas absolument pour leur déplaire. A de rares exceptions près, l'automaticité intégrale les inquiète tout de même un peu.

Dans cette catégorie semi-automatique nous avons sélectionné :

- <u>La Vendome V 40</u> : dimensions, larg. 46 cm, prof. 60 cm, haut. 80 cm. Tambour horizontal à 2 paliers. Porte de grande dimension. Variateur de vitesse breveté assurant une augmentation très progressive de la vitesse d'essorage, commandée par levier vertical.

Capacité : 4 kilos. Prix : 1.310 N.F. (remise 5 % pendant le Salon). Intéressante à cause de son prix, c'est la moins chère dans cette catégorie. (Vendôme, stand C. 20 Gde Nef côté droit).

- <u>G.R.G.</u> : type « Soubrette ». Dimensions : 0,50×0,50×0,80. Tambour horizontal. Minuterie réglant le temps précis de chaque opération.

Capacité : 5 kilos de linge sec.
Prix : 1.420 N.F.
Intéressante par ses dimensions qui sont exactement celles des éléments standard de cuisine. (Stand G.R.G., Gde Nef, côté gauche.)

- <u>Eciam</u> : modèle « Dauphine luxe ». Dimensions 0,51×0,51×0,80, plus un tableau de bord à l'arrivée au-dessus de la machine. Haut. : 7 cm, tambour horizontal à rotation inversée toutes les 20 secondes. Possibilité de varier la durée de cette opération en fonction de la délicatesse des tissus.

Capacité : 5 kilos.
Prix : 1.450 N.F.
Intéressante par l'équipement commode et précis de son tableau de bord.
(Stand Eciam, Gde Nef, 5 C côté gauche.)

- <u>Atlantic</u> : modèle « 5 kilos », dimensions : 0,53×0,57×0,80. Tambour horizontal à variateur de vitesse progressif.

Capacité 5 kilos.
Consommation : 13 litres par opération.
Prix : 1.496 N.F.
Intéressante par sa faible consommation d'eau en fonction de la quantité de linge lavé par opération.

- <u>Frigéco</u> : type « Marianne ». Dimensions : 0,50×0,64×0,84. Tambour horizontal à inverseur de sens automatique.

Commandes par commutateur électrique.
Consommation d'eau : 12 à 15 litres par opération.
Capacité : 4 kilos.
Prix : 1.540 N.F.
Intéressante par sa finition soignée qui en fait une machine de grand luxe. (Stand Frigéco, Gde Nef, C 13 côté gauche.)

Ne jamais surcharger.

Automatisme intégral

Dans la catégorie des machines de faible encombrement entièrement automatiques, un seul mais excellent modèle :

- <u>Vedette</u> : type « Quiétude », Dimensions : 0,46×0,64×0,80.

Capacité : 4 kilos.
Mise en route en appuyant sur un seul bouton. Toutes les opérations se font sans aucune surveillance. La machine ayant fini son travail s'arrête automatiquement.

Prix : 2.046,30 N.F. (avec chauffage à gaz), 1.984 N.F. (avec chauffage électrique). (Stand Vedette Surmelec, Gde Nef, E 7 gauche.)

Intéressante parce que c'est la seule machine entièrement automatique de cette taille qui puisse s'intégrer dans un ensemble cuisine.

A noter

A l'exception du modèle cité plus haut, voici les quatre machines entièrement automatiques existant sur le marché français :

- <u>Vedette</u> : type « Quiétude » 6 kg Dimensions : 0,60×0,68×0,80, mêmes caractéristiques que

le meuble et l'objet d'aujourd'hui

Meubles à éléments
Equipements muraux
Mobilier scandinave

Meuble à équipement variable et bureau BEMA
Création JACQUES HAUVILLE

PRÉSENCE
24, PLACE DUPLEIX, PARIS - CHAMP DE MARS - FON. 49-50

la précédente. Prix : 2.575,90 N.F. (avec chauffage au gaz).

● BENDIX : modèle « Gyramatic » 6 kilos. Dimensions : 0,76×0,70×0,99. Tambour horizontal chargement par hublot.

Prix : 2.380 N.F. (avec chauffage gaz).

(Stand Bendix, Gde Nef, A 12 allée face.)

Ces deux modèles, les premiers créés, ont fait leur preuve depuis trois ans. Seules des modifications de détails sont intervenues.

● BRANDT : modèle « Statomatic » 6 kilos. Dimensions : 0,60×0,58×0,84. Chargement par hublot. Prototype présenté au Salon avec chauffage électrique seulement. Prix : 1.930 N.F.

Particulièrement intéressante par sa stabilité en position d'essorage.

Le modèle avec chauffage gaz ne sera lancé sur le marché que dans un mois environ. (Brandt, stand B 14, Gde Nef, côté droit.)

● FRIGIDAIRE : modèle « Pulsamatic ». Dimensions : 64×70×88,5. 6 kilos, avec perfectionnement de détails tels que : pressostat n'admettant pas plus d'eau qu'il n'est nécessaire ; chauffage ne fonctionnant que si le volume d'eau correct est introduit ; dispositif stoppant automatiquement l'appareil si le linge est mal réparti dans le tambour.

Prix : 2.260 N.F. (stand Frigidaire C 14, Grande Nef, gauche.)

Le séchage incorporé

Le jour où des machines à laver entièrement automatiques seront pourvues d'un séchoir incorporé, la technique de fabrication sera arrivée à son point de perfectionnement total.

Ne pas mélanger javel et lessive.

Pour l'instant, deux firmes courageuses, après bien des déboires, ont réussi à mettre au point des appareils semi-automatiques à cycle complet : lavage, rinçage, essorage, séchage. Voici les deux modèles existant à l'heure actuelle :

● LAVIX : modèle « 709 », traite 5 kilos de linge dans un ensemble monobloc de dimensions relativement restreintes : 0,65×0,65×0,85. Appareil à tambour horizontal, chargement par la façade (porte percée d'un hublot). Séchage électrique 2.000 W. ou, sur demande, à gaz de ville, butane ou propane. L'arrière de la machine comporte un bac à linge sale incorporé à la carrosserie. Prix : 2.450 N.F. (Stand Lavix, Gde Nef, D 7A côté gauche.)

● THOMSON : modèle « Régence », traite 5 kilos de linge sec. Dimensions 0,85×0,60×0,90. Deux boutons suffisent à mener à bien le cycle complet des opérations. Une turbine ventilateur souffle l'air chaud à travers le linge pendant que le panier continue à tourner. La température est maintenue entre 40°, 45° par un thermostat qui règle automatiquement le courant d'air chaud. Prix : 2.465 N.F. (Stand Thomson, Gde Nef, face.)

Trier le linge par catégories.

En résumé

● SI VOUS DISPOSEZ D'UN PETIT BUDGET : achetez une machine à pulsateur ou agitateur. Simple mais robuste elle vous facilitera la tâche malgré une manipulation inévitable.

Mais si vous pouvez payer beaucoup plus cher, fût-ce à crédit, alors ne faites pas « d'économies ». Encore une fois, les machines automatiques ne sont pas « mieux ». Elles font tout le travail, les premières en font une partie.

● SI VOUS HABITEZ UN APPARTEMENT DE DIMENSIONS RÉDUITES : une semi-automatique 1960 à encombrement réduit prendra un minimum de place et s'intégrera parfaitement dans une cuisine (dans cette catégorie, si vos moyens vous le permettent, rien ne vous empêche de choisir une machine entièrement automatique).

● SI VOUS AVEZ DE LA PLACE, SI VOUS HABITEZ LA CAMPAGNE : achetez une machine classique de grande capacité. Semi-automatique ou à automatisme intégral suivant votre budget.

Attention : les modèles ne manquent pas dans cette catégorie, donnez votre préférence à la marque dont le concessionnaire et par conséquent le service de dépannage sont le plus proches de votre domicile.

● SI VOUS ÊTES NOMBREUX DANS UN APPARTEMENT DE VILLE, et si votre budget vous le permet, achetez une machine à séchage incorporé qui vous évitera à jamais les « étendages » encombrants et même impossibles dans beaucoup d'appartements.

Ce que vous devez savoir

● Quel que soit le type de machine que vous choisirez, utilisez une poudre de lessive non moussante (Skip, par exemple, qui est utilisée par tous les démonstrateurs des Arts Ménagers).

● La dose de produit lexiviel est très importante. La plupart des machines modernes sont équipées d'un orifice pour l'introduction de la poudre de lessive et d'un doseur.

● Il ne faut JAMAIS ajouter de l'eau de Javel dans un bain de lessive. En cas de besoin ,elle doit être mise au moment du rinçage.

● Vous ne devez JAMAIS surcharger la machine. Le linge doit pouvoir circuler librement dans le tambour lorsque la machine est en marche. Bien des ménagères se plaignent de leur appareil uniquement parce qu'elles n'observent pas cette discipline. Au début, astreignez-vous à vérifier les poids avec précision sur le mode d'emploi.

● Le linge doit être trié et lavé par catégories.

● Un « prélavage » à l'eau tiède 40° maximum est nécessaire si le linge est très sale. Puis un lavage à l'eau moyennement chaude 50° à 70° avant l'ébullition.

● Le premier rinçage doit se faire à l'eau chaude. Pour les autres, l'eau froide suffit.

● Il ne faut jamais laisser le linge refroidir dans l'eau de lavage, afin d'éviter toute redéposition de salissures et le jaunissement du linge.

● Le linge neuf doit être désapprêté en le faisant tremper à part, avant de l'introduire dans la machine.

Attention aux excès de mousse.

● Les lavages délicats doivent être traités dans une eau dont la température ne dépasse pas 35°.

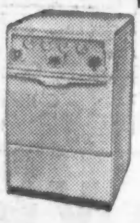
● Il faut évidemment laver séparément le linge de couleur qui risque de dégorger.

● Enfin... ne vous désespérez pas si vos premières lessives ne sont pas parfaites. Une machine à laver, comme une automobile, demande une certaine adaptation.

Et ne faites pas comme cette jeune femme de notre connaissance qui, après avoir harcelé son mari jusqu'à ce qu'il lui achète une machine à laver, a dû la revendre lorsqu'elle s'est aperçue... que le plafond de sa cuisine et de sa salle de bains était trop bas pour faire sécher du linge.

Aux Arts Ménagers

IL Y A UNE « KREFFT »
à votre goût, à votre prix



KREFFT, réputé pour ses innovations techniques, a recherché, cette année, la variété dans ses modèles. En effet, que ce soit gaz de ville, butane, propane, électrique, charbon ou mixte, vous trouverez chez KREFFT une cuisinière à votre goût et à votre prix.

Mais le succès de KREFFT est la LUXOR, la seule cuisinière entièrement automatique d'allumage et d'extinction ; équipée de quatre brûleurs économiques, de l'allumage central automatique, d'un très vaste four à double porte dont une en glace Thermic, d'un thermostat, d'un dispositif de sécurité d'allumage et d'un tiroir chauffe-plats.

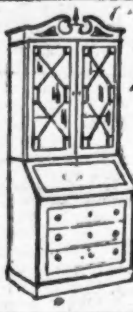
Présentation stand 25 D, Concessionnaires, Documentation : SIVAM, 225, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. Tél. : WAG. 30.12.

Communiqué.

Moquette qualité sélectionnée
ET DERNIERES CREATIONS
EN REVETEMENTS DE SOLS
ENVERS CAOUTCHOUTE
Distributeur FRANCE-TAPIS
DEVIS ET CONSEILS GRATUITS
POSE SOIGNEE PAR SPECIALISTES
Tous les tissus d'ameublement et impressions décoratives
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
TEXTILAM
3, RUE DE RICHELIEU (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45

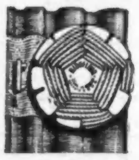
Un principe révolutionnaire!
LES MACHINES A LAVER
HAUTE STABILITÉ
Brandt

Créé à la demande du Corps Médical
Vous qui suivez un régime SANS SEL, vous apprécierez "Captiva", le délicieux assaisonnement riche en vitamines. La "Captiva" création des Moutardes BORNIBUS, permet d'accomoder agréablement tous les plats de viandes, de poissons, de crudités, de légumes, et de réussir des sauces parfaitement digestes.
BORNIBUS : C'est la santé sur votre table. Vente dans les maisons de régime et alimentation de détail.



Regency
La merveilleuse exposition en Style Anglais
Meubles, Sièges
Tissus, Cadeaux.
63, rue du Bac - Lit. 33-19

Ridofleur
en Rhodoïd Breveté S.G.D.G.



Pour enrouler les cordons des galons à froncer les rideaux
EN VENTE :
Grands Magasins
Merceries
et Maisons de Rideaux

au Bûcheron vous choisirez le mobilier de votre vie !..
...en toute quiétude, conseillés et guidés par de véritables techniciens du Meuble.
au Bûcheron, pas d'avantages illusoires, mais une totale garantie : la Qualité !
AU MEILLEUR PRIX,
LES MEILLEURS MEUBLES !

● CATALOGUE ILLUSTRÉ CONTRE 4 TIMBRES A 0 NF 25
● CRÉDIT FACILE DE 3 A 18 MOIS
● LIVRAISON DANS TOUTE LA FRANCE

au Bûcheron
10, RUE DE RIVOLI • PARIS • TÉL : ARC. 86-40 - MÉTRO St PAUL
USINES A GENTILLY - AUCUNE SUCCURSALE EN PROVINCE

A voir, à écouter, à savoir

● cinéma

Les yeux sans visage : la poésie de l'horrible. Mais pas pour nerfs fragiles. (Voir page 36.) (*Madeleine*, OPE. 56-03 ; *Mercury*, BAL. 75-90.)

Etoiles : l'amour impossible d'une Juive grecque et d'un sous-officier allemand. Un des plus beaux films venus de l'Est depuis la guerre. (*Monte-Carlo*, BAL. 09-83.)

Normandie-Niémen : l'épopée des aviateurs français qui combattirent pendant la guerre aux côtés des Soviétiques. Tonique. (*Berlitz*, RIC. 60-33 ; *Paris*, ELY. 53-99 ; *Wepler-Pathé*, EUR. 50-70.)

Le Testament d'Orphée : les adieux de Jean Cocteau au cinéma. (*Pagode*, INV. 12-15 ; *Avenue*, ELY. 49-34.)

Les Etoiles de midi : l'amour de la montagne. (*Biarritz*, ELY. 42-33 ; *Rotonde*, MED. 08-22.)

Le Bel Age : un rêve éveillé de Pierre Kast, où toutes les jeunes femmes sont belles et tous les garçons délicats. (*Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

Une Leçon d'Amour : un Bergman 1954. Une comédie tendre et désabusée. (*Cinéma d'Essai Caumartin*, OPE. 81-50.)

Sourires d'une nuit d'été : le film qui, en 1956, révéla le réalisateur suédois Ingmar Bergman. (*Studio République*, OBE. 58-08.)

Come back Africa : vécue sous nos yeux, la tragique condition des noirs d'Afrique du Sud. (*Ciné Panthéon*, ODE. 15-04.)

Confidences sur l'oreiller : pour les amateurs de comédie américaine. (*Reflets*, GAL. 99-91.)

Hiroshima mon amour : un film important, difficile et irritant devenu un grand succès de public. (*Windsor*, WAG. 86-71.)

Les Liaisons dangereuses : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim lancé par la censure. (*Raimu*, ELY. 38-91.)

Scarface : Paul Muni en Al Capone dans le plus célèbre des films de gangsters (1933). (*Cinéma des Champs-Elysées*, ELY.61-70.)

Le Diable au corps : Gérard Philipe et Micheline Presle dans l'une des meilleures réussites du trio Autant-Lara, Aurenche et Bost. D'après le roman de Radiguet. (*Plaza*, OPE-74-55.)

Les Amants crucifiés : contée par Kenzi Mizoguchi, une histoire d'amour dans le cruel Japon médiéval. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

Ordet : évoqué par Carl Dreyer, un miracle de la foi. (*Saint-Lambert*, LEC. 91-68.)

Un homme dans la foule : la puissance aveugle de la télévision dénoncée par Elia Kazan. (*Quartier-Latin*, DAN. 84-65.)

Chérie, je me sens rajeunir : le savant distrait Cary Grant et la débutante Marilyn Monroe dans une comédie de Howard Hawks. (*Noctambules*, ODE. 42-34.)

Noblesse oblige : le plus beau fleuron de l'humour britannique. (*Studio Raspail*, DAN. 38-98.)

Fra Diavolo : beaucoup de mauvais bel canto et quelques-uns des meilleurs sketches de Laurel et Hardy. (*Maillot-Palace*, ETO. 10-40.)

● théâtre

Les Trois Sœurs : il faut aller communier avec ce chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Alliance Française.*)

Erik XIV : les débuts de Daniel Gélin au T.N.P. dans une pièce historique de Strindberg. (*T.N.P. Palais de Chaillot.*)

Gout de miel : la première pièce d'une Anglaise de vingt ans, Shellag Delaney. Deux comédiennes remarquables : Lila Kedrova et Huguette Hue. (*Mathurins.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Long voyage au bout de la nuit : tragique confession d'O'Neill. (*Marigny.*)

Mousseline : on ne badine pas avec l'amour dans un climat d'opérette viennoise. (*Fontaine.*)

● concerts

Samedi 19 mars, a 17 h. 30 : Dans le cadre du Festival international du son, Daniel Chabrun dirige « L'Histoire du Soldat », de Strawinsky, avec la participation de Jacques Duby, Jean Mercure et Pierre Dux. (*Palais d'Orsay.*)

Lundi 21 mars, a 20 h. 15 : Dans la série de concerts « Présence de la musique contemporaine », organisée par le T.N.P., l'Orchestre Radio-symphonique de Paris, sous la direction de Pierre-Michel Le Conte, exécutera des œuvres de Daniel Lesur, Marius Constant, Francis Poulenc, Serge Nigg et Liebermann. (*Palais de Chaillot.*)

● télévision

Jeudi 10 mars, a 21 h. 35 : « Séance des Jeunesses Musicales de France », Bernard Gavoty présente le violoncelliste Maurice Gendron et anime le débat qui suivra le concert.

Vendredi 11 mars, a 20 h. 35 : « Un million clés en main », film américain de H.C. Potter (1948), avec Cary Grant et Mirna Loy.

Samedi 12 mars, a 22 h. : « Rendez-vous avec Jean Constantin », auteur, compositeur et... humoriste. Réalisation : Janine Guyon.

Dimanche 13 mars, a 20 h. 50 : « Vêtir ceux qui sont nus », un film de Marcel Pagliero d'après la pièce de Pirandello, avec Eleonora Rossi Drago, Pierre Brasseur, etc.

Lundi 14 mars, a 22 h. 35 : « En français dans le texte », une émission de Louis Pauwels. Au sommaire : entretien avec Louis Aragon et André Maurois, interview d'Eugène Ionesco, les œuvres françaises du musée de Léningrad, etc. Réalisation : Roger Iglésis.

● expositions

L'art graphique de la Chine : aux sources et à l'avant-garde de l'art contemporain. (*Huguette Bérès, 25, quai Voltaire.*)

Paysages fantastiques : Marie-Laure, André Poujet et d'Orgeix présentent trois aspects d'une Chine lunaire, électronique et atomique. (*La Cour d'Ingres, 17 bis, quai Voltaire.*) (Voir page 37, la chronique de Jean-François Chabrun.)

Antagonismes : deux cents toiles toutes fraîches dans les jardins de la peinture « extrême-actuelle ». (*Musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli. Jusqu'au 21 mars.*)

Peintres témoins de leur temps : le salon des artistes officieux. Thème de cette année : la jeunesse. (*Musée Galiéra, avenue Pierre-Ier-de-Serbie.*)

Nouveaux peintres : les poulains actuels de René Drouin qui fut le premier à défendre la peinture d'avant-garde aujourd'hui en vogue. (*Galerie des 4 Saisons, 59, rue de Grenelle.*)

Art populaire russe : les subtiles rusticités d'un peuple slave au XIXe siècle. (*Musée Pédagogique, 29, rue d'Ulm.*)

L'air et l'eau : comment les peintres d'aujourd'hui se « débrouillent » pour exprimer des sensations visuellement inexprimables. (*Galerie Saint-Augustin, 122, bd Haussmann.*)

Christian Bérard : pour ne pas oublier qu'il fut *aussi* un peintre. (*Pont des Arts, 6, rue Bonaparte, jusqu'au 16 mars.*)

Coudrain : des aquarelles d'un art étrange et raffiné par un des talents les plus originaux de la jeune génération. (*Galerie Seder, 25, rue de l'Echaudé.*)

Dufour : une étape importante dans une œuvre en plein mouvement. (*Pierre Loeb, 2, r. des Beaux-Arts.*)

Van Gogh : une manifestation exceptionnelle, à ne pas manquer. (*Musée Jacquemart-André, 158, boulevard Haussmann.*)

Feito : sens des structures tragiques. (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

Gonnet et Humbert : deux tempéraments, l'un plus constructif et l'autre plus sensible, qui s'affrontent et se complètent. (*Galerie, 8, rue de l'Ancienne-Comédie.*)

Marquet : le charme et la force d'une grande époque. (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

Meurs : des dessins épurés pour un « chemin de croix » qui se présente également sous forme d'un fort beau livre. (*Bernheim Jeune, 83, fbg Saint-Honoré.*)

Marfaing : des lavis d'un des rares peintres véritables de la nouvelle vague romantico-informelle. (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

Music : à la recherche du rythme. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

Pagava : vers de nouveaux espaces. (*Jeanne Bucher, 9 ter, boulevard du Montparnasse.*)

Hans Richter : 40 ans de peinture au rouleau, de cinéma insolite et de lutte contre l'académique immobilité des formes. (*Denise René, 124, rue La-Boétie.*)

● occasions

Je propose

- **Caméra Paillard** 8 mm, tourelle 3 optiques, avec Berthiot 1,9 × 6 et 1,9×12,5. Etat neuf. 450 NF. BOI. 17-32, heures des repas, et BOI. 13-44, heures de bureau.
- **Voiture d'enfant** toile bleu marine, lit d'enfant à barreaux laqué blanc, taille 1 à 5 ans. Tél. MOL. 26-45.

● recette

● **Médaillons aux pates**

200 *gr de macaroni courts (ou de gros coudes).*

75 *gr de beurre.*

75 *gr de parmesan râpé.*

150 *gr de jambon.*

150 *gr de champignons.*

4 *œufs.*

4 *médaillons de veau (ou de foie, ou de ris de veau).*

Pelure de truffes (facultatif).

Persil.

Sel, poivre.

Vous faites cuire les macaroni et après les avoir égouttés, vous les rincez à l'eau bouillante. Egouttez bien. Salez, poivrez. Ajoutez le parmesan, le jambon émincé, les champignons revenus au beurre. Si vous désirez rendre ce plat plus raffiné, mélangez avec une petite boîte de pelure de truffes. Tenez au chaud.

D'autre part, faites dorer et cuire au beurre les petits médaillons de veau (ou de foie, ou de ris de veau), puis faites frire les œufs et le persil.

Vous disposez sur les pâtes préparées les médaillons de veau. Autour, vous placez les œufs frits et le persil. Avec une salade verte, votre repas sera complet.

GALERIE GENET- Dir Ch. Zalber
13, rue du Bac et 37, rue de Lille (VIIe)
FRANTA
Vernissage vendredi 11 mars 1960

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA - F. FIEDLER

KATIA GRANOFF
13, quai de Conti
Edmond KAYSER
Jusqu'au 17 mars

Bernheim jeune Dauberville
« CONGO »
par
ROMMEL
27, av. Matignon - Du 12 au 31 mars

LAVIS, AQUARELLES, PEINTURES de
ANNE ALFAY-DENNER
et quelques reliures récentes de
LUCIENNE THALHEIMER
Atelier Lucienne THALHEIMER, 62, r. Mazarine-6e
Du 11 mars au 1er avril de 14 à 19 h. sauf dim.
Vernissage le 11 mars de 16 à 20 h.

Galerie ESPACE
33, rue de Miromesnil
FLEURS et
NATURES MORTES

Galerie du Pont-Royal
40, rue du Bac
BRASSAI
SCULPTURES - DESSINS
Du 8 au 28 mars

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
MUSIC

ART VIVANT
72, boulevard Raspail
STACHA
HALPERN
MARS 1960

SYNTHESE
66, boulevard Raspail
MEYSTRE
Du 9 au 26 mars

COMPARAISONS
MUSEE D'ART MODERNE
11, avenue du Président-Wilson
12 mars - 3 avril

GALERIE RECIO
25, rue La Boétie
Laure Delvolvé
TAPISSERIES - DESSINS - PEINTURES

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
F. LÉGER
PEINTURES 1920-1955
Du 1er au 31 mars

MODERNA MUSEET. STOCKHOLM
JACQUES VILLON
RETROSPEKTIV

GALERIE VISCONTI
35, rue de Seine - PARIS (6e)
DAN. 52-61
BARNABÉ
Du 12 au 31 mars 1960

GALERIE CHARPENTIER - 76, Fg-Saint-Honoré
Cent œuvres de GAUGUIN
Clôture définitive de l'exposition
le 24 mars au soir

GALERIE LORENCEAU - 18, rue La Boétie (8e)
MAURICE GASQUET
« La Ville »
JUSQU'AU 26 MARS

Claude Viseux
Du 10 mars au 10 avril
Galerie DANIEL CORDIER, 8, rue de Miromesnil

AGADIR

Merci à la France

● *Une demi - heure après la catastrophe, seuls les marins et les zouaves français étaient là.*

(*D'un correspondant de « L'Express ».*)

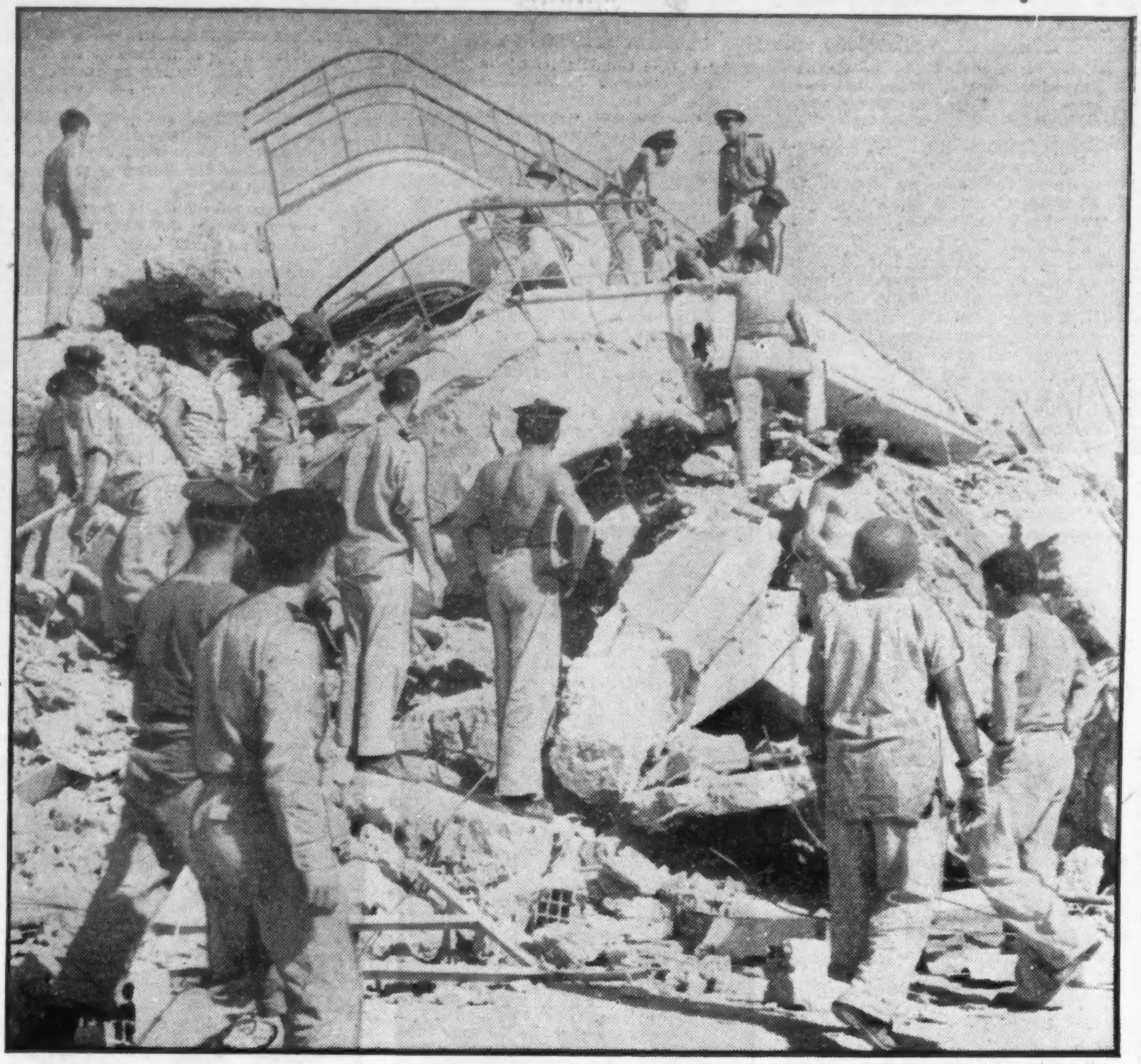
« *LES morts sont maintenant morts. Ils appartiennent à toutes les nationalités et la solidarité internationale doit jouer pour secourir et rebâtir. Il faut absolument qu'Agadir renaisse. Une nouvelle cité verra le jour et cela, le 2 mars 1961, date anniversaire de notre Indépendance* ». Ainsi s'exprimait moins d'une semaine après le terrible tremblement de terre qui a ravagé Agadir le prince Moulay Hassan, chargé des pleins pouvoirs par le Roi Mohammed V, son père.

La belle assurance dont faisait preuve le jeune prince n'effaçait pas l'ampleur du désastre. Tandis que les sauveteurs s'affairaient dans les ruines, plus personne n'ignorait que tout était fini. Dix à quinze mille cadavres gisaient sous les décombres. Il ne s'agissait plus de sauver Agadir mais le peu de vie qui y subsistait encore.

Des sauveteurs « anonymes »

La nuit fatale, la surprise avait été totale. Quelques secousses avaient bien été enregistrées les jours précédents mais personne ne croyait à un danger imminent. La première nuit du ramadan tenait éveillée une grande partie des quartiers musulmans. Les lumières brillaient dans les cafés maures emplis par la musique orientale. Dans la ville nouvelle, une foule se pressait au Casino de la Plage, dont les patrons italiens annonçaient la fermeture pour le lendemain. Un peu plus loin, le Grand Hôtel Saada brillait de tous ses feux : plusieurs caravanes touristiques venaient de s'y installer et, après plusieurs années de récession, on fêtait comme une renaissance économique. Soudain, les chiens se mirent à hurler. Mais on n'y fit guère attention. Seules quelques personnes sortirent pour faire taire ces hurlements lugubres : elles leur doivent peut-être la vie. Quelques secondes après, il était trop tard...

D'abord, ce fut l'affolement et la paralysie. Moins d'une demi-heure après la catastrophe, pourtant, marins et zouaves français, encadrés par leurs officiers, étaient sur les lieux. Ce sont eux et eux seuls que les journalistes trouvèrent sur place au petit matin. La gendarmerie de la ville s'était effondrée. Les locaux de la police, la caserne, le central téléphonique étaient détruits. Les moyens d'intervention propres à la ville elle-même n'existaient plus. Seule, la base aéronavale française, distante de quelques kilomètres, restait intacte, quoique durement secouée. Deux marteaux piqueurs, quelques pioches ou seulement les mains, c'est tout ce dont les sauveteurs français disposaient pour faire face au désastre. Ils sauveront pourtant, en quelques heures, une cinquantaine de personnes...



LES MARINS FRANÇAIS PARTICIPANT AUX OPÉRATIONS DE SAUVETAGE. (A.D.P.)
Avec deux marteaux piqueurs et quelques pioches.

Les renforts de l'Armée royale sont appelés de partout, mais il leur faut du temps pour arriver. Le commandement de la base française prend la décision de faire acheminer le maximum de secours français. En pleine nuit, un avion militaire amène des médecins, des avions cargos sont en route, l'escadre, battant pavillon de l'amiral Cabanier, met le cap sur Agadir. L'urgence du malheur explique ces initiatives françaises. Mais certains milieux politiques marocains ne les justifient pas. La radiodiffusion marocaine passe sous silence dans ses premières émissions le rôle de l'Armée française, évoquant seulement l'action de sauveteurs « anonymes ». Certains journaux d'opinion n'hésitent pas à dénoncer cette action militaire française comme une « manœuvre évidente ». « L'Avant-Garde » par exemple, hebdomadaire de l'U.M.T., le grand syndicat marocain, affirme que « tout calcul et toute manœuvre politique ne sont pas exclus de la solidarité qui se manifeste envers le Maroc ».

C'est que personne à Rabat n'oublie le contexte politique, malgré Agadir. « L'année 1960 sera celle de l'évacuation des bases étrangères », déclarait peu de jours auparavant le président Ibrahim. Le Roi Mohammed V luimême était d'accord. Et l'on veillait à ne pas faire un geste, à ne pas dire un mot qui pût remettre en cause ce principe. C'est pourquoi Rabat fit appel à l'aide internationale avant de parler de l'aide française.

Los Angeles ou Nice

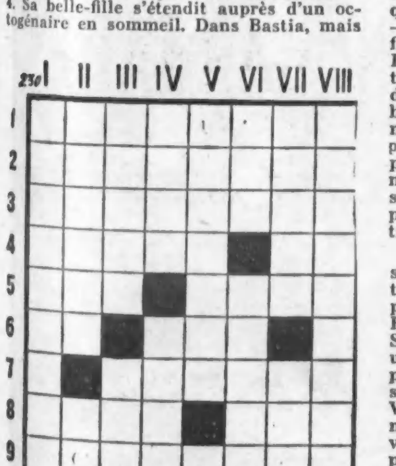
Sur place, on ne pensait pas à ces querelles. Luttant ensemble, de jeunes Marocains, les marins français, les forces armées royales découvraient en eux les mêmes ardeurs, les mêmes faiblesses, les mêmes épuisements, les mêmes indignations en face des pilleurs. Les Américains, avec leurs puissants moyens matériels, les Allemands, les Espagnols, les Hollandais, les Portugais ont pris ensuite le relais.

L'Armée française se contente maintenant du rôle qu'on veut bien lui demander de jouer. Son attitude à Agadir risque de devenir un facteur important le jour où devra se régler définitivement le problème des bases étrangères au Maroc. Ou du moins, ce qui est sûr, c'est que l'amitié franco-marocaine a retrouvé dans l'épreuve un accent oublié depuis longtemps. C'est ce qu'a voulu souligner le Roi Mohammed V en déclarant, encore couvert de la poussière qui flottait dans l'air, à notre ambassadeur au Maroc, M. Parodi : « Dites au général de Gaulle, dites au peuple français que nous leur serons toujours reconnaissants, nous les Marocains, de ce qu'ils ont fait pour Agadir ».

L'avenir offre aussi des promesses. Le prince Moulay Hassan a suggéré publiquement que la nouvelle ville pourrait choisir comme marraine Los Angeles ou Nice. C'est en France qu'Agadir avait trouvé ses premiers pionniers, dès 1925. Le nouvel Agadir peut les y retrouver en 1961, dans le cadre d'une cohabitation fraternelle entre des nationalités multiples, comme le soulignait Mohammed V devant tous les diplomates réunis. La renaissance d'Agadir constituera peut-être un exemple.

Mots croisés n° 230

Horizontalement. — 1. Objectif essentiel du coureur légèrement distancé. — 2. Qualifie une industrie qui travaille pour la cuisine, pour l'atelier, ou pour le salon. — 3. Un peu hors de raison. — 4. Sa belle-fille s'étendit auprès d'un octogénaire en sommeil. Dans Bastia, mais ni dans Ajaccio ni dans Corté. — 5. Prêt à recevoir la poutre. Arme. — 6. Se prononce souvent en même temps qu'un mouvement de l'index. Répété à la queue d'une queue. — 7. Soie légère, filée par un ver des Indes. — 8. S'obtient avec du feu, de la farine et du beurre. Cet Eugène ne scandalise plus personne. — 9. Propre à une partie du monde fort dispersée. — 10. Mal vu par la brigade contre le bruit.



229	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	A	R	A	B	B	A	S
2	A	M	I	R	A	U	T	E
3	R	E	V	A	S	S	E	R
4	T	R	E	N	E	T	■	P
5	H	I	E	■	N	I	C	E
6	E	G	■	S	T	E	I	N
7	L	O	M	E	■	R	O	T
8	E	■	O	N	T	■	T	I
9	M	A	N	T	O	U	A	N
10	Y	O	S	E	M	I	T	E

SOLUTION DU N° 229

Verticalement. — I. Que dirait Ionesco, s'il songeait, avec ses frères, à faire partie de l'humanité ? — II. Nous faisons partie de la petite et aussi de la grande. Désigne un mois mal nommé. — III. S'applique à une toile spéciale. Couper un fil qui ne se renoue pas. — IV. Utilisé par les historiens du Parlement. Fis sortir l'os de son emplacement normal. — V. Gibier de robin. Se dresse sur une île, non loin d'un palais. — VI. Aurait bien voulu pousser jusqu'au Maine. Ne doit plus aimer se faire traiter de sainte. — VII. Serait-il aujourd'hui à l'abri des bombes atomiques ? Saint qui voisine avec Denis. — VIII. Laissent moins de liberté.

PAYSANS

L'agriculture de papa

● *La nouvelle vague paysanne explique ses problèmes qui ne sont pas ceux qui se débattent entre la F.N.S.E.A. et le gouvernement.*

EN marge du conflit qui oppose les agriculteurs au gouvernement et le ministre de l'Agriculture à celui des Finances, « L'Express » a interrogé quatre spécialistes des problèmes paysans sur les problèmes concrets qui confrontent le monde agricole et sur les solutions qu'ils préconisent.

Deux jeunes agriculteurs, dirigeants locaux du Cercle des Jeunes, un ancien membre des services agricoles du Commissariat au Plan et un économiste rural participaient à l'entretien.

L'Express. — Les revendications de la F.N.S.E.A., son congrès, les manifestations paysannes récentes, tout tourne autour de la question des prix agricoles. Est-ce là le fond de vos problèmes et de vos préoccupations ?

PREMIER AGRICULTEUR. — Pour nous, c'est un aspect important du problème ; ça n'en est pas le fond. Les jeunes reprochent précisément à la F.N.S.E.A. de faire de la défense des prix le *nec plus ultra* de leur théorie. C'est une attitude facile et démagogique qui néglige l'essentiel.

— L'essentiel, selon vous, c'est quoi ?

PREMIER AGRICULTEUR. — Nous transformer, nous équiper, obtenir des crédits à long terme, nous libérer des trusts commerciaux en développant la coopération.

SECOND AGRICULTEUR. — La défense des prix, c'est valable pour les exploitants ayant quarante ans et plus : à

→

(A.D.P.)

(A. D. P.)

(A. D. P.)

LES DIRIGEANTS DES J.A.C.
« Depuis l'âge de 16 ans... »

cet âge-là, si on est bien installé, si on a pris le dessus techniquement, les prix sont le seul espoir d'améliorer son revenu.

Mais pour les jeunes qui commencent, il y a beaucoup d'autres problèmes qu'un relèvement des prix ne résout. Leur position, surtout dans les régions sous-développées, est celle-ci :

Quand un exploitant fait 12 ou 15 quintaux de blé à l'hectare, quand il a des vaches qui donnent 1.500 ou 2.000 litres par lactation, il ne gagne pas grand-chose par un relèvement de 2 à 3 francs du prix du lait ou de 100 francs du quintal de blé. Le vrai problème, pour lui, est de passer à 30 ou 40 quintaux et à 4.000 litres de lait, comme le font certaines exploitations dans la même commune.

Or, dès qu'il veut améliorer sa production, le jeune bute sur des problèmes très complexes. A un premier stade, il se dit : « Mes vaches sont tuberculeuses, je vais désinfecter, blanchir et améliorer mes étables ». Ça, c'est facile. Mais on arrive tout de suite au stade suivant : il faudrait une alimentation rationnelle du bétail, des aliments composés, des bêtes de race : cela coûte cher et demande des bouleversements importants.

Alors, l'exploitant qui a découvert le moyen de progresser et d'améliorer sa situation est désespéré : il sait exactement ce qu'il faudrait faire, mais il n'a pas les moyens financiers et techniques d'opérer les transformations nécessaires.

26 cultures sur 13 ha

PREMIER AGRICULTEUR. — Et il se heurte — c'est un aspect important — à l'incompréhension de l'ancienne génération. Je vous en parle en connaissance de cause.

L'exploitation de ma famille est de 13 hectares. Là-dessus, nous avons 4 vaches pour le lait, 2 chevaux de labour, 6 moutons parce qu'on ne veut pas acheter de laine pour les matelas, 2 cochons pour ne pas aller chez le boucher, 2 chèvres pour le fromage, des lapins, des poules pour les œufs, des dindes pour couver, etc. En tout, 17 catégories d'animaux et 25 ou 26 cultures différentes sur 13 hectares.

Ce n'est pas viable. Absolument tout est à transformer. Pour commencer, je vais supprimer les chèvres, puis les moutons, et augmenter le troupeau de vaches. Je vais arracher les vignes, car c'est une région où il gèle. L'idéal serait d'arriver à 15 vaches. Sans exagérer, je pense qu'on peut doubler le revenu net.

— Quels investissements prévoyez-vous ? Et où prendrez-vous l'argent, du moment que vous vivez pratiquement en autarcie ?

PREMIER AGRICULTEUR. — Les capitaux nécessaires sont très importants. Pensez que ma famille n'a pas acheté d'outils depuis 1932. Il faudrait un tracteur (cela coûte déjà un million), une charrue, un semoir, 10 vaches à 150.000 francs chacune. Soit plusieurs millions. Les quelques prêts que nous pourrions avoir ne dépassent pas 2 millions. Alors il faut démarrer petitement.

Et le problème des capitaux n'est pas le seul : il faudrait une formation professionnelle. Des vaches qui donnent 5.000 litres de lait, il faut avoir appris à les soigner ; c'est un apprentissage sérieux qui ne peut se faire chez les parents.

— Avez-vous un système de vulgarisation dans le département ?

PREMIER AGRICULTEUR. — Pratiquement rien. Il y a quelques C.E.T.A. (1) qui font du bon travail, mais ce n'est pas de la vulgarisation de masse. Pour être bien conseillés, il faudrait un technicien par canton.

Le certificat d'études

— Supposez que vous obteniez tous les prêts nécessaires, quel taux d'intérêt vous semblerait acceptable ?

PREMIER AGRICULTEUR. — Pour la constitution d'un cheptel pour la viande, le taux ne devrait pas dépasser 1 % sur un prêt à 15 ou 20 ans.

L'ÉCONOMISTE. — Lorsque vous pensez que, pour une hypothèque foncière, on paie 11 à 12 % en France, alors qu'à nos frontières le crédit courant est à 3 ou 4 %, vous voyez à quoi vous vous heurtez.

— Quelle est l'attitude de votre père devant les bouleversements que vous introduisez ?

PREMIER AGRICULTEUR. — C'est la grosse difficulté : il faut attendre que les parents ne puissent plus travailler. Mon père est aujourd'hui usé : pas un dimanche, pas un jour de congé depuis l'âge de douze ans. Il a des rhumatismes articulaires qui le paralysent. Alors, petit à petit, il me laisse faire.

Cela ne l'a pas empêché de replanter de la vigne l'an dernier, bien qu'elle ne soit absolument pas rentable. Cela vous donne une idée des oppositions qu'il peut y avoir. Je me bats avec mon père depuis l'âge de seize ans.

— Quelle est votre formation ?

PREMIER AGRICULTEUR. — Le certificat d'études.

Le secret professionnel

— Nous avons lu d'excellents articles de vous. Comment êtes-vous parvenu à ce niveau ?

PREMIER AGRICULTEUR. — Par la J.A.C. (2). Par les méthodes de formation par l'action. On se forme en agissant.

— Supposons, par hypothèse, que dans cinq ans la majorité des exploitations archaïques aient passé aux mains des jeunes et se soient modernisées. Ne se trouvera-t-on pas, en raison de la productivité accrue, devant des surproductions, devant une crise des débouchés ?

LE PLANIFICATEUR. — Cela dépend de l'orientation que l'on donnera aux productions. Si vous vous placez à l'échelle du Marché commun, si vous considérez qu'il y a là un déficit de 50 millions de quintaux de céréales secondaires, de 230.000 tonnes de viande de bœuf (sans parler du fait que les besoins français en bœuf ne sont pas couverts), la surproduction ne paraît pas bien redoutable.

L'ÉCONOMISTE. — Oui, mais vous n'élargirez les débouchés que si vous recherchez, comme l'a fait l'industrie, des prix de plus en plus bas. Les organisations paysannes ne se sont jamais vraiment consacrées à la définition d'une politique à long terme, en fonction d'objectifs nationaux. C'est un reproche grave à leur faire.

LE PLANIFICATEUR. — Comment voulez-vous définir les objectifs, si vous ne connaissez même pas l'inventaire agricole de la nation ? Je peux vous en dire long sur ce sujet.

Il est impossible, dans l'état de choses actuel, de savoir ce qui se fait, ce qui existe en matière de productions. Ce ne sont pourtant pas les chiffres qui manquent : la D.S.A. (3) en possède, le Cadastre également, et les organismes de crédit, et les organisations professionnelles. Mais les services administratifs sont chacun liés par le secret professionnel ; on ne peut pas avoir communication des chiffres d'un service à l'autre.

Quant aux organisations professionnelles, elles s'opposent directement ou par personnes interposées à ce que des chiffres objectifs soient utilisés, même pour l'établissement d'un plan. Quant aux enquêtes de l'I.N.S.E.E., les enquêteurs eux-mêmes savent qu'elles sont faussées : les exploitants (je ne parle pas des jeunes) se méfient, se demandent si ce n'est pas le fisc qui enquête, et donnent des réponses fantaisistes.

Alors je vous demande : comment définir une orientation, une politique agricole sans connaissances de base?

Un puissant répondant

PREMIER AGRICULTEUR. — Si le Commissariat au Plan posait le problème sur le plan technique, s'il informait l'ensemble des agriculteurs jeunes des éléments techniques qu'il veut traiter, je suis persuadé qu'il trouverait un puissant répondant.

LE PLANIFICATEUR. — Admettons-le. Supposons même qu'un plan solide soit établi. Il reste que, même si ce plan est adopté par le gouvernement, il demeurera lettre morte en raison des résistances du ministère de l'Agriculture, qui serait chargé de l'appliquer.

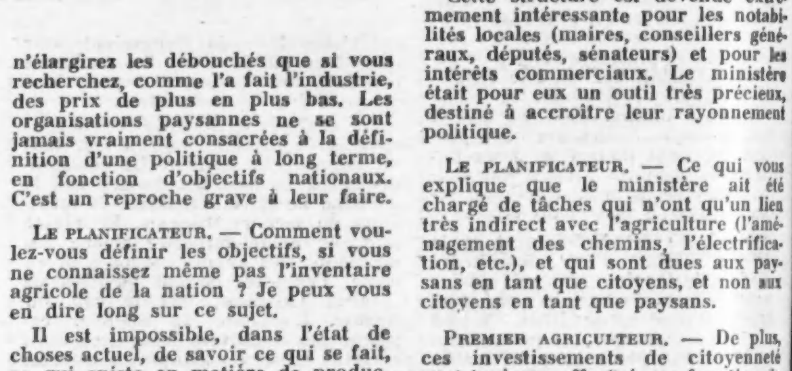
— Pourquoi dites-vous cela ?

SECOND AGRICULTEUR. — Le ministère de l'Agriculture est complètement sclérosé. Au moment où il est né, sous la IIIe République, le milieu rural était avant tout un milieu de vie, et le ministère de l'Agriculture était avant tout un ministère des collectivités locales : il s'occupait de la paysannerie, non de l'agriculture et de ses problèmes.

Cette structure est devenue extrêmement intéressante pour les notabilités locales (maires, conseillers généraux, députés, sénateurs) et pour les intérêts commerciaux. Le ministère était pour eux un outil très précieux, destiné à accroître leur rayonnement politique.

LE PLANIFICATEUR. — Ce qui vous explique que le ministère ait été chargé de tâches qui n'ont qu'un lien très indirect avec l'agriculture (l'aménagement des chemins, l'électrification, etc.), et qui sont dues aux paysans en tant que citoyens, et non aux citoyens en tant que paysans.

PREMIER AGRICULTEUR. — De plus, ces investissements de citoyenneté sont toujours effectués en fonction de critères politiques : ils doivent être



(Agip.)

LES DIRIGEANTS DE LA F.N.S.E.A.
« ...je me bats avec mon père ».

(1) Centres d'Etudes Techniques Agricoles, de type coopératif.

(2) Jeunesses Agricoles Chrétiennes.

(3) Direction des services agricoles.

GALERIE *Madeleine* RAUCH
231, rue St-Honoré.
(*Place Vendôme*)
MAREK SZWARC
sculptures
11 mars - 2 avril

(C. Taillandier.)

AU CONCOURS AGRICOLE DE LA PORTE DE VERSAILLES.
Où trouver un million ?

payants, électoralement, pour les notabilités, donc on demande qu'ils produisent des résultats immédiatement visibles. Les investissements nécessaires du point de vue économique, c'est-à-dire dans une perspective de *production* agricole, sont non rentables pour les notabilités. Donc on les néglige.

Tirez sur les ficelles !

SECOND AGRICULTEUR. — Vous pouvez dire que le ministère est pratiquement un distributeur de subventions politiquement payantes pour les gens en place. Pour faire du travail valable, il faudrait transformer ce ministère en un ministère de la Production agricole et reverser aux ministères intéressés tous les services (voirie, enseignement, électrification, etc.) qui, techniquement, devraient être de leur ressort.

Sans cette réforme du ministère, on est sûr d'aller à l'échec. Mais toute tentative de réforme se heurte à une trame très dense de traditions, d'intérêts administratifs, politiques et commerciaux, si bien qu'il faudrait des mesures extrêmement énergiques pour faire tomber ce bastion.

LE PLANIFICATEUR. — Le ministère est de plus en plus compromis avec tout le secteur commercial, à la suite de la création des comités interprofessionnels. Au sein de ces comités paritaires (trois représentants du ministère, trois producteurs, trois représentants du commerce), c'est presque toujours le commerce qui l'emporte ; cela tout simplement parce que le ministère voit plus souvent les commerçants que les producteurs, et que les producteurs qui se rendent au ministère se préoccupent davantage de devenir président de la Fédération des exploitants que d'autre chose. Ils ont tous leur légion d'honneur et leur rosette.

PREMIER AGRICULTEUR. — On peut dire la même chose de la Fédération elle-même. Je lui avais demandé de publier, pour la viande, les mercuriales des marchés de production et non pas les mercuriales des Halles, qui représentent tout sauf l'évolution des prix que les paysans touchent pour leurs bêtes. La Fédération n'y a jamais consenti. Ça vous donne une idée du genre d'intérêts qui y dominent.

L'ÉCONOMISTE. — Dans quelques régions, celle de Morlaix notamment, des jeunes ont pris l'initiative d'enquêtes économiques rapides pour connaître le niveau de production de tout un secteur, et les prix offerts. Si, avec la même méthode, vous preniez l'initiative de construire vous-mêmes un indice national du prix de la viande, ou même du prix du lait — qui varie de 25 à 45 francs dans mon département — vous seriez en mesure de jeter un pavé d'importance dans la mare des discussions sur les problèmes agricoles.

Je me demande si on ne peut pas vous reprocher, à vous, aux jeunes, une excessive modestie : vous ne tirez pas assez sur les ficelles qui peuvent toucher l'opinion publique, la presse, les groupes de consommateurs, le gouvernement. Pour qu'il y ait démocratie, il faut que l'administration soit talonnée par des organisations en contact avec les réalités, qui viennent lui arracher ses papiers et lui montrer la vraie face des choses.

SECOND AGRICULTEUR. — Nous, on voudrait bien. Mais c'est la formation qui nous manque. Un industriel ou un commerçant sont capables, dans la plupart des cas, d'alerter l'opinion. Mais chez nous, lorsqu'on demande à un président du Cercle des Jeunes de faire une conférence de presse, on se heurte toujours à la même difficulté : qui saura la préparer et la mener ? Et qui trouvera le temps ? Cela n'a l'air de rien ; mais nous sommes terriblement handicapés sur ce point. C'est d'ailleurs pourquoi nous essayons de mettre sur pied un institut, avec stages de formation.

Une mesure sabotée

— Vous parliez tout à l'heure de l'impossibilité pour le Plan de connaître et d'orienter les productions. Pourtant, cette orientation existe : le IIIe Plan l'a assurée par des prix objectifs en hausse ou en baisse, selon qu'on voulait encourager ou décourager certaines productions.

PREMIER AGRICULTEUR. — L'orientation par les prix, ça existe sur le papier. Pour la viande, elle a été sabotée par les intérêts commerciaux qui ont laissé les cours s'effondrer au-dessous du prix-plancher. Pour le blé, elle a été sabotée par l'Association des producteurs qui, avec ses puissants moyens, ne manque pas d'influence. Si les orientations données par le Plan n'avaient été battues en brèche par le ministère de l'Agriculture, nous aurions 15 millions de quintaux de blé en moins.

L'ÉCONOMISTE. — Et beaucoup de bœuf en plus. Les producteurs de viande ont contre eux tous les gens imaginables. Ils sont coincés par un circuit de commercialisation qui pèse sur eux aussi lourdement que sur le consommateur. Ils ne peuvent remonter la pente qu'en prenant une attitude très offensive à l'égard des intermédiaires, en comprimant les bénéfices commerciaux, qui sont souvent fantastiques.

LE PLANIFICATEUR. — Ce n'est pas seulement le circuit commercial qu'il faut attaquer, c'est une partie des banques qui financent ce circuit chaque fois qu'il en a besoin, comme elles financent n'importe quoi de rentable.

En fait, il n'y a pas en France de marché des produits agricoles, sous aucune forme. On parle du marché de la viande, du marché des fruits et légumes, ou du vin. Ça n'existe pas. Il y a seulement des places qu'on appelle marchés.

L'un des grands remèdes consisterait à définir le principe du marché pour telle denrée sur un espace économique donné : espace national, ou espace du Marché commun.

« On m'a ri au nez »

PREMIER AGRICULTEUR. — Vous connaissez la revendication des maraîchers de la région d'Avignon : ils veulent un réseau de télétypes de manière à connaître les cours pratiqués sur les diverses places.

LE PLANIFICATEUR. — J'ai exposé cette idée au Plan, en 1951. On m'a ri au nez : à peu près tous les membres du Plan ignoraient ce qu'est un téléscripteur. Il a fallu qu'un ingénieur du Génie rural en découvre un en Hollande, en 1955, pour que l'idée commence à être prise au sérieux.

Tant que le marché français n'aura pas été organisé, tant qu'il sera donc impossible de savoir quelles quantités d'artichauts, de choux-fleurs ou même de viande sont produites, commercialisées et achetées, sur quelles places et à quel prix, la définition des objectifs et l'orientation de la production resteront un rêve.

— Quelles dépenses et quels délais réclamerait l'organisation du marché ?

LE PLANIFICATEUR. — La mise en place des installations techniques (le reste se ferait tout seul et ne coûterait rien : c'est une question de pouvoir) ne reviendrait pas cher : 150 milliards pour l'ensemble de la France, en prêts du Fonds de modernisation à 3 % sur trente ans. Ce n'est pas un problème. Tout pourrait être réglé en un ou deux ans. Ensuite, il faudrait encore quatre ans, environ, pour obtenir des statistiques de prix permettant de raisonner sur les objectifs.

— L'organisation du marché supprimerait-elle les disparités de prix d'une région à l'autre ?

LE PLANIFICATEUR. — Non, et ce n'est même pas souhaitable. Les disparités peuvent jouer un rôle utile pour les fruits et légumes : celui de concentrer leur culture dans le voisinage des grandes villes. La région parisienne devrait devenir la plus grosse productrice de France, comme c'est déjà le cas de la Ruhr, pour l'Allemagne, depuis 1930. Dans chaque région, ce seraient les produits les plus rentables et ceux qui se consomment le plus rapidement qui prendraient le dessus et détermineraient les prix. Les autres régions seraient ainsi amenées à se spécialiser, ce qui profiterait à tout le monde.

L'écueil électoral

— Tout au long de cette discussion, vous n'avez pratiquement pas parlé des revendications de la F.N.S.E.A., qui sont pourtant l'occasion de notre rencontre.

SECOND AGRICULTEUR. — Eh bien, cela peut vous servir de conclusion : nous avons abordé les problèmes les plus importants pour l'agriculture, et ces problèmes n'ont à peu près aucun rapport avec ceux débattus par la F.N.S.E.A. Cela montre que la F.N.S.E.A. n'est pas sur la bonne voie.

L'ÉCONOMISTE. — Pour moi, cet entretien a surtout mis en évidence les contradictions dans lesquelles on se débat : système de législation nationale et multiplicité des situations régionales ; nécessité absolue d'une intervention économique et absence de cadres et d'instruments adéquats ; déphasage intérieur de la paysannerie, dont les générations anciennes, dans leur majorité, ne suivent pas, ne saisissent pas les problèmes réels dans leur nouveauté ; enfin, pénurie de personnel compétent : si le vulgarisateur de demain n'est pas économiste autant que technicien, si l'agronome de demain n'est pas conseiller de marché et d'orientation autant que conseiller pour la sélection et la nature des cultures, je ne vois pas comment ils pourront faire leur travail.

— Somme toute, les mesures les plus urgentes, pour vous, ne sont pas les mesures à effet immédiat, mais un programme et des solutions à long terme.

PREMIER AGRICULTEUR. — Je dirai plutôt que les mesures à court terme ne peuvent plus être valables si elles ne sont placées dans une perspective à long terme. On a toujours à faire face à la fois au problème du rapiéçage et au problème de la solution idéale à rechercher par un programme de longue haleine.

SECOND AGRICULTEUR. — Malheureusement, les programmes à long terme ne sont pas électoralement payants. On retrouve toujours ce double problème : d'un côté, à l'intérieur du monde rural, on serait disposé à adopter des solutions et des idées nouvelles ; de l'autre côté, il faudrait modifier le cadre national pour rendre ces solutions nouvelles possibles.

(Unesco.)

LA FAÇADE DU TEMPLE D'ABOU SIMBEL...
Un monument unique...

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● ***André Malraux défend l'œuvre des Pharaons. — Deux revues : une nouvelle formule et la nouvelle vague.***

LE barrage d'Assouan, qui a provoqué déjà tant de discussions politiques, émeut maintenant les archéologues. Cette émotion dépasse d'ailleurs notablement le milieu des spécialistes et intéresse tous les amateurs d'art. Les inondations que l'entreprise nécessite engloutiraient une série de chefs-d'œuvre de l'art égyptien et, en particulier, le temple colossal d'Abou Simbel, construit par Ramsès II. La disparition de ce monument unique, a-t-on dit, serait comparable à la disparition d'une des plus célèbres cathédrales gothiques de l'Occident.

Les gouvernements égyptien et soudanais seraient d'accord pour que l'on démonte plusieurs temples et qu'on les transporte aux Etats-Unis, en France ou en Angleterre. Ils demandent, en échange, que les pays « repreneurs » assurent les frais et les travaux, et que des recherches archéologiques soient faites dans le désert de Nubie, encore inexploré. Ils admettraient — contrairement à la législation habituelle — que les découvreurs puissent emporter chez eux la moitié de ce qu'ils auraient trouvé.

Des sommes énormes (on parle de 50 millions de dollars) sont évidemment nécessaires pour mener à bien toutes ces recherches dans les cinq ans qui viennent, c'est-à-dire avant que les eaux du Nil aient définitivement englouti tous ces trésors. L'U.N.E.S.C.O. s'est chargée de mener une campagne internationale pour que les amateurs d'art (personnes privées, grandes fondations philanthropiques ou organismes officiels) réunissent leurs efforts.

Au cours d'une conférence de presse, M. André Malraux a déclaré mardi : *« Pour la première fois, toutes les nations sont appelées à sauver ensemble, les œuvres d'une civilisation qui n'appartient à aucune d'elles. »*

★

MAURICE NADEAU est optimiste. Après leurs formules mensuelle et hebdomadaire, « Les Lettres nouvelles » proposent à leurs abonnés une nouvelle formule de publication qui a reçu de leur part un accueil extrêmement favorable.

La nouvelle formule, qui cumule les avantages d'une publication périodique et ceux d'un Club du Livre, a d'ailleurs d'illustres répondants : les « Cahiers de la Quinzaine » de Charles Péguy, les « Cahiers vaudois », le « Roseau d'or ».

Les abonnés recevront chaque mois (et peut-être deux ou trois fois par mois) : 1° tantôt une revue proprement dite (textes, chroniques, études); 2° tantôt un ouvrage (roman, essai, recueil de poèmes, enquête, ou œuvre injustement tombée dans l'oubli); 3° tantôt un numéro spécial consacré à un problème d'art ou de littérature.

« Julliard nous a accordé une indépendance complète, m'explique Maurice Nadeau, *pour le choix des manuscrits, la fabrication, la publication. Nous publierons des livres qui ne sont pas toujours pris d'enthousiasme par les éditeurs. L'ancienne collection des « Lettres nouvelles » (dans laquelle a paru « L'Autocritique » d'Edgar Morin, « La Gana » de Jean Douassot) ne publiait qu'environ six à sept livres par an. Maintenant, nous allons faire de la prospection. Tous les genres nous intéressent. Nous voudrions le plus possible d'œuvres nouvelles, inusitées, et même insolites. Chaque livre, qui paraîtra dans le même format que la revue (et réciproquement) comportera une étude sur l'auteur ou le sujet traité, ou des questions connexes. Il pourra comporter des documents et sera illustré de dessins au trait, voire de fac-similés et de reproductions.*

« Voici nos projets :

« Le 15 mars : un numéro de revue, avec un remarquable inédit de Pavese — des extraits d'un roman retrouvé dans ses papiers et qu'il écrivit en collaboration avec Bianca Garufi avant de se tuer ; une pièce de l'écrivain israélien Amos Kenan, qui sera mise en scène prochainement par Roger Blin ; un texte au falmicoton de Henri Guillemin sur Péguy, et les chroniques habituelles sur l'actualité littéraire et artistique, parmi lesquelles il faut signaler celles d'Albert-Marie Schmidt, de Jacques Scherer, de Maurice Faure.

« Le 1er avril : un roman posthume de Jean Reverzy : « Le Silence de Cambridge ». Il sera accompagné d'une présentation (écrite par moi) d'un journal rédigé par un jeune écrivain lyonnais qui raconte ses entretiens avec Reverzy, d'une correspondance, d'un autoportrait et de divers dessins de Reverzy, écrivain d'une rare qualité et dont, malgré un prix Renaudot, on n'a pas encore mesuré l'importance.

« Le 1er mai : un gros roman de Richard Wright, « The Long Dream », de la même veine que « Black Boy ». C'est un tableau de la bourgeoisie noire tenue en suspicion à la fois par les Blancs et les pauvres Noirs, un récit passionnant et violent qui tient en haleine à la façon d'un roman policier.

« Ensuite, le programme n'est pas encore définitivement fixé, sauf pour le 1er juillet où nous publierons un numéro spécial sur Malcolm Lowry de l'auteur de « Au-dessous du volcan », avec d'importants inédits.

« Enfin, j'ai l'intention de publier un livre, interdit depuis quinze ans dans l'Etat de New York pour « raisons morales », de l'écrivain américain Edmond Wilson, auteur d'une importante étude sur Sade, critique du « New Yorker » et sans doute le plus grand critique de son pays en ce moment.

★

Dans le domaine des revues et bien qu'il débute avec une nouvelle publication, Maurice Nadeau est un vieux routier. Le jeune romancier Philippe Sollers devra encore faire ses preuves avec le trimestriel « Tel Quel », dont le premier numéro paraîtra également le 15 mars. Il dirige cette nouvelle revue, publiée aux Editions du Seuil.

« Nous avions l'habitude de discuter sur la littérature, de ce que nous aimions ou pas. L'idée d'une revue n'est pas née d'un souci idéologique (l'une des principales choses qui nous ennuie, c'est justement l'idéologie), mais nous avons pensé qu'en publiant les textes que nous aimions, nous pourrions définir une certaine orientation de la littérature pour nous », me dit Philippe Sollers qui a des manières douces, la voix persuasive, un soupçon d'insolence, dicté sans doute par une certaine méfiance, et, pour finir, plus d'attention et de sincérité qu'on ne lui prête à première vue.

(Unesco.)

...A L'ÉCHELLE HUMAINE.
...que le Nil risque d'engloutir.

« Il semblait que la littérature, jusque-là, était partagée entre la littérature engagée (Sartre, Camus) et la littérature née en réaction (la jeune droite, Blondin, Nimier, Nourissier), et que l'on était immédiatement classé dans l'une ou l'autre catégorie », poursuit Sollers. *Ou bien l'on asservissait la littérature à des buts qui lui étaient étrangers, ou bien on s'en servait avec légèreté. Or, il se trouve que la littérature est un art, ce qu'on a un peu perdu de vue. L'un des premiers à avoir réagi est Alain Robbe-Grillet qui fait partie des écrivains que j'aime avec beaucoup d'autres qui ne sont pas classables, ceux, par exemple, qui sont plus ou moins sortis du surréalisme, à mi-chemin de la prose et de la poésie, comme Julien Gracq, Cioran... ».*

Au sommaire du premier numéro de « Tel Quel » (un titre de Valéry, qui vient aussi d'une phrase de Nietzsche : *« Je veux le monde et le veux tel quel et le veux éternellement, et je crie insatiablement : bis ! »*, m'explique Sollers) :

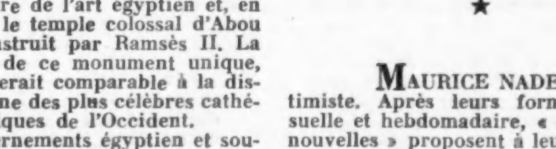
Un inédit de Francis Ponge, un fragment du nouveau roman de Caude Simon, « La Poursuite », un texte de Jean Cayrol, un inédit de Virginia Woolf (un des auteurs préférés de Sollers, avec Larbaud), des aphorismes de Jean Lagrolet (« Les Vainqueurs du jaloux », Prix de Mai), et enfin les réponses à une enquête envoyée à plusieurs écrivains : « Pensez-vous avoir un don d'écrivain ? A quoi le reconnaissez-vous ? », et qui a agacé un bon nombre d'entre eux.

Michel de Saint-Pierre ne *« sait pas s'il a un don d'écrivain, mais il lui arrive d'être brûlé intérieurement »*. Mandiargues et Jean-Louis Curtis, vexés, ont répondu : *« Mais c'est plutôt à vous qu'il faut poser la question à propos du journalisme »*. François Nourissier et Marcel Achard ont dit qu'ils pensaient avoir un don parce que leur entourage ou les critiques le leur avaient dit.

« On ne sent pas chez eux de réflexion approfondie sur la question », commente Philippe Sollers toujours superbe, qui résume sa conception de la littérature par une formule dont il est assez satisfait :

« En paraphrasant Mallarmé : « On ne fait pas des livres avec des idées, mais avec des m o t s. La matière de l'écriture, c'est la forme ».

16.000 OUVRAGES DANS VOTRE BIBLIOTHÈQUE



LES LAFFONT BOMPIANI

DICTIONNAIRE DES ŒUVRES
DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

Monumentale ENCYCLOPÉDIE de la pensée et de l'art qui résume en les commentant les grandes œuvres de tous les temps et de tous les pays dans tous les domaines de l'esprit: Roman, Poésie, Théâtre, Essai, philosophie, Religion, Science, Droit, Musique... Le DICTIONNAIRE DES ŒUVRES c'est le "Vade mecum de l'homme à la page", le "memento de l'homme cultivé". 3.000 pages de texte, 2.500 illustrations, 60 hors-texte en couleurs.

5 volumes 21 x 27 reliés PLEINE TOILE très élégants pour

32,35 N.F. par mois (12 versements) ou 340 N.F. comptant

DICTIONNAIRE DES AUTEURS
DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

pour 17,70 N.F. par mois (12 versements) ou 185 N.F. comptant

Une somme de connaissances et de documents jamais réunis à ce jour sur tous les écrivains et compositeurs de musique. 6.000 biographies suivies de références et de jugements (10.000 citations), 3.000 illustrations dont 24 planches en couleurs. 2 forts volumes 21 x 27 reliés pleine toile sous étui 6 couleurs. Une source inépuisable d'enseignement et de joies intellectuelles

LES ÉDITIONS CLASSIQUES ET CONTEMPORAINES
Service E 40 42, Rue du Capitaine Ferber, PARIS 20e — C.C.P. 516 42 PARIS
vous offrent exceptionnellement pendant 15 jours

Adressez-nous sans tarder votre commande de l'un ou de l'autre, ou des deux ouvrages ensemble, par lettre en indiquant votre position sociale et si possible votre N° C.C.P. ou bancaire. — Livraison immédiate — Franco à domicile (métropole). Rien à payer d'avance.

l'ensemble des 2 collections (7 volumes)

pour 38 NF par mois (16 versements) ou 525 N.F. comptant

ROMANS

« Sur la route » par Jack Kerouac

● *La Bible de la « beat generation » : roman d'une jeunesse ivre d'amour, de jazz et de drogue.*

LA « beat generation » a mauvaise presse. Les mouvements littéraires qui provoquent des scandales par des excentricités suscitent toujours la méfiance et souvent on les condamne avant de les avoir bien étudiés. Il y a quinze ans, les existentialistes étaient considérés comme des farfelus ; après l'autre guerre, surréalistes et dadaïstes constituaient également un sujet de plaisanterie pour gens « sérieux ». Ces écrivains qui se réunissent dans des cafés ou des caves, écoutent des orchestres de jazz et manifestent leur présence par des déclarations surprenantes ne rappellent en rien, au moins à première vue, l'image de l'artiste, telle qu'elle est enseignée sur les bancs de l'école. Les existentialistes avaient au moins un professeur comme chef de file, ce qui offre quand même une certaine garantie de sérieux, mais les actes, faits et gestes de la « beat generation » n'étaient même pas couverts par ce petit côté rassurant que confère la possession d'un diplôme d'Université. Ses membres ne se contentent pas de hanter des endroits peu recommandables, mais avouent publiquement leur passion pour la drogue ; certains ont même fait des stages dans les prisons. Une distance de plusieurs milliers de kilomètres, des nouvelles déformées et — surtout — l'absence de toute traduction permettant d'apprécier l'œuvre facilitait le développement de préjugés.

Deux livres sortent enfin en même temps qui nous obligent à négliger bruits et anecdotes pour juger sur pièces. « Sur la route » (1) de Jack Kerouac est la Bible de ce mouvement, écrite par son chef incontesté et dans « Trente-cinq jeunes poètes américains » (2) nous trouvons un choix des trois poètes les plus connus de cette école.

Jack Kerouac est d'origine franco-canadienne, et, il insiste beaucoup là-dessus, bretonne. Les Bretons sont à ses yeux des conquérants qui ont combattu la latinité, représentante d'une civilisation établie. Les Bretons, les Vikings, les Irlandais et les Peaux-Rouges seraient à la tête de cette lutte qui met en cause la civilisation américaine.

Le troisième « Faust »

Kerouac n'est pas un adolescent. Il a aujourd'hui trente-huit ans et « Sur la route » n'a été publié qu'il y a cinq ans. Il est vrai que l'activité de Kerouac remonte plus loin : il prétend dans un article autobiographique avoir trouvé le mot « beat » pour désigner la nouvelle génération américaine dès 1948 et il afirme avoir écrit son roman en 1941, à l'âge de 19 ans. Mais les éditeurs ne s'intéressaient pas à ce livre, ou plus exactement leurs directeurs commerciaux étaient sceptiques quant à ses possibilités de succès. L'éditeur lui-même aurait comparé « Sur la route » aux romans de Dostoïevski, comparaison qui n'étonne nullement l'auteur. La modestie n'étouffe d'ailleurs pas Kerouac : il considère son quatrième roman « Le Docteur Sax », publié au cours de l'année dernière, comme une suite du « Faust », représentant ainsi cette troisième partie que Gœthe, lui, n'a pas su écrire.

Ces exagérations, affirmations flamboyantes, déclarations provocatrices, intentionnelles et savamment dirigées ne doivent cependant pas faire oublier les qualités de « Sur la route ». Il n'est pas douteux que ce roman est une œuvre importante qui marque une date dans l'évolution de la littérature américaine d'après guerre.

Comme le titre l'indique, ce livre se passe vraiment sur la route. « La route c'est la vie » dit Kerouac et tous ses personnages sillonnent les « highways » américains, vont de ville en ville, à la recherche de filles, de musique de jazz, de drogue, de travail et de nouvelles sensations. Un lyrisme qui rappelle celui de Walt Whitman et de Thomas Wolfe, une violence empruntée à Céline et aux meilleurs films de Hollywood (on pense souvent à l'admirable « Equipée sauvage » de Laszlo Benedek), font de ce roman un document de premier plan sur la jeunesse américaine, écrit par un auteur qui sait exprimer et même crier son insatisfaction, son indignation et sa révolte.

Contre la civilisation

Kerouac accuse une civilisation et peut-être même *la* civilisation. Après avoir parcouru les Etats-Unis dans tous les sens de New York à San Francisco, son roman se termine par une excursion au Mexique, pays que la civilisation technicienne n'a pas encore corrompu, où l'on peut encore découvrir auprès des populations autochtones un état de nature, qui représente pour Kerouac une sorte d'idéal.

— *Je vais vous présenter...*

... un poète...

... de la « beat generation ».

Cette recherche de l'âge d'or Kerouac la poursuit aussi dans ses autres livres. Un certain mysticisme, influencé par les sagesses d'Asie, devient de plus en plus envahissant dans ses romans ultérieurs et on a pu dire que ces jeunes étaient, au fond, des vieux, contents de suivre la mode, manifestant une révolte de façade, sans aucune profondeur. La capitale des « beatniks » est San Francisco : Hollywood n'est pas très loin où Huxley et Isherwood rêvent d'une sagesse hindoue à la mesure de notre époque, ni Big Sur où Miller étudie le « Zen ».

Il est certain que les « beatniks » n'ont pas une nouvelle doctrine à offrir au monde. Ce sont des continuateurs. On sent chez Kerouac l'obsession de se délimiter de « la génération perdue » des années vingt, la hantise que représente pour lui Hemingway, modèle détesté et admiré. Ils vivent dans un pays relativement stabilisé, où les différentes classes sociales ont trouvé, pour un moment au moins, un certain équilibre, et où il n'existe pas de « situation révolutionnaire ». Ils envient leurs aînés qui avaient encore des batailles à gagner, alors que, pour eux, seule la révolte individuelle reste possible. Il suffit de lire dans l'anthologie poétique publiée par Alain Bosquet le grand poème « Amérique » de Allen Ginsberg, le poète le plus doué des « beat ». Tous les combats qu'il invoque, toutes les luttes qu'il conjure sont du passé : « Amérique sauve les Loyalistes espagnols, Amérique Sacco et Vanzetti ne doivent pas mourir », etc.

Une génération malheureuse

Kerouac, lui, ne cherche même pas une issue politique ou sociale à son mécontentement. Il rêve d'un monde plus heureux, moins artificiel que le nôtre et ce rêve s'exprime parfois en des désirs conventionnels et « bourgeois » : « Les garçons et les filles d'Amérique n'ont pas la vie heureuse ensemble ; une drôle de complication exige qu'on se soumette au sexe d'un seul coup sans les conversations préliminaires qui conviennent. Pas de cour, pas de conversations loyales d'âme à âme, puisque la vie est sacrée et que chaque instant a son prix. »

Les « beatniks » parlent au nom d'une génération désorientée et malheureuse dans un pays qui se veut heureux et qui par sa richesse devrait l'être. Ils expriment cette curieuse insatisfaction qui obsède les jeunes générations dans les pays évolués où le bien-être matériel est à la portée de la main, bien-être qui ne commande pas le bonheur. Les écrivains de la « beat generation » n'ont pas de remède à proposer, ils ne sont pas encore au stade où l'on apporte des solutions à une crise: pour le moment ils se contentent d'exprimer — et souvent admirablement — cette crise. Ils ne s'adressent pas à la raison, mais traduisent, d'une façon bouleversante et pathétique, un sentiment, celui du désespoir. La communion pour eux n'est pas sociale ,mais reste limitée à un contact entre individus. Au point de vue idéologique on peut les critiquer, trouver leurs préoccupations trop limitées, mais la « génération perdue », née pourtant dans une époque en pleine évolution et même révolution, a dû elle aussi d'abord résoudre ses problèmes personnels avant de s'intéresser au destin du monde : Hemingway a commencé par « Le Soleil se lève aussi » avant d'écrire « Pour qui sonne le glas », et il n'est pas sûr que cet « engagement », qui a certainement élargi, ait aussi approfondi son œuvre.

FRANÇOIS ERVAL.

(1) Gallimard, 380 p., 15 N.F. Préface de Michel Mohrt.
(2) Gallimard, 450 p., 16 N.F. Traduction, préface et choix par Alain Bosquet.

khrouchtchev
INÉDIT
album de grande actualité
TEXTE DE PIERRE COURTADE
96 pages, dont 64 de documents photographiques inédits
RÉALISÉS PAR PIC
couverture kromekote 3 couleurs
VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES AU PRIX DE 5 NF

CONTRE-EXPERTISE

John Dos Passos

Le romancier de l'Amérique moderne, admiré par Sartre, détesté par Gide, ne croit plus que la poésie peut changer la vie.

LE dernier de la série des grands livres de Dos Passos, « Le Grand Dessein » (1), vient de paraître en français. On dirait que ce titre est le symbole même d'une des plus ambitieuses parmi les œuvres romanesques de notre époque. Que penser aujourd'hui de cette vision dramatique et déchirée du monde qui a provoqué tant de vocations ?

« Le Grand Dessein » commence avec le « New Deal » de Roosevelt : à l'appel du réformateur démocrate, après la crise de dépression et le chômage, des hommes, très différents les uns des autres, quittent leurs métiers et leur tranquillité pour s'engager dans l'administration et servir l'Etat.

Il s'agit de « remettre de l'ordre dans la maison », de briser la toute-puissance des affairistes, de redonner vie au vieil idéal de Jefferson ou de Lincoln, de Withman ou de Thoreau.

Ainsi, parce qu'ils sont Américains et pensent que l'Amérique peut réaliser une communauté fondée sur la justice et le bonheur, Carroll et Graves se lancent dans la lutte sociale qui doit restaurer l'agriculture américaine, tandis que Spottswood, universitaire vieillissant dont le fils a été tué durant la guerre d'Espagne, apporte le tribut de son idéalisme passionné et parfois naïf.

Impitoyablement, les rêves se heurtent à la machine de l'Etat, aux réalités de la politique, aux intérêts des « groupes de pression », aux péripéties de la vie internationale qui vont précipiter l'Amérique dans la guerre. Par un singulier paradoxe, la prospérité que ces hommes attendaient de la justice et d'une gestion rationnelle naîtra, immorale, de l'industrie des armements !

La singulière force du « Grand Dessein » tient sans doute, comme dans les autres romans de Dos Passos, à ce que se mêlent les problèmes collectifs et les inquiétudes individuelles. Elle vient aussi de l'espèce de tendresse que le romancier porte à ses personnages.

Jamais encore, dans ses livres précédents, Passos n'avait parlé en ces termes de l'amour simple et profond qui unit les couples entre eux, de l'amitié ou de la camaraderie des hommes qui ont déjà passé le cap de la jeunesse. On dirait que les déceptions de la vie publique redonnent à la vie privée une force nouvelle. Aussi, les hommes qui reviennent chez eux après l'échec de leur « grand dessein » ne sont-ils pas des vaincus, mais des êtres mûris et sans amertume.

Une aventure intellectuelle

« Le Grand Dessein » met un terme à la seconde des grandes trilogies de Dos Passos : elle achève cette biographie intellectuelle commencée avant l'autre guerre, lorsque le jeune John Roderigo, descendant d'émigrés portugais, fils d'un affairiste de Chicago, arrive à Harvard et lit fiévreusement Flaubert, Ezra Pound et Blaise Cendrars.

(1) Ed. Gallimard, 388 pages, 14 N.F. Traduit par Jean Rosenthal.

(2) « Thèmes et structures dans l'œuvre de J. Dos Passos ». « Les Lettres modernes », éditeur. 2 vol., 414 pages.

Un bon livre, récemment publié, de G.-A. Astre (2), raconte cette formation au cours des crises successives qui affermissent la vocation du romancier : l'esthétisme poétique des années 1913 où l'on découvre la peinture et la poésie de la vie nouvelle, la guerre en Europe (que le jeune homme fait comme ses autres contemporains, Faulkner et Hemingway), la lutte contre le nationalisme réactionnaire qui suit la victoire, l'affaire Sacco-Vanzetti enfin, cette « affaire Dreyfus » américaine qui oppose deux anarchistes innocents à une administration et à une justice éperdue de peur.

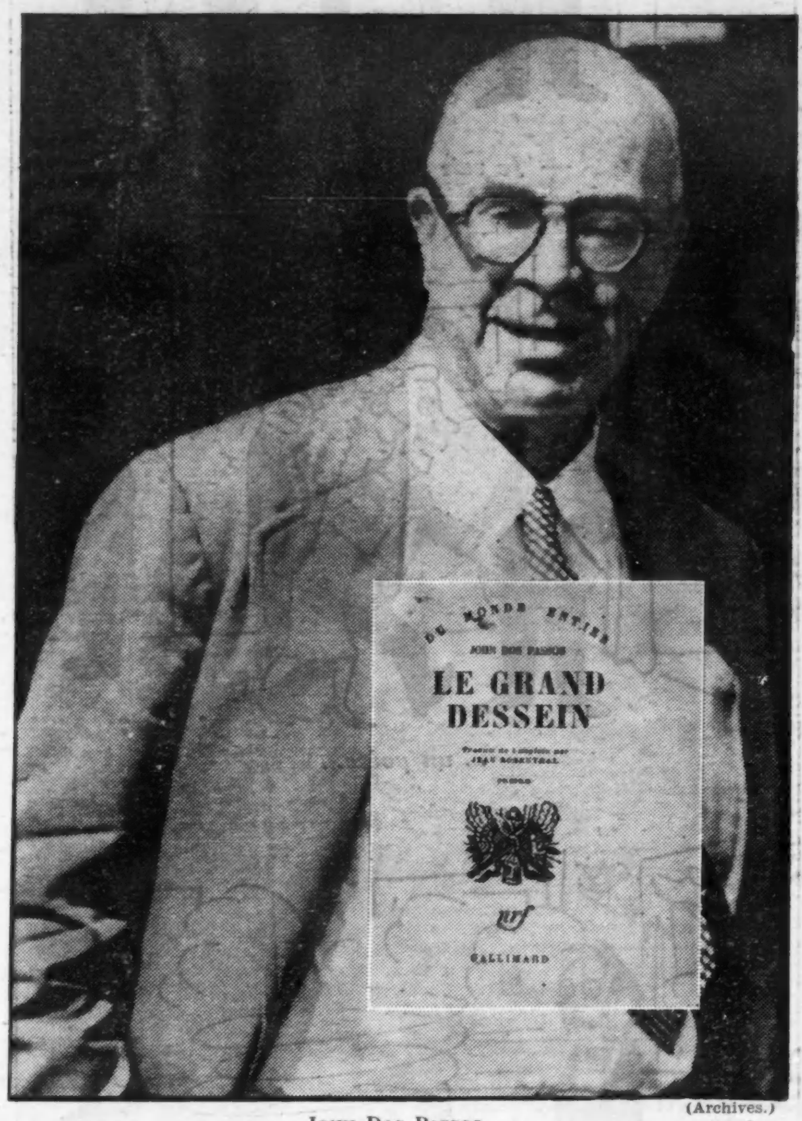
« Manhattan transfer » est le livre de cette révolte de l'homme contre le capitalisme des affairistes et l'écrasement de la vie dans le carcan des « villes énormes ». La protestation sociale, pourtant, cache une revendication métaphysique plus profonde.

Car cet extraordinaire poème épique, comparable à ce que furent en leur temps « Les Ames mortes » de Gogol, offre le spectacle d'un éclatement formidable. Dos Passos a senti que le monde américain des affaires transmuait, pour ainsi dire magiquement, la conscience individuelle en chose, qu'elle la pulvérisait et la démolissait. Comme dans le « Guernica » de Picasso, les hommes et le taureau explosent sous le choc d'une déflagration formidable, dans « Manhattan transfer », biographies et consciences sont atomisées par le monde du capital.

Plus tard, lorsqu'il aura rencontré Eisenstein, médité sur Joyce, plongé dans le combat pour un théâtre prolétarien, participé aux grandes luttes sociales de son temps, Dos Passos approfondira son art. « La Grosse Galette » ou « L'An premier du siècle » sont des romans plus amples et plus mûrs. Ils ne feront pas oublier la véhémence, le prodigieux désordre, la puissance panique de « Manhattan transfer ».

Les deux Amériques

Dos Passos commence à peine à se faire connaître lorsqu'un sociologue, Thorstein Veblen, écrit en 1922, peu de temps avant de mourir, que la « situation actuelle en Amérique est en train de devenir à peu près celle d'une clinique psychiatrique ». Et celui qui fut « le meilleur critique de l'Amérique que l'Amérique ait jamais produit » prédisait, au milieu de l'euphorie générale, le désastre économique de 1929.



(Archives.)

JOHN DOS PASSOS.
L'utopie, cet oxygène de l'homme.

Pour Veblen, le malheur de ses contemporains venait de ce qu'ils ne vivaient plus en accord avec les authentiques valeurs américaines, celles qu'on trouvait incarnées chez Jefferson ou chez Whitman. Les successeurs de ceux qui fondèrent le nouvel Etat ont perverti l'idéal qui en justifie l'existence.

Dans un esprit semblable, Dos Passos écrira au moment où furent exécutés les deux anarchistes innocents : *« En ce jour-là, Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti, rêveurs de fraternité humaine qui avaient espéré trouver celle-ci en Amérique, ont été conduits à une mort cruelle par les enfants de ceux qui vinrent, il y a longtemps, chercher refuge en ce pays d'espoir et de liberté ».*

C'est en pensant au conflit de ces deux Amériques — celle de la libre entreprise guidée par la justice et celle des affaires, commandée par l'égoïsme — qu'il faut comprendre l'évolution ultérieure de Dos Passos, son rapprochement avec le marxisme, son action en faveur du « New Deal », sa déception finale.

On sait qu'aujourd'hui, après ses grandes trilogies, l'écrivain survit à sa gloire en publiant des « best sellers » insipides, très au-dessous de ses conceptions artistiques antérieures. Artiste fiévreusement sensible à la fraternité humaine et qui a cru, comme tant d'autres, qu'il était possible de créer une société où l'homme se réconciliât avec l'homme pour jouir en paix de ses dons, Dos Passos n'est plus aujourd'hui traversé par la révolte ni l'espoir.

Certes, la stabilisation de la civilisation industrielle a détruit les utopies conçues au temps de sa naissance ; la dégradation du socialisme durant la période stalinienne, l'effacement des mouvements ouvriers, la fin du « New Deal » et l'affaiblissement de l'expérience humaine depuis quinze ou vingt ans ont eu raison d'un homme qui avait pensé, comme Rimbaud, que la poésie pouvait changer la vie.

La « pulvérulence »

Gide était fermé à l'art de Dos Passos. Il n'y voyait qu'une « succession d'images », il assurait ne pas s'intéresser à ses personnages, ces « êtres pulvérulents ». Il ne comprenait pas que le monde de Dos Passos était celui-là même de Thomas Mann ou de Balzac, mais brisé par la vie moderne. Il était resté un homme d'autrefois.

Or, comme le rappelle opportunément G.-A. Astre, pour comprendre la volonté artistique de Dos Passos, il faut la rattacher aux préoccupations de Gertrude Stein, de Joyce, de Virginia Woolf, aux rêves d'une époque qui a cru, durant quelques décennies, pouvoir mettre le cinéma au service de l'art. Détruire les apparences sans quitter la description des apparences est une insurmontable difficulté si l'on vide le roman de sa substance psychologique ou simplement charnelle. Dos Passos, parce qu'il sut établir un lien entre l'expérience collective ou individuelle et l'effort de décomposition entrepris par les romanciers, a sans doute trouvé l'une des formules possibles du roman moderne.

Eisenstein avait, on le sait, discuté avec Joyce d'une transcription possible d' « Ulysse » à l'écran. Il ne s'agissait certes pas de construire un scénario commercial, mais de chercher des équivalences visuelles capables de rendre, par le seul choc des images et des signes, la complexité du langage intérieur de Bloom. C'est dans une optique semblable que se situe Dos Passos qui a lui-même longuement discuté avec Eisenstein.

Son roman, c'est là sans doute sa découverte la plus extraordinaire, prétend rétablir entre le grand public et la littérature une circulation directe que les recherches techniques avaient supprimée. Il n'a pas « popularisé » les préoccupations techniques des romanciers de son temps, il a su trouver le moyen d'établir un circuit direct entre la perception réelle des hommes dans la civilisation industrielle et les bouleversements opérés par la vision individuelle des artistes dans l'expérience. Il a, en fin de compte, compris que cette « pulvérulence » que lui reprochait Gide répondait à la vie moderne.

Les romans parallèles

Pour que cette image bouleversée de la vie prît un sens et ne restât pas un « nid de coucous dans les nuages » comme le sont les œuvres où la technique l'emporte sur l'expérience, il fallait que le roman fût traversé par une intense vision épique : comme Michelet avait pris la France pour sujet de son histoire, comme Jayce avait pris Dublin comme personnage principal, Dos Passos, lui, a pris l'Amérique.

Il y a de la folie dans ce projet, mais tout grand art comporte cette part de folie ; celle de Dos Passos a été de comprendre et d'embrasser

NOUVEAUTÉS
QUE SAIS-JE ?
LE VOL DES AVIONS
L'AFFAIRE DREYFUS
LE PANAFRICANISME
LA BATAILLE DE L'ÉNERGIE
900 titres parus
chez votre libraire : 2 NF
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

PIERRE BLOCH
KHROUCHTCHEV EN FRANCE
ESSAI BIOGRAPHIQUE
Ed. SIPEP, 3, rue de Choiseul - PARIS - Prix 3,50 NF

« Vous avez dû vachement intriguer pour figurer dans la dernière anthologie des Poètes de Demain. »

dans l'unité synthétique de son roman trois inquiétudes différentes : la décomposition de la conscience en chose si souvent analysée par des marxistes comme Georg Lukacs, l'atomisation de l'existence par le capitalisme « affairiste », la puissance de l'utopie qui, débordant le cadre de la psychologie individuelle et traditionnelle, donne à l'existence une dimension nouvelle. Tout cela se mêle dans le flot poétique intense, l'entrechoc des images, des biographies, des « actualités », qui sert d'infrastructure à « Manhattan transfer » ou à « La Grosse Galette ».

Cette préoccupation synthétique dépasse largement les « trouvailles techniques » que l'on a trop souvent isolées du contexte, sans lequel elles perdaient leur sens ; elle répond à la question que se pose sans cesse Dos Passos : comment, dans le cadre de la civilisation industrielle, rendre à l'homme son humanité ? Parce que nul n'a répondu à cette interrogation et n'a transporté le débat à un niveau supérieur, l'œuvre de Dos Passos est restée jeune et saisissante.

Voici plus de vingt ans, Sartre voyait dans Dos Passos « le plus grand écrivain de notre temps ». Sans doute nuancerait-on aujourd'hui ce verdict en pensant à Faulkner, à Musil, à Broch, à d'autres encore. D'ailleurs, il ne s'agit pas de distribuer des bons points, mais de comprendre quelles analogies existent entre des œuvres que l'éloignement rapproche, aujourd'hui, comme des expériences parallèles.

Car si nous rattachons entre elles les préoccupations de Dos Passos, celles de Faulkner, les investigations de Musil ou les rêveries de Broch, il nous apparaît encore plus nettement que l'art du roman a tenté de répondre, avec des moyens différents mais dont les structures internes sont comparables, au défi que lui lançait le monde moderne.

Les recherches de Broch, de Musil, de Faulkner et de Dos Passos ne consistent-elles pas à intégrer les consciences et les vies « atomisées » par la civilisation industrielle dans l'unité de l'art ? Le roman n'a-t-il pas tenté, durant cette période de l'Histoire récente, de suggérer une solution artistique aux inquiétudes de l'homme ? Comme si la littérature, après avoir longuement flirté avec la terreur et avec la mort, tentait de reconstituer des utopies nouvelles, cet oxygène de l'homme, sur les ruines des rêves d'autrefois...

JEAN DUVIGNAUD.

POÉSIE

Panorama critique des nouveaux poètes français par Jean Rousselot

● *La vraie poésie est ailleurs.*

Il vient d'arriver grand malheur à la poésie : on a réédité le « *Panorama critique des nouveaux poètes français* » (1), par M. Jean Rousselot. Il s'agit (je cite) d'« *une édition entièrement refondue et augmentée* ». Hélas ! je ne vois pas que les défauts du livre précédent aient fondu au feu d'une intelligence neuve de la poésie ni qu'on l'ait grossi de vrais poètes, de commentaires acceptables. Ainsi la confusion qui règne dans la poésie aujourd'hui va-t-elle gagner un peu plus de terrain.

Un grave danger

Le roman supporte jusqu'à un certain point les faiblesses de la critique, le lecteur rejetant en faveur d'un autre le livre médiocre que le critique lui a présenté comme *valable*. Il n'en va pas de même pour la poésie : naturellement porté à se nourrir de prose, le lecteur méconnaîtra davantage encore la poésie, s'il accorde une fois sa confiance à un critique léger. L'ouvrage de M. Rousselot fait courir, à la poésie et aux possibles lecteurs de poèmes, ce très grave danger. Tel qu'il se présente, 440 pages, il me paraît appeler un commentaire en trois points :

1) Les caprices (typographiques et autres). Quelque dix des plus grands noms de la poésie actuelle voient leur nom écrit en caractères minuscules et reçoivent le châtiment suivant (les chiffres ci-dessous s'entendent en lignes): George Schehadé, 24; Edmond Jabès, 3 1/4; André-Pieyre de Mandiargues, 9; Pierre Oster, 23; Philippe Jacottet, 1 1/2 tout compris ,c'est-à-dire son nom plus ceux de Francis Jammes et R.-G. Cadou auxquels, nous dit-on, il ressemble. Kateb Yacine se voit accorder 2 lignes, Léopold Senghor 15, Aimé Césaire 8. Edouard Glissant n'est que mentionné, pour un seul recueil. Sans doute ces trois derniers poètes parlent-ils, pour M. Rousselot, petit-nègre. Je remarque encore que Jean Laude, auteur d'un des plus beaux recueils parus depuis la Libération, « Le Grand Passage », n'est même pas cité.

2) Les vedettes abusives : alors que ces poètes se voient infliger le traitement que l'on sait, Charles Le Quintrec, Luc Bérimont, Jean Bouhier, Luc Decaunes, René Lacôte, Alexandre Toursky, Paul Chaulot ont droit, chacun, à un chapitre et à une demi-page de blanc qui entoure leur nom écrit en lettres capitales. Je n'ai garde d'oublier André Marissel, bien connu par un ouvrage consacré à M. Jean Rousselot. Le même est cité, ailleurs, pour une réflexion sur la poésie alors qu'il n'est jamais fait mention de Roger Caillois et une seule fois de Gaston Bachelard.

3) Les promiscuités insolites : c'est Henri Thomas étouffé entre Jean Tortel et Noël Ruet ; Pierre Oster que pressent Marie-Madeleine Machet et Malcolm de Chazel (vous savez, le grand poète : « Les vallées sont les soutiens-gorge du vent »); le pauvre Jabès, enfin (mais j'en passe), entre Francis Dodat et Jean Gacon.

Les trois dernières pages du « Panorama » sont consacrées à « l'affaire » Minou Drouet. Je cite les toutes dernières lignes : « *Au demeurant, ce n'est là qu'un tout petit scandale et qui sera, comme les autres, rapidement oublié.* » Peut-on souhaiter un meilleur sort au livre de M. Jean Rousselot ?

YVES BERGER.

(1) Seghers, édit. 440 p. 18 NF.

RJ

JEUNES TALENTS

Plusieurs générations écrivent en même temps. Il y a la littérature des maîtres d'aujourd'hui, celle des maîtres de demain, enfin, d'une avant-garde qui fait beaucoup parler d'elle. Mais le lecteur curieux de son époque doit encore prêter l'oreille à des voix moins publiques : il existe une littérature EN TRAIN DE SE FAIRE, une génération de jeunes romanciers QUI SE PREPARENT et déjà nous promettent une grande diversité de talents.

Quelques-uns n'oublient pas ce qu'ils ont aimé chez leurs aînés. Un Dominique de Roue, par exemple avec MADEMOISELLE ANICET, nous entraîne parmi des jeux du cœur et de l'esprit dont l'ironie tendre et pétillante trace, en même temps qu'un hommage au souvenir de Giraudoux, son arabesque très personnelle. Marie-Josèphe, elle, pleine de verdeur et de ruses ingénues, nous présente une ARTHURINE à laquelle nous reconnaissons un air de famille, de bonne famille ! Celle des héroïnes de Colette. Chez Victoria Thérame, il y a peut-être une sœur cadette de cette JEUNE FILLE RANGEE dont Simone de Beauvoir a écrit les mémoires ; une sœur moins savante et plus instinctive : MORBIDEZZA est un vertige raconté, une confession lucide que traversent des cris de rage et de joie.

Très différents s'affirment Christine Harth et son étrange personnage : GLAISE la taciturne, Glaise l'immobile qui dissimule des contradictions sous l'apparente docilité de son sourire. Christine Harth a créé une nouvelle incarnation de l'éternelle « femme fatale » : la fatalité de Glaise lui est étrangère ; elle exerce aveuglément sa fascination. Et c'est également dans une littérature de la fascination que nous introduit Michel Bernard.

Chacune des longues phrases de LA PLAGE est une aventure élémentaire parce que s'y affrontent des passions de l'âme et de la chair avec l'immuable présence du soleil, des vagues, des marées, dans « un tumulte au silence pareil » ; mais une aventure où ce jeune écrivain accepte le risque de se perdre pour mériter de se découvrir et de nous atteindre par la création d'un style.

RJ

● *QUI EST-CE ?*

Bien sûr, nous reconnaissons le visage de Nikita Khrouchtchev. Mais qu'y a-t-il derrière ce sourire bonhomme, derrière ces spectaculaires sautes d'humeur. Sagesse, bonne volonté ou machiavélisme ? Retardons notre réponse et apprenons plutôt, grâce à « KHROUCHTCHEV ET L'OCCIDENT » qui est l'ancien berger de Kalinovka. K. S. Karol, l'auteur de ce livre qui paraît juste au moment de l'arrivée en France de M. K., nous conte la vie du président, éclaire psychologiquement son attitude et jette un jour nouveau sur l'irréversible évolution qui a commencé au 20e Congrès et qui est désormais sensible pour nous dans les rapports de l'U.R.S.S. avec l'Occident.

● **OBALDIA**

René de Obaldia, qui vient d'obtenir le Prix Combat, est, rappelons-le, l'auteur d'un des premiers volumes de la collection « Porte Ouverte », LES RICHESSES NATURELLES, suivi avec un grand succès de FUGUE A WATERLOO. Kléber Haedens dans *Paris-Presse* écrivait alors : « Un écrivain que l'on apprendra vite à connaître et qui est d'autant plus fort qu'il se tient près de la réalité », tandis qu'André Wurmser dans *Les Lettres Françaises* soulignait : « Le ton cruel, amusant, pourri de jolies inventions et tout à fait de l'encre de Giraudoux ».

● **ALBERT DUCROCQ**

Après LA ROUTE DU COSMOS, paru en 1957, Albert Ducrocq dans VICTOIRES SUR L'ESPACE dresse le bilan prodigieux de l'Astronautique d'octobre 1957 à septembre 1959. Non seulement il souligne la rapidité avec laquelle les « événements » de cette victoire sur l'Espace se sont déroulés en raison de la rivalité U.R.S.S. et U.S.A. mais encore il souligne à quel point les satellites ont apporté de précisions et de données nouvelles en ce qui concerne le globe terrestre lui-même. Le plus intéressant peut-être des ouvrages d'Albert Ducrocq.

● **DU NOUVEAU EN SOCIOLOGIE**

A nouveau en France, la sociologie intéresse journalistes, syndicalistes, administrateurs, comme en témoignait la diversité des personnalités présentes à la réception offerte par le Centre d'Etudes Sociologiques pour la parution du n° 1 de la REVUE FRANÇAISE DE SOCIOLOGIE. Nul doute que L'HONNETE HOMME MODERNE, qui de son temps, trouvera profit à s'abonner à cette revue.

LA REVUE FRANÇAISE DE SOCIOLOGIE en effet va devenir une tribune où les divers groupes de recherches dans cette discipline exposeront le résultat de leurs travaux, qu'il s'agisse aussi bien de la vie religieuse, des problèmes industriels, du cinéma que des pays sous-développés. Au sommaire du premier numéro on peut relever les signatures du doyen George Davy, de Mattéi Dogan, Viviane Isambert-Jamati, Roger Lambert, Jean-René Treanton, J. Dofny et H. Jamous, avec des études sur « Le vote ouvrier en Europe occidentale », « Le Concept de carrière », « L'Adaptation au travail et le niveau de la qualification des femmes salariées », et des informations sur les travaux sociologiques dans le monde. Revue trimestrielle, 30, rue de l'Université.

RJ

● *NUMERO SPECIAL L'ESPAGNE MEME*

L'Espagne est à la mode. Mais quelle Espagne ? Toujours la même : une Espagne faite de clichés et de pittoresque, de folklore et de misère. Il existe pourtant une Espagne bien plus REELLE, et sur laquelle « Les Cahiers des Saisons », revue trimestrielle, dirigée par Jacques Brenner et Bernard Franck, viennent de sortir un numéro spécial, « L'Espagne même », dont les textes ont été recueillis et présentés par le poète Ricardo Paseyro.

PIERRE BOULLE

un métier de seigneur

le nouveau roman de l'auteur du

PONT DE LA RIVIÈRE KWAÏ

JULLIARD

INÉDIT

La Reine et le Cardinal

● ***La scène majeure de la nouvelle pièce de Montherlant.***

LA nouvelle pièce d'Henry de Montherlant, « Le Cardinal d'Espagne », sort en librairie au moment où l'Académie française envisage d'accueillir l'auteur des « Jeunes filles » (Voir le Bloc - Notes de François Mauriac).

Le cardinal d'Espagne, c'est le moine franciscain Francisco Ximenez de Cisneros, archevêque de Tolède, primat des Espagnes, grand Inquisiteur et régent de Castille sous le règne de Jeanne la Folle.

Toute l'action se déroule dans les trois jours qui précèdent l'arrivée à Madrid, en 1517, du jeune Charles-Quint venu des Flandres.

Ce sont aussi les trois dernières journées de la vie du cardinal, celles où trouve son dénouement le conflit qui l'habite, et qui est le conflit entre le goût du pouvoir et la tentation de la retraite. Ce dénouement révèle en Cisneros l'homme qui se trompe sur ce qu'il est : il meurt de douleur de se voir imposer cette retraite après laquelle il soupirait.

« L'Express » publie en exclusivité deux importants extraits de la scène-clé du « Cardinal d'Espagne ». Cisneros est venu prier la reine de sortir de sa claustration et de recevoir officiellement le jeune roi.

LA REINE

Pourquoi êtes-vous venu me voir ?

CISNEROS

Parce que cela me plaît ainsi. (*Plus doucement.*) Madame, que Votre Majesté me croie, il vaudrait la peine de...

LA REINE

Rien ne « vaut la peine de ».

CISNEROS

Le roi et la reine règnent ensemble...

LA REINE, *se redressant avec vivacité, et rejetant en arrière son voile.*

La reine et le roi règnent ensemble. Dans les actes, je suis nommée la première.

CISNEROS

Votre Majesté a raison d'être très stricte sur les égards.

LA REINE

Tout est blessure, quand on est blessé.

CISNEROS

Eh bien ! que la reine et le roi règnent ensemble, cela doit être montré à tous de façon éclatante.

LA REINE, *s'effondrant soudain*

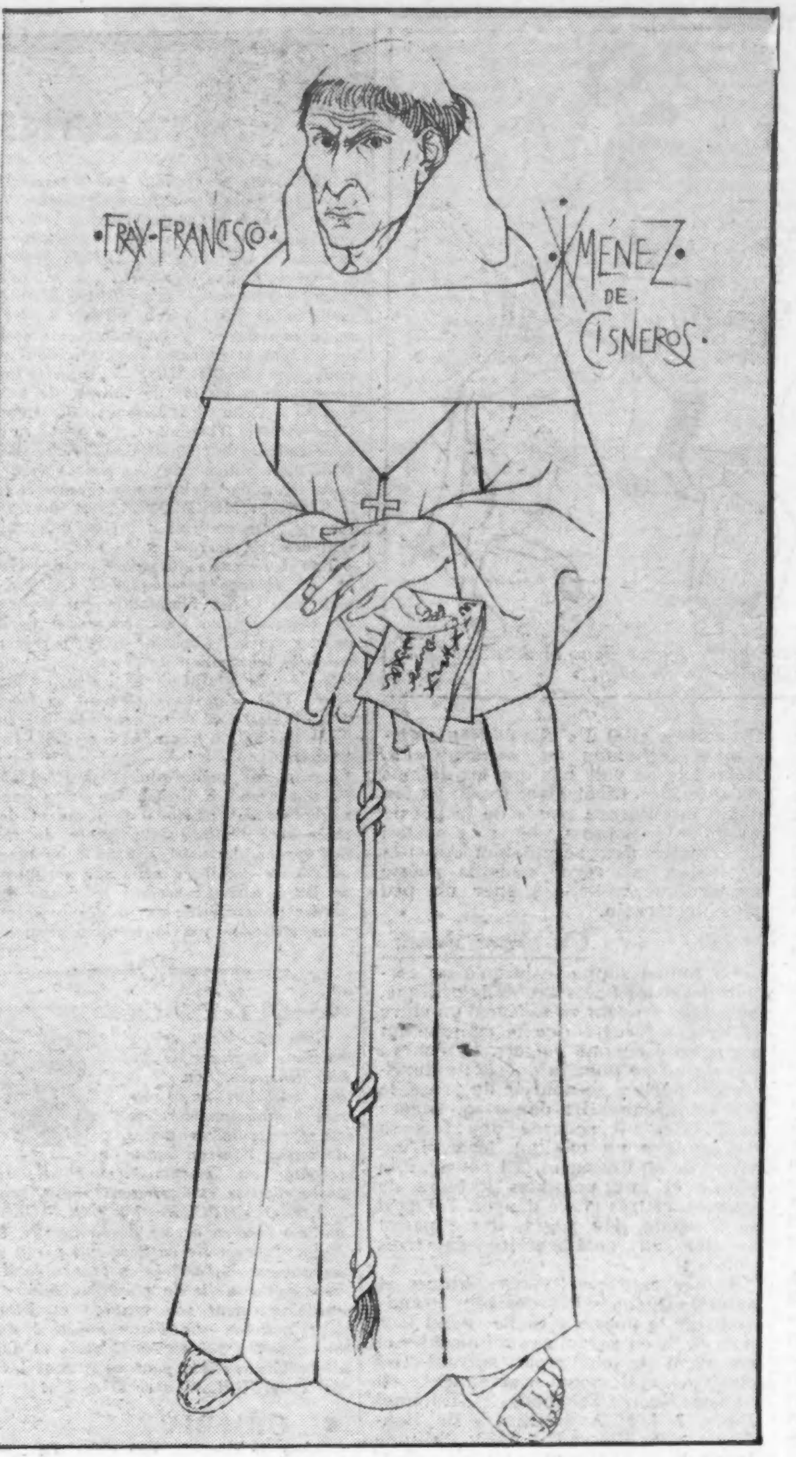
Je suis fatiguée. Ne me laissez pas me jeter sur mon lit. Si je m'y jetais, je ne pourrais plus me relever. (*Elle boit dans un bol de terre.*) Je ne peux plus faire un geste, que boire un peu d'eau passée dans de la neige, quand je souffre trop. C'est cette petite eau qui me maintient en vie toute la journée. Il faut que je vive au moins jusqu'au moment où je boirai ma petite eau. Jadis, je mourais ainsi tant que je n'avais pas vu le roi Philippe. C'est lui qui était ma petite eau. Il y a onze ans — depuis sa mort — que je regarde les choses de la terre comme les regarde celui qui sait que, dans quelques jours, il aura cessé d'être : avec une indifférence sans rivages et sans fond. (*Elle boit encore.*) Pourquoi ferais-je d'autres actes que celui de boire, puisque je n'ai pas envie de ce qu'ils me feraient obtenir ? Aussi je ne les fais pas, ou, si je les fais, c'est avec une telle souffrance... Et, au-delà de cet acte fait, il y a une autre souffrance, parce qu'il n'y a plus d'acte à faire, et alors c'est le vide.

CISNEROS

Tout cela, Madame, doit vous donner des journées bien longues.

LA REINE

Mourir est très long. Mais d'aventure, la nuit, dans un de mes sommes intermittents et brefs, j'ai un beau rêve — toujours avec mon roi Philippe — qui rachète mille heures de mes journées, et je ne me couche jamais sans dire : « Seigneur, rendez-moi dans mes rêves ce que vous m'avez retiré dans la vie. »



LE CARDINAL (1).
Si nous ne faisions pas les choses dans la passion...

CISNEROS

Dieu ne s'occupe pas de nos rêves. La Puissance des Ténèbres s'en occupe.

LA REINE

Ne m'épouvantez pas sur le peu de bonheur qui me reste ici-bas.

CISNEROS

La plupart des bonheurs doivent être attentivement surveillés.

LA REINE

S'il m'arrive quelque chose de trop cruel, je songe à mon mari et, pour un moment, le monde m'est rendu tolérable. Il y a dans ma vie un souvenir, et c'est cela qui me permet de supporter cette vie. Rien d'autre ne me le permettrait. Il y a un souvenir, et rien. Et, quand je souhaite trop la mort, je me dis que, morte, je ne me souviendrai plus, et je n'ai plus envie de mourir.

CISNEROS, *après avoir réprimé un mouvement d'impatience.*

Eh bien ! Madame, voilà des pensées qui ne vous portent pas au règne.

LA REINE

Il y avait un roi qui s'appelait Philippe. Sa peau sentait bon. Ses cheveux sentaient bon...

CISNEROS

Allons ! le roi vous frappait, il vous enfermait à clef des jours et des jours, il vous trompait avec n'importe qui, votre foyer était un enfer. Pardonnez-moi, mais ce sont là des faits qui ont couru toute l'Europe.

LA REINE

Quelquefois, l'été, il dormait nu...

CISNEROS

Madame, je vous en prie !

LA REINE

Alors sa poitrine était comme les montagnes. Ses jambes étaient comme les racines quand elles s'étendent au pied des arbres. Sa toison était comme la toison des bêtes...

CISNEROS

Madame, il ne me faut pas moins que la plus forte prière intérieure pour chasser les images affreuses que vous évoquez. Je vous conjure de ne pas continuer.

LA REINE

Dans toute ma famille, et tout ce qui m'approche, et cela depuis que j'existe, je n'ai connu personne que moi qui aimât. J'en ai vu prendre des mines horrifiées parce que j'avais baisé les pieds de mon roi mort. C'est qu'ils n'avaient jamais aimé. Il y a toujours deux mondes impénétrables l'un pour l'autre. Le monde des prisonniers et le monde des hommes libres. Le monde des malades et le monde des bien-portants. Le monde des vainqueurs et le monde des vaincus. Le monde de ceux qui aiment et le monde de ceux qui n'aiment pas. Je suis du monde de ceux qui aiment, et ne suis même que de ce monde-là. Vous n'êtes pas de ce monde, et n'avez pas notion de ce qu'il est.

. . . .

CISNEROS

Madame, avec votre permission, je vous baise les mains et je me retire. Je me retire de votre royale présence, mais non pas du service du royaume, comme j'en eus l'envie naguère quand Votre Majesté m'interdit l'entrée de son palais. L'Eglise peut se passer de moi peut-être ; l'Etat, cela est moins sûr. Il faut bien que quelqu'un la porte, cette Espagne que vous vous refusez à porter. Et le roi n'y est pas prêt, pour un temps encore.

LA REINE

J'ai toujours cru que l'entrée dans les ordres était une mort au monde. Vous avez conçu cela différemment. Dieu et César ensemble : comment accordez-vous cela ?

CISNEROS

La grâce de Dieu l'accorde.

LA REINE

Et à votre âge ! A votre âge, s'efforcer n'est plus une vertu, c'est une manie. Etre habile à quatre-vingt-deux ans ! Ce n'est pas sur son lit de mort qu'on doit découvrir la vanité des choses ; c'est à vingt-cinq ans, comme je l'ai fait.

CISNEROS

L'œuvre que Dieu a accomplie à travers moi en Espagne, le combat que j'ai mené...

LA REINE, *ricanant, haussant les épaules*

Le combat que vous avez mené ! Mener un combat ! Lutter contre les hommes, c'est leur donner une existence qu'ils n'ont pas. Et puis, quoi qu'on y gagne, cela ne dure qu'un instant infime de cette éternité dont les prêtres parlent mieux que personne. Alors... Vous croyez que je vis loin de tout cela parce que je ne peux pas le comprendre. Je vis loin de tout cela parce que je le comprends trop bien. L'œuvre de ma mère est ruinée par Jeanne la Folle. D'autres ruineront la vôtre. L'Espagne est à la veille de tragédies. Tout s'engouffrera. Le royaume qui est l'envie du monde en sera la pitié.

CISNEROS, *revenant, avec émotion*

Quelles tragédies ? Que voulez-vous dire ? Que savez-vous ?

LA REINE

Il y a toujours des tragédies.

CISNEROS

J'en ai prévenu quelques-unes.

LA REINE

Elles renaîtront. Je serai emportée comme un fétu sur le flot de ce qui approche.

CISNEROS

Qu'aurais-je dû faire ?

LA REINE

Rester dans une cellule, sur votre couchette, les bras en croix, comme je fais.

CISNEROS

Cela est la mort, si ce n'est pas offert.

LA REINE

C'est le royaume qui est la mort. C'est faire quelque chose qui est la mort.

CISNEROS

Eh, Madame, rester dans une cellule, n'en ai-je pas assez rêvé ? Ne connaissez-vous pas ma vie ? Ne vous souvenez-vous pas de toutes mes fuites vers des cloîtres ?

LA REINE

Ce n'est pas ma mémoire qui est mauvaise, c'est mon indifférence qui est bonne. Vous vous êtes enfui vers des cloîtres ?

CISNEROS

Une fois, pour trois ans, quand j'étais jeune. Une fois, quand j'ai été nommé confesseur de la reine catholique, — quand on m'a infligé ce supplice, d'être le confesseur de la reine. Une fois, quand j'ai été nommé archevêque. On me nommait ceci et cela, mais mon âme exigeait le contraire.

LA REINE

Vous vous êtes enfui au couvent parce que vous aimiez trop le pouvoir.

CISNEROS

Je me suis enfui au couvent parce que j'aimais trop Dieu. Vous me parlez de ma perpétuelle tentation. Vous me parlez de mon abîme.

LA REINE

Cette tentation n'a été pour vous, le plus souvent, qu'une tentation. Ce que vous avez aimé par-dessus tout, c'est de gouverner ; sinon, vous seriez resté tranquille. Vous, vous composez; moi, je ne compose pas. Vous, vous vivez dans la comédie ; moi, je n'y vis pas.

CISNEROS

Je vis dans la comédie !

LA REINE

Vous vivez parmi les superbes. Vous manœuvrez parmi eux. Le puissant n'est pas seul à être impur ; sont impurs tous ceux qui approchent de lui par goût.

CISNEROS

Je n'aime que les humbles.

(1) Dessins de Pierre-Yves Trémois, extraits de l'édition de luxe du « Cardinal d'Espagne », à paraître aux Editions Lefèvre.

LA REINE

Mais vous vivez parmi les superbes. Et parmi les canailles. Vous passez votre vie comme les païens et les Turcs. On ne fréquente pas des gens méprisables, si on les méprise autant qu'on le doit.

CISNEROS

On surmonte son mépris quand il y a derrière eux quelque chose à atteindre.

LA REINE

Qui vous a obligé ? (*Elle s'arrête de parler et regarde fixement un point non éloigné d'elle.*) Voilà une mouche qui est trop confiante, beaucoup trop confiante, qui a l'air de vouloir me narguer, moi, la reine. (*Elle saisit très cauteleusement un fichu à portée de sa main, s'approche toujours très cauteleusement de la mouche, puis frappe du fichu. Elle regarde la mouche morte, et son visage s'irradie. Elle écrase du pied la mouche.*) Je vous disais que nul ne vous a obligé à être le confesseur de ma mère. Quand la reine catholique vous a choisi pour son confesseur, vous n'aviez qu'à refuser.

CISNEROS

Refuser à la reine !

LA REINE

Il vous suffisait de dire que vous vouliez n'être qu'à Dieu. Même la reine aurait eu peur de vous retirer à Dieu. Il vous suffisait d'être ferme ; vous l'êtes quand vous le voulez. Mais là vous n'avez pas voulu l'être. Et cependant la reine n'attendait de vous qu'une couverture pour sa politique. Lorsqu'on médite quelque bon coup, on fait appel à des hommes de piété. Je suis si peu folle que j'ai découvert cela.

CISNEROS

Voilà encore une parole, Madame, qui montre comme vous êtes disposée à l'égard de notre sainte religion.

LA REINE

Je suis très bien avec la religion, et c'est à cause de cela même que je sais que nombre d'hommes qui, s'ils étaient restés hommes privés, auraient sauvé leur âme, vont en enfer parce qu'ils ont été hommes d'Etat. L'ambition pour autrui, que ce soit une créature, ou une nation, ou un ordre religieux, est aussi fatale à l'union avec Dieu que l'est l'ambition personnelle. Cela tombe sous le sens.

CISNEROS

Je serais prêt à courir le risque d'aller en enfer, pour le bien de l'Etat. Mais les desseins de Dieu et les desseins du gouvernement de Castille ont toujours été identiques. Au surplus, vous ignorez sans doute que j'ai une méthode d'oraison mentale qui me permet d'annihiler devant Dieu mes actions politiques au fur et à mesure que je les accomplis. (*Rire de la reine.*) Vous êtes pure, Madame, vous êtes pure ! Il est facile d'être pur quand on n'agit pas, et qu'on ne voit personne.

LA REINE

Agir ! Toujours agir ! La maladie des actes. La bouffonnerie des actes. On laisse les actes à ceux qui ne sont capables de rien d'autre.

CISNEROS

Et vous aussi, cependant, vous faites quelques actes, comme tout le monde.

LA REINE

Je ne fais pas d'actes, je fais les gestes d'actes. — Et les vôtres en apparence toujours saints ou raisonnables, et qui en réalité ne sont faits que dans la passion.

CISNEROS

Si nous ne faisions pas les choses dans la passion, nous ne ferions rien.

LA REINE

C'est justement ce qu'il faudrait.

CISNEROS

Il y a une exaltation qui vient de Dieu. Et il y a une exaltation qui vient de la terre. Dois-je me la reprocher, quand depuis trente ans je n'ai cessé de faire servir la terre à Dieu ! J'ai fait servir Dieu à la terre, et j'ai fait servir la terre à Dieu. J'ai été de Dieu et j'ai été de la terre. D'un côté abrupt vers Dieu, de l'autre à l'aise avec la terre, oui, comme ma ville de Tolède, d'un côté en nid d'aigle audessus du fleuve, de l'autre de plainpied avec la plaine. J'ai été un chrétien et j'ai été un homme. J'ai fait tout ce que je pouvais faire.

LA REINE

Vous sursautez si je dis que Dieu est le rien. Le rien n'est pas Dieu, mais il en est l'approche, il en est le commencement. Quand mon roi Philippe était aux Flandres, et moi ici, j'allais à Medina del Campo pour être un peu plus près de la mer où il était ; je respirais mon mari d'un côté à l'autre de la mer : ainsi je respire Dieu quand je suis dans le rien. Vous l'avez dit vous-même : il y a deux mondes, le monde de la passion et le monde du rien : c'est tout. Aujourd'hui, je suis du monde du rien. Je n'aime rien, je ne veux rien, je ne résiste à rien (est-ce que vous ne voyez pas que les chats me dévorent vivante, sans que je me défende?), plus rien pour moi ne se passera sur la terre, et c'est ce rien qui me rend bonne chrétienne, quoi qu'on dise, et qui me permettra de mourir satisfaite devant mon âme, et en ordre devant Dieu, même avec tout mon poids de péchés et de douleur. Chaque acte que je ne fais pas est compté sur un livre par les anges.

CISNEROS

Madame, le moine que je suis entend bien ce langage ; croyez que je l'entends très singulièrement et très profondément. Mais...

LA REINE, *se levant, allant à la fenêtre et ouvrant le rideau*

Il n'y avait pas de nuages. Maintenant il y en a. Ils vont changer d'aspect. Ils vont se dissiper, puis se reconstruire d'autre façon. Tout cela est sans importance. Des nuages noirs étalés sur Madrid comme de gros crapauds. Et, au-dessous, ces espèces d'êtres, ces femmes qui font des choses, qui vont vers des choses... Et rien de sérieux dans tout cela que les chevaux qu'on mène boire au fleuve. Moi aussi j'aurais pu faire des choses, et même de celles que vous appelez « de grandes choses ». Mais il aurait fallu tenir compte de cela. J'ai préféré être ce que je suis. (*Elle regarde encore, avec horreur.*) Quel est cet univers auquel on voudrait que je prenne part ? Quand je le regarde, mes genoux se fondent. Quelle est cette voix qui forme dans ma bouche des mots qui ne me concernent pas ? Quel est cet homme qui me fait face et qui veut me persuader qu'il existe ? Comment pouvez-vous croire à ce qui vous entoure, vous qui n'êtes plus de ce qui vous entoure, quand moi je n'y crois pas, qui suis, paraît-il, en vie ? Et vous voulez manier cela, jouer avec cela, dépendre de cela ? Et vous êtes un intelligent, et un chrétien ! A ces deux titres vous devriez faire le mort, comme je fais la morte. (*Elle lance les oreillers de son lit à travers la pièce, se jette sur le lit et s'y étend à plat, bras en croix, bouche entrouverte.*)

CISNEROS

Votre Majesté est-elle souffrante ? Veut-elle que j'appelle ses dames ?

LA REINE

Je ne suis pas souffrante. Je suis bien, je suis enfin bien. (*Un temps.*) Non, je ne suis pas bien, voici le mal qui monte : c'est parce que j'étais bien. Mes yeux sont pleins de plomb fondu, ma bouche est pleine de terre, mes nerfs se tordent comme des reptiles. — Oh ! une chauve-souris contre mes tempes ! — Ma grand-mère a été à demi folle pendant quarante-deux ans. Le roi Henri mon oncle était à demi fou. Mon père est mort de tristesse. Eux aussi ils se tordent en moi. Oh ! que je boive, que je boive ma petite eau ! (*Elle se lève et va boire au bol. Puis elle le tend au cardinal.*) Vous en voulez ? (*Le cardinal fait non de la tête.*) Alors, allez-vous-en. Laissez-moi sortir de ce songe que vous êtes et qu'est tout ce que vous représentez : il n'y a que moi qui ne sois pas un songe pour moi. (*Esquissant des pas de danse.*) Mais, auparavant, dansons un peu ! Vous ne voudriez pas que je me mette à danser seulement quand vous serez parti, de la joie de vous voir disparu. (*Le cardinal a reculé. Il appelle vers la porte du fond :* « Messieurs ! Messieurs ! » *Des gens du palais, et parmi eux Cardona, se massent à la porte et entrent même dans la chambre, mais sans oser trop pénétrer. On entend des voix :* « Monseigneur, exorcisez-la ! » — « Qu'on fasse entrer dona Inès ! » — « Jetez sur elle un peu d'eau bénite ! ») Je danse souvent avec le perroquet que Joaquin m'a rapporté des Indes ; il est tout rouge comme vous, cardinal, mais il ne sait pas dire des *ave*. Dansons, dansons un peu ! dansons en nous accompagnant du rire des larmes. Il y a le rien et il y a l'être : ils sont faits pour danser ensemble. Le oui et le non sont pour moi comme deux mouches quand elles dansent accouplées : on ne distingue pas l'une de l'autre...

Pendant que la reine continue de faire des pas en chantonnant, Dona Inès et les demoiselles d'honneur, venues de la chambre voisine, l'entourent, la prennent avec douceur et respect sous les bras et l'entraînent vers la chambre. Avant de sortir, la reine dit à Dona Inès, en désignant le cardinal :

LA REINE

On causerait bien volontiers avec lui, plus longuement. Mais on ne peut pas : il est fou !

HENRY DE MONTHERLANT.

(*Copyright Gallimard*).

LA REINE ET SA SUIVANTE.
...nous ne ferions rien.

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● ***Pierre Kast : comment faire des films. — Marcel Moussy : comment renouveler Saint-Tropez. — H.-G. Clouzot : comment trouver le partenaire de B.B.***

UN conte de fées en plein Paris, en plein vingtième siècle, voici ce qui est arrivé à Pierre Kast dont le film « Le Bel Age » obtient depuis plusieurs semaines un grand succès sur les Champs-Elysées.

Le 17 juillet de l'année dernière, très exactement au courrier du matin, Pierre Kast décachette une lettre manuscrite. La lettre est signée Peter Oser et dit à peu près ceci : « *Monsieur, je veux monter une affaire de productions de films et j'aimerais vous confier la réalisation du premier film produit par cette société.* » Suit un numéro de téléphone que Kast compose machinalement pour voir jusqu'où ira la blague.

Au rendez-vous fixé, il voit arriver un sosie de Fidel Castro, nanti d'une barbe et chaussé de sandales. Le sosie se présente : trente-trois ans, une grosse fortune américano-suisse, rien d'un mécène, mais aimant le cinéma et voulant en faire un sain commerce.

Il donne séance tenante à Kast un scénario à lire et 500.000 francs pour ce travail.

Quatre mois plus tard, Kast avait tourné le scénario. Le film s'appelle « Merci Natercia » et Kast a un contrat pour tourner deux autres films avec ce producteur extraordinaire, le seul peut-être à Paris à ne pas demander d'avance aux distributeurs. Peter Oser cherche en ce moment un immeuble où il pourrait installer en même temps son appartement, sa société, sa salle de projection et sa boîte de nuit où ce curieux personnage, également fanatique de science-fiction, ne veut entendre que des fados.

Pierre Kast commencera le 2 mai « La Morte Saison des Amours » ou « l'influence de la durée sur les histoires d'amour ». Deux couples s'y affronteront, l'un qui vient de se former, l'autre uni depuis une dizaine d'années. La vue de ce qu'il deviendra dans dix ans fera éclater le jeune couple.

Ensuite Kast tournera, toujours avec les mêmes acteurs, parce qu'il aime le travail d'équipe et les amis, un troisième film pour Peter Oser, d'après le roman de Boris Vian : « L'Ecume des Jours ».

★

UN autre genre de conte de fées. La fée, cette fois-ci, n'est pas barbue mais chauve. Dans une langue bizarre, qu'aucun pays au monde ne peut revendiquer, elle s'adresse un jour à un jeune écrivain scénariste, qui rêve de faire de la mise en scène et lui dit :

« *Zin-Draupais, drézalamode. Drébon, un film sur Zin-Draupais. Dans drois jours, donnez-moi scénario et vous faire le film.* »

Ainsi, le producteur Jules Borkon s'exprime et pense. Il pense avec audace, intuition et un étrange sixième ou septième sens qui lui fait appréhender à la fois le talent et le public. Il vient de produire récemment « Les eux sans visage » et « Dialogue des Carmélites » qui, à n'en pas douter, marchera très fort. Il a lancé Robert Hossein, « Papa, maman, la bonne et moi » et Arsène Lupin. Il nage allégrement entre le meilleur et le pire.

Un film sur Saint-Tropez, une bonne idée ? C'est à voir. Le lieu géographique a été usé et abusé. Toute une mythologie en est née. Une sociologie aussi dont les mœurs complaisamment étalées de film en film ont presque créé un style.

(Archives.)

MARCEL MOUSSY.
Une vieille légende.

Où sera la nouveauté ?

Et c'est là où Jules Borkon a de l'idée. Au lieu de confier Saint-Tropez aux mains d'un connaisseur en blue-jeans, il s'adresse à un ancien professeur d'anglais, sérieux et, de surcroît écrivain.

Marcel Moussy est né en Algérie il y a trente-cinq ans. Il a écrit plusieurs pièces de théâtre, publié quatre romans, et puis il y a deux ans, il a abandonné avec un peu de tristesse les élèves de seconde du lycée d'Etampes pour se jeter à l'eau, c'est-à-dire à la T.V.

Pour Marcel Bluwal, il a écrit la série des émissions « Si, c'était vous... ». Des émissions psychologiques qui donnèrent à François Truffaut l'envie de faire appel à cet ancien professeur pédagogue pour écrire les dialogues des « Quatre Cents Coups ». Et Moussy, qui a travaillé de très près aux « Quatre Cents Coups », a eu le coup de foudre pour le cinéma. Pour le cinéma et pour le jazz. Seulement lui, il était loin d'avoir la moindre tante à héritage dans un coin. Pas le moindre château de famille, ni le moindre producteur à l'horizon de ses relations. Il se jeta sur Saint-Tropez. Trois jours plus tard, il apportait dix-huit pages. Deux jours plus tard, il signait son contrat. Maintenant, tout est terminé, il part repérer les extérieurs. Le film sera tourné en juin.

— Alors, comment pouvez-vous renouveler cette vieille légende ?

— *D'abord, physiquement. Saint-Tropez n'a pas été tellement utilisé. Vadim s'est servi de Saint-Tropez comme d'un cadre très joli. L'endroit ne voulait encore rien dire d'autre que de magnifiques photos. Dans « Le Bel Age », les personnages évoluent sur des toiles de fond interchangeables. Que ce soient Megève, Saint-Germain-des-Prés ou Saint-Tropez, c'est le même endroit. Molinaro, lui, a amidonné son histoire dans une villa sophistiquée et glacée. Il a eu raison. Cette villa a un ton mais ce n'est pas Saint-Tropez.*

Personnellement, j'espère avoir un œil neuf, car le mien l'est vraiment. Je vois les choses de l'extérieur. J'ai été à Saint-Tropez, mais en voyeur ou en amateur de pêche. Je ne suis pas dans le coup.

Jean-Paul Rappeneau, avec qui j'ai travaillé, n'y a jamais mis les pieds. Nous avons imaginé des caractères très précis et, dans la mesure où ces personnages existeront, le film existera.

L'histoire est celle d'une jeune fille qui, elle aussi, n'est pas dans le coup. Elle découvre ce pays où personne ne vient chercher la même chose, et qui très miraculeusement satisfait à peu près tout le monde.

— Comment éviterez-vous l'inévitable surboum, la cave, les dames nues ?

— *Je n'évite pas. C'est impossible. J'essaye de l'analyser plus que d'y participer. Je voudrais que les spectateurs voient par les yeux de l'héroïne.*

Une héroïne qui a de très beaux yeux, célèbres avant de les avoir montrés, Marie Laforêt. Nous les découvrirons enfin dans le film de René Clément « Plein Soleil » qui sort cette semaine. C'est l'événement cinématographique de la semaine.

★

L'EVENEMENT théâtral, c'est la pièce de Françoise Sagan, «Un Château en Suède». Avant de recevoir la critique, la pièce a été jouée pendant une semaine. André Barsacq, le metteur en scène, avait très peur, mais il semble qu'il ait eu tort. Le public réagit avec beaucoup de chaleur et les agences ont déjà loué jusqu'à la fin du mois.

(Archives.)

MARIE LAFORET.
Des yeux célèbres.

Sans « vedette tête d'affiche » et avant la critique, cela ne s'est encore jamais vu. Robert Kanters vous parlera de la pièce dans sa prochaine chronique.

★

AUX auteurs dramatiques en puissance, un nouveau débouché est offert.

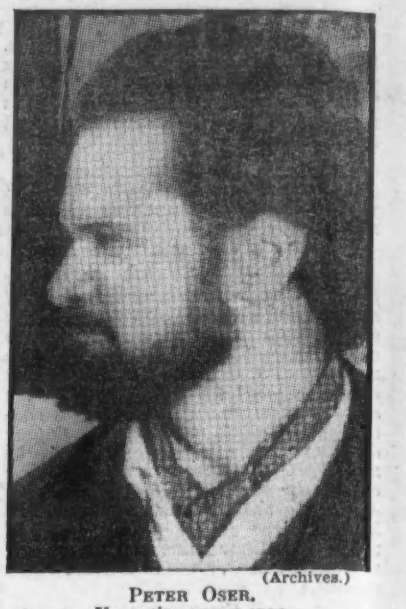
Trois jeunes amateurs de théâtre (« amateur » comme on dit aficionado. Ils n'ont pas raté un spectacle depuis dix ans) viennent de fonder une revue mensuelle d'un genre spécial.

En plus d'enquêtes, entretiens et critiques, la revue « Perspectives du théâtre » publie dans chacun de ses numéros le manuscrit d'une pièce *in extenso*. La revue est envoyée aux directeurs de théâtre.

A part ce côté pratique, tous les « amateurs » trouveront dans cette revue au ton assez avant-gardiste, des reportages intéressants sur les répétitions et la façon de travailler de nos meilleurs metteurs en scène. « Les Nègres » et « Barrage contre le Pacifique » ont été ainsi déjà analysés.

★

ENFIN, il faut bien parler de B.B. C'est gênant parce que sa vie privée et sa vie publique se confondent au point que le journaliste en quête d'informations, et non de scandales, ne sait pas définir la part qui lui revient. Enfin.



(Archives.)

PETER OSER.
Un sain commerce.

Primo : procès de B.B. à l'eau Charrier.

B.B. accuse l'Eau Charrier de mettre en doute, par sa publicité (« Bébé aime Charrier ? ») l'amour qu'elle porte à son mari.

La société répond : « La source Charrier, située à 28 kilomètres de Lapalisse, dans l'Allier, a été achetée par notre société il y a deux ans.

« Il y a deux ans, Jacques Charrier était inconnu, mais l'eau, exploitée depuis 1933, portait déjà sur l'étiquette « Pour le coupage du biberon ».

« Pour organiser une campagne publicitaire et lancer un produit, il faut au moins un an. Nous n'avions pas prévu l'événement. Il nous a amusés.

« Quelqu'un nous a proposé cette formule : « *Bébé aime Charier, disent-elles* ». Cela aurait été encore plus drôle. Nous ne l'avons pas utilisée cependant ».

Secundo : le partenaire de B.B. dans « La Vérité ».

Il est vrai que Clouzot a mis à l'épreuve depuis un mois à peu près tous les comédiens mâles de la classe 50 à la classe 60, et que tous ceux qui ont près d'eux une compagne attentive ont eu des ennuis domestiques.

H.-G. Clouzot a poussé si loin ses recherches qu'il a même sadiquement pensé aux anciens fiancés de B.B., Sacha Distel et J.-L. Trintignant. Il a renoncé au premier. Mais pas au second, auquel il a demandé de faire un essai.

Jacques Charrier aurait immédiatement pris sa plume pour prier Jean-Louis Trintignant de comprendre la situation, et de refuser le rôle.

De son côté, J.-L. Trintignant est sensible à l'exploitation déplaisante qui ne manquerait pas d'être faite de sa réapparition dans un film, aux côtés de Brigitte Bardot. Et il a longuement hésité.

On peut raconter cette histoire avec des sourires en coin.

Mais pourquoi ne pas essayer au contraire, si J.-L. Trintignant se révèle, après essai, le meilleur interprète possible pour Clouzot, d'éviter les sous-entendus, et de dire franchement : un homme et une femme qui ont songé à faire leur vie ensemble et qui se sont séparés pour des raisons qui les regardent seuls, vont se retrouver partenaires dans un film.

Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'une telle situation se présente dans la vie de deux comédiens. Elle n'est ni drôle ni exceptionnelle.

Souhaitons seulement qu'elle soit féconde pour le cinéma, plutôt que pour la presse à scandales, et que H.-G. Clouzot fasse de « La Vérité » un bon film, et de J.-L. Trintignant la vedette qu'il mérite, par son talent, de devenir.

MICHELE MANCEAUX.

SARAH BERNHARDT

THÉÂTRE DES NATIONS

INAUGURATION DE LA IV° SAISON

ET

CYCLE DE LA COMMUNAUTÉ

15, 16, 17, 18 et 19 mars : COTE D'IVOIRE
(DANSEURS ET COMEDIENS D'ABIDJAN, DANANE ET MAN)

21, 22, 23, 24 et 25 mars : MALI
(DANSEURS ET MUSICIENS DU SENEGAL ET DU SOUDAN)

LOCATION OUVERTE

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 14....	20 h.	FAUST	*Mercredi 16..*	20 h. 45	LAKME
Mercredi 16..	21 h.	SYMPHONIE - L'OISEAU DE FEU - SUITE EN BLANC	*Jeudi 17 ....*	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Jeudi 17		Soirée réservée	*Vendredi 18*	21 h.	ISOLINE - PAS DE TROIS - COMBAT (création) - LA PEAU DE CHAGRIN (création) FETE ARLESIENNE
Vendredi 18 .		Relâche	*Samedi 19 ..*	21 h.	LA BOHEME
Samedi 19 ..	20 h.	CARMEN	*Dimanche 20.*	14 h. 30	LE BARBIER DE SEVILLE
Dimanche 20.	20 h.	CARMEN	*Dimanche 20.*	20 h. 45	LAKME

MUSIQUE

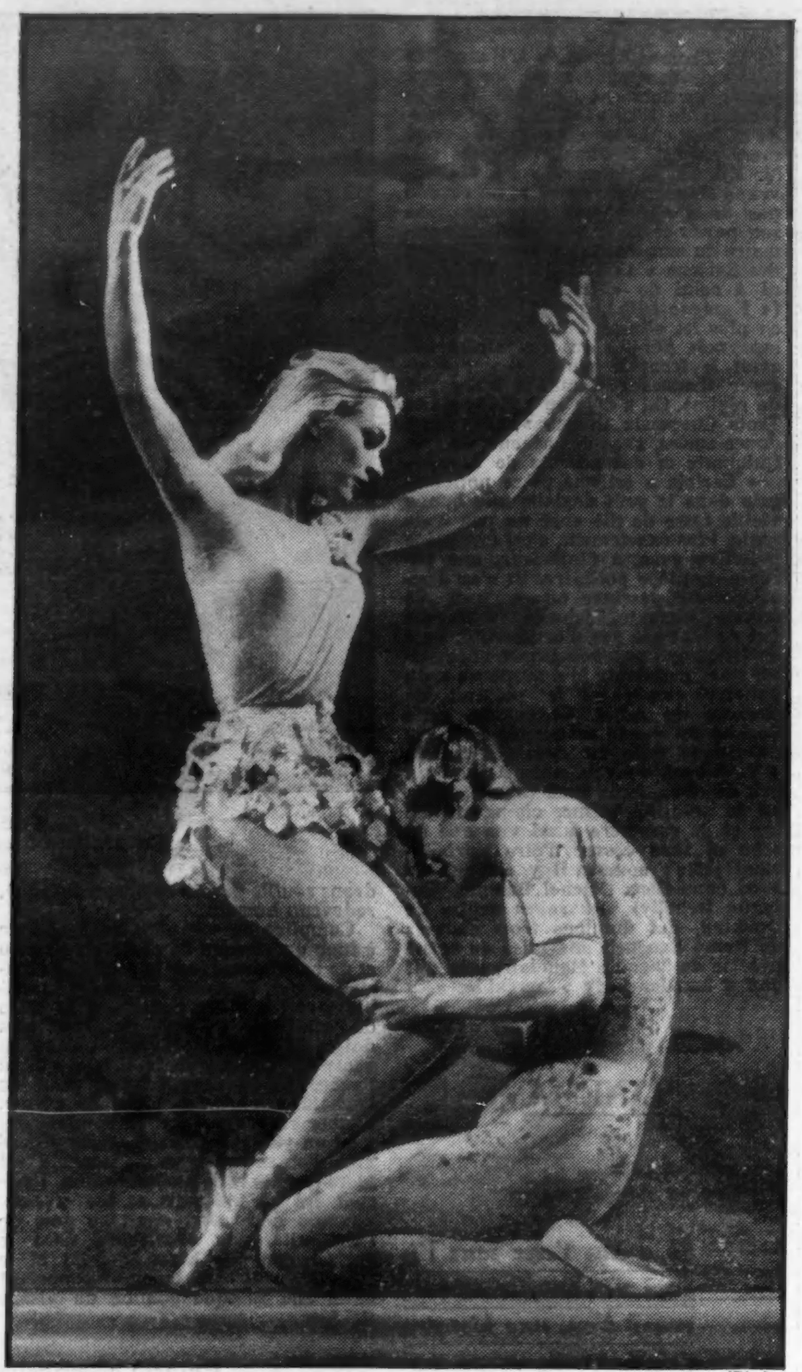
Ravel à l'Opéra

● *Les sortilèges n'ont pas opéré mais, pour Ravel, le purgatoire aura été court.*

UN spectacle entier vient d'être consacré à Ravel par notre Opéra national : louable intention, résultat discutable. En effet, la représentation comprenait le merveilleux ballet que Skibine a réglé sur « Daphnis et Chloé » — et qu'il danse avec Claude Bessy — mais aussi deux œuvres lyriques qui appartenaient auparavant au répertoire de l'Opéra-Comique, et que l'Opéra vient de s'annexer : « L'Heure espagnole » et « L'Enfant et les Sortilèges ».

Sur l'immense plateau de l'Opéra, les amours du muletier et de la belle horlogère perdent de leur accent et de leur mordant.

Quant à « L'Enfant et les Sortilèges », ce que nous avons vu soulève aussitôt une question de principe : est-il possible, ou même souhaitable, de porter à la scène cette fantaisie lyrique, où la magie des sons rejoint et complète la magie des mots, et où l'irréel occupe une place si prépondérante ? Les phrases de Colette et les harmonies de Ravel ne font sans doute que suggérer ce monde merveilleux des terreurs et des songes enfantins : mais est-il nécessaire de mettre les points sur les i et de concrétiser, avec les pauvres moyens de la vérité théâtrale, des fantasmagories qui n'ont de véritable réalité qu'à travers notre imagination ? Le théâtre est fait pour ajouter aux œuvres une autre dimension, il doit leur conférer cet étrange mystère qui naît des planches, cette « aura » propre à la rampe, ce dépaysement que seule la scène peut susciter : mais, si le théâtre tue la poésie dont une œuvre est chargée, s'il étouffe le parfum qu'elle exhale, s'il la précipite dans un insupportable prosaïsme, c'est qu'il manque à sa mission. C'est ce qui s'est produit l'autre jour à l'Opéra ; les sortilèges n'ont pas opéré ; et nous étions nombreux à évoquer l'exécution au concert de ce même « Enfant » par Lorin Maazel et la Société, il n'y a pas longtemps ; ce jour-là, sans décors, sans costumes, sans mise en scène, nous avions tout de suite retrouvé le paradis perdu de l'enfance...



CLAUDE BESSY ET GEORGES SKIBINE DANS « DAPHNIS ET CHLOÉ ». (Pic.)
Toutes les chances au départ.

Une oreille historique

Pourtant, la direction souple, précise et vivante de Manuel Rosenthal — qui fit merveille dans « Daphnis » — donnait au départ toutes ses chances à Ravel, à ce Ravel dont Claude Samuel constatait l'autre jour (1) que ses actions remontaient en flèche auprès du public discophile. Et, de fait, il semble bien que Ravel sorte actuellement définitivement de l'inévitable période de désaffection qui suit toujours la mort d'un grand créateur. Ce temps de purgatoire aura été court pour lui, alors que Debussy, par exemple, attend encore sa complète réhabilitation. C'est que le vrai métier, la vraie technique possède un pouvoir dominateur qui « paye » toujours. Sans tomber dans les excès de la théologie de l'art pour l'art, on peut affirmer, sans paradoxe, que ce n'est pas le fond d'une œuvre qui la fait durer, mais sa forme. Nous n'avons plus le temps de nous faire une oreille « historique » et de vaincre, pour y trouver notre délectation, l'écueil des modes passées ; nous entendons que notre plaisir soit immédiat, total : pour cela, une forme imperturbable est seule capabe de transcender des modes éphémères, et c'est ce qui explique la fortune étrange dont jouissent Bach comme Ravel, l'un et l'autre étant — comme Mozart — de ces très rares musiciens infaillibles. Je sais qu'il y a une dizaine d'années, il était de bon ton, chez les jeunes musiciens, de se moquer — et de se méfier — de la virtuosité technique de Ravel : aujourd'hui, le nombre des versions phonographiques de la « Valse » vient rétablir l'équilibre ; Ravel sort grand vainqueur de l'épreuve de l'efficacité. Encore convient-il de ne point empêcher son charme d'agir...

CAMILLE RAMEAU.

(1) Voir « L'Express » n° 455.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *Du théâtre populaire un peu bourgeois, de la tragédie freudienne et une agréable « murder-party »*

LA S.N.C.F. et la Régie Renault ont présenté cette semaine leurs nouveaux spectacles : « Le Distrait », de Regnard par l'Equipe de la S.N.C.F. (1), deux actes de Labiche, un de Tchékov, un de Feydeau par le groupe théâtral de Loisir et Culture de chez Renault (2). Fait par leur personnel et pour eux, c'est du théâtre en circuit fermé, qui part de la base, sans être apporté par des professionnels ou des intellectuels, et qui à ce titre, permet peut-être de sonder les goûts et la culture d'un public vrai.

A certains, le choix des pièces apparaîtra déjà comme réactionnaire, d'autant que rien n'est fait pour souligner, par exemple, chez Regnard, la décomposition morale de la société à la fin du XVII[e] siècle, ou bien chez Labiche l'odieux et le ridicule d'une société bourgeoise cyniquement paternaliste. Interprètes et public prennent Regnard et Labiche comme ils sont écrits : ce théâtre populaire est un théâtre de répertoire bourgeois, un peu comme la peinture du réalisme socialiste correspond au réalisme bourgeois d'il y a soixante ou quatre-vingts ans. C'est sans doute une nécessité pédagogique: le théâtre auquel le public populaire accède de plain-pied ne relève ni du folklore un peu bêtifiant (comme Jacques Copeau avait tendance à le croire vers la fin de sa vie) ni de l'avant-garde dont les astuces déconcertent un auditoire non prévenu. En d'autres termes, entre le T.N.P. de Chaillot avec son répertoire classique universel, et le T.N.P. de Récamier avec son répertoire de laboratoire, il manque un chaînon, de même qu'il faut un certain entraînement progressif de l'œil pour passer de Raphaël à Picasso et aux abstraits.

Cela dit, cette éducation pourrait être rapide : la compagnie l'Equipe de la S.N.C.F., qui a des années d'expérience, s'est composé un répertoire de petits classiques et de pièces peu connues des grands auteurs, en marge du scolaire. Elle les présente avec goût et avec un métier plus sûr que bien des jeunes compagnies professionnelles, et elle est suivie par son public puisqu'elle donne chaque année à la gare d'Austerlitz deux saisons d'une trentaine de représentations. Le groupe de chez Renault, plein de gentillesse et de bonne volonté, est de création toute récente, ce qui l'excuse tout à fait d'en être encore au stade d'un amateurisme un peu vagissant. Il a voulu choisir un programme de tout repos, mais peut-être a-t-il sous-estimé son public : il m'a semblé que « Le Jubilé », de Tchékov, et « Feu la Mère de Madame », de Feydeau, passaient mieux que « Les Deux Timides » et « La Main leste » de Labiche, bons petits vaudevilles tellement désuets qu'ils paraissent aujourd'hui relever du guignol plus que du théâtre.

A notre tour, ne surestimons pas l'importance de ces mouvements : la population de chez Renault est celle d'une grande ville, et la salle du Récamier, l'autre soir, n'était même pas tout à fait pleine... N'importe : il y a là des gens qui prouvent que l'amour du théâtre n'est pas mort, non par des articles ou des conférences, mais comme Diogène prouvait le mouvement : en marchant.

(1) Gare d'Austerlitz (Por. 30-02).
(2) Récamier (le jeudi).

● Horace

Faut-il classer du côté des amateurs ou des professionnels la compagnie de M. Jean Gillibert, qui présente après la belle « Athalie » de l'an dernier un « Horace » discutable mais intéressant (3) ? Plusieurs de ses comédiens ont en tout cas déjà paru sur des scènes régulières. Ici, la pièce romaine de Corneille est jouée en costumes Louis XIII, avec le style d'interprétation et de diction d'aujourd'hui. Imaginez Horace habillé en d'Artagnan et parlant avec la vivacité... disons : de M. Alain Cuny ou d'un acteur de ce style... Dans la pièce de Corneille, M. Gillibert, qui est psychiatre, a surtout retenu le drame familial, les relations à complexes entre le père, le frère et la sœur, l'apparition du parricide dans la société à laquelle Freud, déjà, accordait tant d'importance. Quand Horace tue Camille, c'est un « meurtre idéologique » (« une vendetta froide », disait Gustave Lanson), la victoire de l'ordre nouveau sur le passé : mais à la scène ce meurtre réfléchi d'une sœur, dont les imprécations sont déjà d'une vaincue, par un frère un peu buté, devient incompréhensible. La tentative de M. Gillibert est intéressante : mais elle reste floue, me semble-t-il, parce qu'il essaie de projeter devant nous, en même temps, sur le même écran, quatre ou cinq images du drame d'Horace qui ne se superposent pas tout à fait : celles de la Rome archaïque, de l'idée que Corneille se faisait de cette Rome, de la société de 1640, de l'idée que nous nous faisons de cette société, de l'idée que nous nous faisons de la Rome archaïque, etc.

● Carlota

Du côté du boulevard, s'il vaut mieux ne pas suivre au Japon Mme Yvonne Vineuil qui nous propose une lente et lourde adaptation du roman

→

(3) Alliance Française (le mardi).

ODÉON - THÉATRE DE FRANCE - RENAUD-BARRAULT
Jusqu'au 11 avril - 30 DERNIERES
TETE D'OR - 9, 18, 24 mars (3 dernières) — LA PETITE MOLIERE - 13, 23, 28 mars
RHINOCEROS - 15, 16, 17, 19, 21, 27 mars — LA CERISAIE - 10, 11, 12, 14, 20, 25, 26 mars

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES - Lundi 21 mars à 21 heures (O.A.I. - Valmalète)
GEZA ANDA
HAYDN - BRAHMS - CHOPIN (24 préludes)

remises de 25%
20% ou 15%
Sur les prix officiels
RADIO
TÉLÉVISION
ÉLECTRO-MÉNAGER
TÉLÉ-OMTEX
23, r. de la Pépinière
(St Lazare)
EUR. 47-15 & 16
Garantie totale
Service après vente
Facilités de paiement 18 mois
OUVERT DE 9 A 19 H. SAUF LE DIMANCHE

THEATRE DES CH.-ELYSEES 21, 22, 23, 25 avril
THEATRE NATIONAL DE L'OPERA 26 avril
O.A.I. Valmalète
BEETHOVEN
Les 9 SYMPHONIES
HERBERT VON
KARAJAN
Orchestre Philharmonique de
BERLIN

GAVEAU — Jeudi 17 mars 21 h. Valmalète
Récital MARIE-CLAIRE
PICHAUD
Ses chansons poétiques
Ses chansons bibliques

Studio BERTRAND
EN PREMIÈRE EXCLUSIVITÉ
LES AMANTS CRUCIFIES
de MIZOGUCHI

STUDIO 28
10, rue Tholozé MON. 36-07
LES MAITRES FOUS, de Jean Rouch
et
La Nuit des Forains
d'INGMAR BERGMAN

THEATRE ANTOINE
DERNIERES
LE ZERO
ET L'INFINI
Raymond PELLEGRIN

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
« L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE »
d'Yvonne VINEUIL
D'après le roman de Thomas RAUCAT
Mise en scène de Nicolas BATAILLE
BAL. 00.87

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PAUL MEURISSE
joue
l'Hurluberlu
de Jean Anouilh
350e

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

PALAIS DES SPORTS
PORTE DE VERSAILLES
l'Agence Littéraire et Artistique Parisienne pour les Echanges Culturels et les Spectacles Lumbroso présentent
à partir du 24 MARS
les
CHŒURS et DANSES de L'ARMÉE SOVIÉTIQUE
Sous la direction du Colonel ALEXANDROV
185 ARTISTES
Soirée à 21 h. - Mat. Dimanche à 15 h. - Relâche LUNDI
Places à partir de 5 NF - Location : Au Palais des Sports - LEC. 58-23 - 58-24 - à l'Equipe TAI. 70-80 - Aux Wagons-Lits OPE. 61-30 et dans les Agences.
Location ouverte

de M. Thomas Raucat, « L'Honorable Partie de campagne » (4), on pourra passer un moment agréable dans le Londres de 1880 avec la « Carlota » de M. Miguel Mihura, naturalisée pour nous par M. Emmanuel Roblès (5). M. Mihura, le scénariste de « Bienvenue Monsieur Marshall », ne semble pas un écrivain très apprécié dans son pays : je ne le trouve ni au sommaire du numéro spécial des « Cahiers des Saisons » (« L'Espagne même ») ni à celui de « La Table ronde » (« Espagne 59 »), qui prend de plus en plus les allures d'une pieuse revue espagnole publiée en français et qui avait le front le mois dernier d'essayer d'annexer Camus à l'Espagne du régime. On a déjà vu à Paris « Les Trois Chapeaux Claque », une farce douce-amère, avec des accents de don Quichotte et des accents de Charlot.

« Carlota » est une pièce policière gaie dans le goût anglais, une bonne vieille tasse de thé avec un peu d'arsenic. Plus exactement, c'est une pièce policière avec, à l'intérieur, une parodie de pièce policière. Et c'est l'occasion de dessiner un portrait de femme aimante, jalouse, fantasque qui ne manque pas d'originalité. Mais les truquages psychologiques nécessaires pour maintenir le « suspense » du policier empêchent le portrait de prendre du relief. Et comme cette Carlota est morte assassinée au lever du rideau (elle vit devant nous en « flash-back ») cela nous retient un peu de rire... Mais Mme Claude Génia est la subtilité même, changeant de ton et de caractère aussi vite que de robe et sans cesser d'être parfaitement juste ; comme il y a aussi de bons comédiens (Michel Bouquet, Suzanne Dehelly), des robes drôles de Douking, des flonflons trop discrets de Henri Sauguet, une mise en scène précise de Jacques Mauclair, cela fait une « murder-party » agréable.

ROBERT KANTERS.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● « Les Yeux sans Visage » : un film d'horreur? Non, une histoire fabuleuse de la mythologie moderne.

L'ENFER commence dès le début du film (*) dans cette 2 CV qui s'enfuit dans la nuit sous la pluie. Une femme est au volant (Alida Valli). Elle a ce regard vert et absent des complices qui aiment la peur plus que le sang. Nous l'accompagnons sur les berges d'un canal où un cadavre alourdi par le poids de tous les crimes de la folie sera traîné puis englouti. Déjà les traces de ce meurtre nous accablent, et cependant nous n'avons rien vu, que ces jambes nues et ce chapeau mou sur la face, et qui dit tout... tout ce que nous allons découvrir dans le repaire où l'on nous conduit : villa de banlieue qui fait songer aux « Diaboliques », où nous rencontrons sous la barbe rassurante d'un chirurgien le regard fou de Pierre Brasseur, et au fond de la maison, sous un masque de caoutchouc, la fille de cet honnête homme, défigurée par un accident, morte aux yeux du monde, cloîtrée, mais que son père veut ressusciter en volant, par la greffe, le visage des autres.

Un visage de fée

Mais c'est à sa maîtresse (Alida Valli) qu'il laisse le soin d'assurer son vrai crime : le vol, puis l'enterrement de ses victimes. Nous assistons à ce racolage pour le martyre, et nous voyons le piège se tendre puis se rabattre sur une étudiante abandonnée (Juliette Mayniel), dont nous suivrons les appréhensions dans cette 2 CV, puis dans la nuit d'un parc où des chiens hurlent annonçant l'innommable. Car l'apaisement de l'assassinat nous sera refusé, et nous verrons cette enfant sans visage, emprisonnée et nourrie comme une bête, s'enfuir enfin pour se suicider. Alors nous reprendrons souffle devant ce corps disloqué, redevenu humain.

(4) Studio des Champs-Elysées.
(5) Edouard-VII.
(*) Madeleine, Mercury.

ALIDA VALLI.
« Un sentiment confus de culpabilité...

(Archives.)

Complice de son père, portant tour à tour un masque de chair empruntée et de caoutchouc (car la greffe ne réussit jamais), l'héroïne au visage invisible viendra rôder autour de la table de sacrifice, palpera du bout des doigts la figure de la vie qu'elle va usurper, comme cette foule qui à l'aube, venait autrefois au pied de l'échafaud regarder, sans le savoir, tomber sa propre tête. Et soudain devant un visage qui se débat elle découvrira l'absurdité de ce mensonge. C'est alors la plus belle partie du film. Libérant les chiens-loups et les oiseaux que son père martyrisait au nom de l'humanité, elle s'éloignera dans le rugissement des bêtes libérées et le roucoulement des colombes, portant enfin son masque comme un visage de fée.

Un acte courageux

Un visage, nous n'osons presque jamais le toucher de nos mains. Il y a les yeux, dont le regard ne se saisit pas avec les doigts, et ce front que nous essayons de comprendre en l'appuyant contre le nôtre, et aussi, dès que les paupières sont closes, cette présence qui nous intimide... C'est pourquoi celui qui souille ou déchire la face de l'homme commet un crime qui n'a pas de nom et dont Sade lui-même n'osa rêver. Crime au-delà de l'absurde qui cependant prend un sens, s'il revêt, dans notre esprit, l'aspect d'un mythe et devient ainsi le symbole du meurtre, acte que chaque jour, pour survivre, commet la société dont Franju fait ici indirectement le procès. Choisissant la main d'un chirurgien pour détruire et voler l'image parfaite du rêve et de la vie, il porte ainsi au paroxysme notre dégoût de l'égoïsme individuel et collectif.

C'est sous cet aspect que l'exposé de ce crime odieux est un acte courageux, car il éveille en chacun de nous ce sentiment confus de culpabilité dont les racines descendent jusqu'aux premier temps du monde. Face au sacrilège l'homme a peur, s'acharne, hurle ou fuit. Et ce soir, dans la salle obscure, ces éclats de rire ressemblaient à des cris.

Enfant bâtard du surréalisme, Franju déclarait récemment (1) ici qu' *« au-delà de l'horreur on trouve la poésie. »* Au-delà, oui, et en deçà aussi, et partout si l'on veut. Cela dépend un peu de notre œil et de ce qui se passe derrière lui.

Il est bien vrai qu'au bout de ce tunnel, plein de sang et de cris, paraît une fenêtre qui s'ouvre *« sur le matin chaste de l'infini ».* Mais est-ce ici l'insolite qui nous atteint ? Et ne pensons-nous pas davantage à cette phrase d'André Breton : *« L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolver au poing, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule. »*

C'est exactement ce que Franju vient de faire en plaçant sur la tempe de notre conscience satisfaite le canon brûlant du mépris. *« Regardez,* nous dit-il, avec un énorme ricanement, *vous faites chaque jour la même chose, d'une autre façon. »* Des abattoirs de La Villette jusqu'à Hiroshima, en passant par les prisons et les poteaux d'exécution, il faut tuer pour vivre et se sauver, il faut voler le bonheur des autres avec la bénédiction des prélats et des magistrats. Un film d'horreur ? Non, une histoire fabuleuse de la mythologie moderne.

BRUNO GAY-LUSSAC.

La critique de René Guyonnet

● « Notre agent à La Havane » : une affiche séduisante, mais c'est tout.

SEDUISANT est le halo qui, depuis la publication du roman de Graham Greene, s'est constitué autour du titre, (« Notre agent à La Havane » (« Our man in Havana ») : exotisme, romantisme de la révolution cubaine, mystère d'une histoire d'espionnage, piquant d'une satire des services secrets.

(1) Voir « L'Express » n° 455.

Savez-vous que vous pouvez passer QUINZE JOURS à MEGEVE (1.113 m. d'altitude) pendant les vacances de Pâques, en ne payant que 495 NF en pension, service et taxes compris, dans un hôtel 3 étoiles, en écrivant à G. BOISSON - HOTEL MONT-BLANC - Ski, téléphériques, équitation, soleil, etc.
Communiqué.

AGRICULTEURS, 8, r. Athènes. TRI. 96-40
O. W. FISHER
dans le rôle de
Louis II de Bavière
de
HELMUT KAUTNER

URSULINES, 10, r. Ursulines. ODE. 39.19
Un Film du « FREE CINEMA »
TOGETHER
de LORENZA MAZZETTI
et
THE FORGOTTEN VILLAGE
Scénario et dialogues de
JOHN STEINBECK

Séduisante aussi, l'affiche du film qui, autour du nom de Greene, réunit ceux de Carol Reed, réalisateur du « Troisième Homme », d'Alec Guinness, de Maureen O'Hara, de Burl Ives et de Noel Coward.

Les séductions de « Notre agent à La Havane » (1), malheureusement, s'arrêtent là. Les promesses du halo et de l'affiche ne sont pas tenues. Certes, il y a quelque chose de satisfaisant pour l'esprit dans cette dérision du principe même du réseau de renseignements. Il est réjouissant de voir le paisible commerçant incarné par Alec Guinness faire croire des sornettes aux spécialistes de l'Intelligence Service (parce qu'il a besoin d'argent pour donner à sa fille une haute éducation). La farce pourrait même prendre de la grandeur lorsque, à l'avant-dernier acte, elle tourne au tragique.

Mais tout est dans l'idée. Au niveau de la construction du récit et au niveau de la mise en scène, il n'y a pas davantage.

● Millionnaire de 5 sous

« Millionnaire de 5 sous » (2) (« The Five Pennies »), de Melville Shavelson, raconte la vie exemplaire du cornettiste Loring « Red » Nichols qui, au sommet de sa gloire, renonça au jazz, à ses pompes et à ses œuvres, pour se consacrer à la rééducation de sa fille frappée par la poliomyélite. C'est dire les flots de larmes qui se déversent dans la salle.

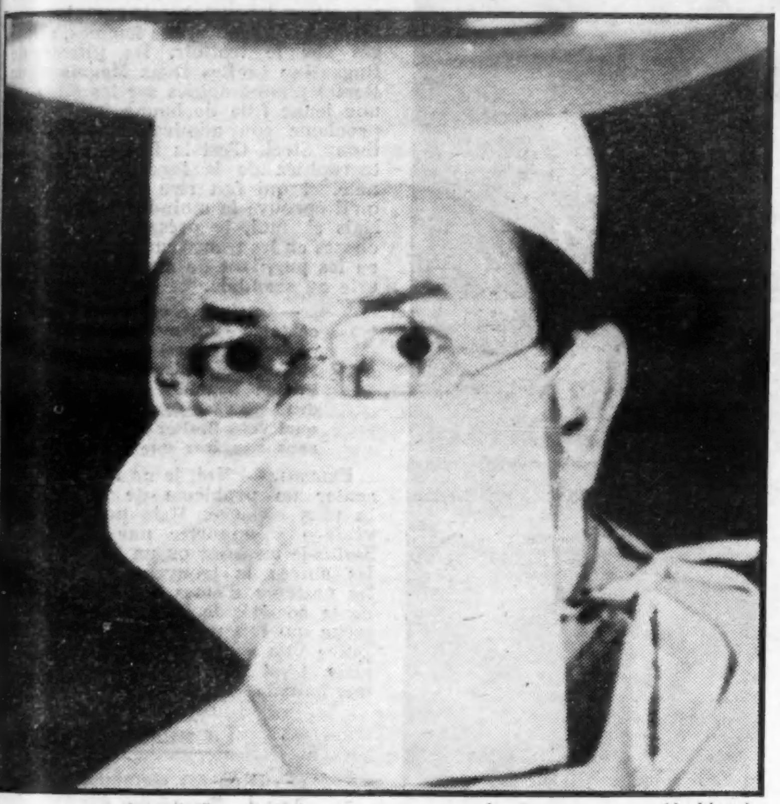
Pour le reste, « Millionnaire de 5 sous » n'appelle que deux observations :

1. Danny Kaye, producteur et principal interprète, est, dans l'ensemble, moins drôle qu'à l'ordinaire.

2. Il réussit cependant, avec Louis Armstrong, deux numéros qui arrachent des applaudissements aux spectateurs du film : une interprétation à la trompette de « Schnitzelbank » (ou il est doublé par « Red » Nichols lui-même) et une interprétation en duo de « When the Saints go marchin' in ».

RENE GUYONNET.

(1) George-V, Marbeuf.
(2) Elysées-Cinéma.



(Archives.)
PIERRE BRASSEUR.
...dont les racines descendent...

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● *Cent dessins chinois anciens dont l'audace rejoint celle de nos contemporains.*

LA juxtaposition d'aplats longiformes de couleurs vives n'est d'abord perçue qu'à l'état de vibration confuse. Puis des figures, des objets sortent peu à peu de ce chaos lumineux. Ce ne sont pas des lithographies de Dufy, de Matisse ou de Derain, du temps où ils étaient « fauves ». Ce sont des images gravées sur bois que, dans la Chine du Sud, les artisans tiraient à l'occasion de la nouvelle année et coloriaient au pochoir.

Au début du siècle, alors qu'en France les conservateurs de musée et les critiques officiels — qui ont, aujourd'hui comme hier, un infaillible instinct de l'erreur — se gaussaient des « fauves », les gouverneurs de la plupart des provinces chinoises interdisaient l'usage et la diffusion de ces estampes de nouvel an dont ils stigmatisaient le côté « superstitieux » (elles représentaient généralement des divinités bénéfiques). Sans doute eussent-ils été plus catégoriques encore s'ils s'étaient doutés que leur mode de fabrication correspondait, dans l'esprit et dans la forme, aux recherches d'expressions nouvelles entreprises, alors, par les peintres « occidentaux ».

Ce genre de coïncidence n'est pas rare dans l'histoire de l'art. Surtout lorsqu'il s'agit de l'art chinois, de loin le plus accompli, donc le plus universel.

L'excellente sélection, par Huguette Berès, 25, quai Voltaire, d'une centaine de dessins et d'estampes des différentes principales époques le prouve tout autant que l'a fait récemment, au Musée Cernuschi, le rassemblement de quelques peintures dues aux pinceaux des grands maîtres chinois.

Le rocher, un visage

Exposés quai Voltaire, les « rochers découpés » de la « Collection de peintres du studio des dix bambous » — le premier livre illustré en couleurs qui ait jamais été publié et qui parut à Nankin en 1622 — sont d'une audace comparable à celle des dessins de Wols ou de Bryen.

L'audace des Chinois était le fruit d'une longue tradition acceptée. Celle de nos contemporains naît du refus de la tradition. Mais ce ne sont pas forcément là des positions incompatibles.

« *Wang Tsai a passé dix jours à peindre une montagne et cinq jours à peindre un rocher... parce que la montagne a une âme et le rocher un visage...* », dit la préface des « Dix bambous ».

A quelques siècles de chez Huguette Berès, 17 *bis*, quai Voltaire, Marie Laure, André Poujet et d'Orgeix ont accroché leurs « paysages fantastiques » sur les murs de « La Cour d'Ingres ».

Les montagnes ont-elles encore une âme et les rochers un visage, à l'âge atomique ?

La tradition de l'art chinois peut être — ici ou ailleurs — de ce que certains peintres, comme ces trois-là, acceptent de se poser une telle question et tentent d'y répondre en recherchant chacun à travers ses rêveries propres, les raisons qu'ont les formes essentielles de survivre aux pires catastrophes, même à l'imagination des hommes.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(Archives.)
JULIETTE MAYNIEL.
...jusqu'aux premiers temps du monde ».

ENTRETIEN

« La Dolce Vita »

● *Le dernier film de Federico Fellini fait scandale en Italie. Mais où est le scandale ?*

C'EST plus qu'un scandale : c'est une affaire d'Etat.

L'un des metteurs en scène les plus célèbres du monde, Federico Fellini (« La Strada », « Les Vitelloni », « Les Nuits de Cabiria ») et le moins suspect de chercher la sensation par des moyens indignes, vient de provoquer, avec son dernier film « La Dolce Vita », un émoi sans précédent dans l'histoire du cinéma.

Fellini se fait insulter dans la rue lorsqu'on le reconnaît, en même temps qu'il déclenche des enthousiasmes frénétiques.

Quelques cardinaux ont pris nettement parti pour le film, qu'ils trouvent profondément chrétien. Mais le Vatican, l'Action catholique et le cardinal Ottaviani (secrétaire du Saint-Office) ont lancé une violente campagne contre « La Dolce Vita ». Le pape Jean XXIII avait approuvé le scénario. Mais il a récemment, au cours d'une audience publique, dénoncé « les artistes qui, sous couvert de liberté d'information, réalisent des œuvres sans scrupules ».

Plusieurs interpellations ont été adressées au Parlement demandant que le film soit interdit, mais le secrétaire d'Etat aux Spectacles a répondu par la négative parce qu'il « ne faut pas qu'en Italie l'art du cinéma soit étouffé par la censure ».

Des spectateurs debout

« L'Office Catholique du Cinéma Italien » a qualifié le film de « moralement inacceptable » et a, en conséquence, interdit à tous les fidèles d'y assister.

Mais jamais les deux cinémas qui le projettent à Rome, « Le Fiamma » et le « Fiammetta », n'ont connu pareille affluence : l'indice de fréquen- →

AVENUE Angle Champs-Elysées rue du Colisée * LA PAGODE 57 bis, rue de Babylone

THEATRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE
101, boulevard Raspail - LIT. 87-93
Sacha PITOEFF
présente
LES TROIS SŒURS
de TCHEKHOV
20 h. 45 très précises

CINEMA QUARTIER LATIN
d'ELIA KAZAN
UN HOMME dans LA FOULE
(v. o.)
9 RUE CHAMPOLLION - DAN 84 65

TNP
ERIK XIV
Vendredi 11 - Mardi 15 - Mercredi 16 à 20 h. 15
L'HEUREUX STRATAGEME
Jeudi 10, 20 h. 15 - Dim. 13, 14 h.

tation atteint 104 % (ce qui signifie que des spectateurs assistent debout) et des séances supplémentaires ont lieu le matin.

Qu'a-t-il de si provocant, ce film ? Il ne raconte pas une histoire. C'est une sorte de chronique, inspirée par les milieux des cafés de la Via Veneto (les Champs-Elysées de Rome), sans entrée en matière, sans conclusion, construite autour du personnage d'un journaliste romain Marcello Rubini (Marcello Mastroianni), qui sert de lien entre sept épisodes.

Cette chronique promène le spectateur à travers une certaine société romaine, ses plaisirs et ses désespoirs.

Il y a la boîte de nuit élégante où Marcello Rubini, qui vient glaner des potins, pour son journal, rencontre Maddalena (Anouk Aimée), jeune fille riche, blasée, insatisfaite, qui le suit jusque dans l'appartement d'une prostituée.

Rentrant chez lui à l'aube, Marcello découvre que son amie Emma, petite bourgeoise qui vit avec lui, a tenté de se suicider.

Il y a l'arrivée de la star (Anita Ekberg qui joue son propre rôle) à l'aérodrome. Pendant douze heures, circuit traditionnel de la star, à travers la ville, suivie de Marcello et d'une cinquantaine de photographes : Saint-Pierre (où elle grimpe les 700 marches qui mènent à la coupole), conférence de presse, « night club », où la vedette improvise un cha-cha-cha endiablé. Puis, fin de la nuit dans la campagne romaine, bain dans la Fontaine Trevi, retour à l'hôtel de la star, où son fiancé l'accueille par une gifle. Et amertume de Marcello qui s'était fait des illusions sur la nature de l'intérêt qu'une star peut porter à un journaliste.

Un cri de douleur

Il y a le miracle : deux enfants affirment avoir assisté à une apparition de la Vierge. Une foule de vieillards, de malades, de miséreux, se rassemble dans l'attente d'une nouvelle apparition ; attente vaine bien sûr, sous la pluie, toute une nuit durant.

Il y a le père de Marcello. Mais qu'est-on pour son père, et qu'est-on pour son fils, sinon un étranger, lorsque se dissipent les vapeurs de la nuit ?

Il y a la fête chez les aristocrates (presque tous les interprètes de cet épisode sont des membres authentiques de la noblesse romaine, qui ont consenti à jouer leur propre rôle).

Marcello y retrouve Maddalena. C'est un cri de désespoir et de peur : « Epouse-moi » dit Maddalena à Marcello ; « Aime-moi » répond Marcello. Mais ils savent tous les deux qu'il n'y a rien à faire.

Et chacun finit la soirée dans les bras d'un autre partenaire.

Enfin, il y a le suicide de Steiner, ami de Marcello. Pour le jeune journaliste, qui mène une vie incohérente, Steiner était le symbole d'une existence heureuse et féconde. Marié à une charmante femme, père de deux enfants ravissants, il habitait un bel appartement plein de livres, de tableaux, recevait des écrivains, des artistes.

Et voilà. Steiner, le seul personnage du film qui se situe au-delà de la « Douce Vie », finit par succomber, lui aussi.

Il y a dans le bungalow d'un producteur de cinéma, au bord de la mer, l'orgie qui se termine à l'aube, sur la plage.

Totalement seul, sans illusions, au milieu de gens qu'il méprise et dont il ne peut s'arracher, buvant comme les autres, pour échapper au vertige du vide, Marcello continue à vivre. La douce vie, « La Dolce Vita ».

Nous ne verrons pas le film de Federico Fellini à Paris, avant plusieurs semaines.

« La Dolce Vita », doit, en principe, être présentée en mai au Festival de Cannes, mais d'ici là des interventions « supérieures » peuvent se produire.

Etant donné la personnalité du metteur en scène italien, et le caractère de toute son œuvre, c'est tout le principe même de l'expression cinématographique qui est en cause. Où est le scandale ? Dans la vérité et le cri de douleur d'un homme sincère ? Ou dans le mensonge, et le rêve, vendus pour quelques francs, à la porte des salles obscures ?

Voici la réponse de Federico Fellini à un journaliste italien, Giorgio Bocca :

— Le moralisme verbal des Italiens a trouvé son cheval de bataille avec « La Dolce Vita ». Aviez-vous prévu une polémique si bruyante ?

FEDERICO FELLINI. — On ne prévoit guère les équivoques : on les subit. Moi, je n'ai fait qu'un film, dont j'attendais qu'il fût discuté, mais dans ses limites. Au lieu de quoi il a donné le jour à un tapage déplacé. Peut-être n'est-ce que pure coïncidence ; probablement a-t-on cherché plutôt à sortir tant bien que mal de l'ennui national. En attendant, me voici pris dans une dispute qui en grande partie ne me regarde pas. Exaspérant, non ?

— C'est le lot du succès. De toute manière, nous passons de Lando Degoli (1) à Frederico Fellini. C'est un progrès.

FELLINI. — Vous trouvez ? Au sujet de mon film, on parle un peu partout de religion, de patrie, de lutte des classes : arguments qui dépassent le cadre des propos de bistrots ou de coins de rue. Je ne voudrais pas trouver le vide sous tout ce tapage.

— Qu'éprouvez-vous face aux insultes, aux menaces anonymes ?

FELLINI. — Eh bien, quand on me crache dessus, comme à Milan, ça me fend le cœur. Parfois, je me contente de rire. Mais quand on me reproche de mépriser mon pays, ça, ça ne me fait pas rire. J'en suis abasourdi. C'est bien triste, cette défense caricaturale de valeurs auxquelles personne ne croit plus.

Un moralisme intermittent

— Lorsqu'on vous dit : le linge sale se lave en famille : vous dénigrez l'Italie à l'étranger, etc. Que répliquez-vous ?

(1) Héros d'un scandale des Jeux de la T.V. italienne, il y a quelques années.

(Dalmas.)

FEDERICO FELLINI
« Tout mon film appelle au secours... »

FELLINI. — De grâce, passons sur ces inepties. Que devrais-je donc répliquer ? Que l'une des rares choses italiennes à être appréciées à l'étranger, c'est précisément ce cinéma sincère ?

— La sincérité a des limites, dit-on, et même la description du mal peut être mauvaise.

FELLINI. — Me faut-il donc expliquer, expliquer encore la moralité de mon film en sachant par avance que je ne serai qu'à moitié compris ! Mon film est chaste et c'est sans complaisance qu'il décrit le mal. C'est le film d'un désespéré amer et désorienté : une autobiographie. Marcello, c'est moi de la tête aux pieds.

— Les arguments des moralistes peuvent être sérieusement considérés, mais le style de ce moralisme semble bizarre. Tant que l'on projette des films sur la corruption de la Rome populaire, personne ne proteste, mais dès qu'il s'agit de la Via Veneto, c'est un véritable tollé. Pourquoi ? Devons-nous en conclure que la moralité est une question d'argent ?

FELLINI. — Je n'en ferais pas un problème si important. Les protestations ne fusent pas d'une classe, mais d'un milieu restreint et déterminé. S'élargissant, elles se sont transposées dans la politique, dont j'ignore tout et ne désire rien. Quant au moralisme d'un certain public, je dois le considérer pour le moins intermittent. On projette ces jours-ci en Italie des actualités sur les intelligents plaisirs d'une joyeuse bande romaine. On y voit des hommes, des femmes, allongés sur le trottoir, les piliers de Rugantino (« Les Deux Magots » de Rome) photographiés sur les murs, et une jeune fille de bonne famille qui proclame son admiration pour Anthony Steel. C'est la Dolce Vita photographiée de la façon la plus banale, et qui fait rire le public sans qu'il éprouve la moindre indignation. Mais si, moi, je présente les mêmes choses en les transfigurant et, je crois, en les purifiant de mon art, alors on crie au scandale.

— On trouve certainement dans ce tapage un moralisme bien superficiel, et aussi de la démagogie. Mais le moraliste sincère, le politicien honnête ont peut-être le droit de vous demander : « Pourquoi vous limiter à décrire le mal sans suggérer une solution ? »

FELLINI. — Moi, je ne fais que présenter un problème de la manière la plus efficace. Mais pourquoi devrais-je y apporter une solution ? Serais-je un saint ou un leader ? Que les autres la trouvent, la solution, les pasteurs d'âmes, les réformateurs de la société. Je suis un metteur en scène qui fait un film. Du reste, « La Dolce Vita » n'a aucune intention sociale. C'est une fable contée comme une ballade.

La misère des âmes

— Il en est certainement ainsi, mais n'espérez point que l'on vous croie. Nul ne peut penser que vous ignorez les liens de votre fable avec une vérité sociale. Si bien que certains diront : « C'en est trop pour une fable, trop peu pour un document ».

FELLINI. — Je serais de mauvaise foi si je vous disais les ignorer, ces liens. Tout artiste vit une réalité qu'il ne peut ignorer. Cette réalité, on l'a compris, ne me plaît guère. Mais mon film n'est pas que cela. Dans « La Dolce Vita » aussi, j'observe l'homme avec une attention différente et, je crois, plus noble que celle d'un sociologue. Je scrute la misère de son âme, les maladies de son esprit, je pars avec lui à la recherche d'une lumière qui ne peut manquer. Si bien que l'on en arrive à cette situation absurde : nombre de mes supporters refusent toute transcendance à mon film et jugent mes problèmes faux. Tandis que je suis attaqué par ceux qui font profession de spiritualité.

— En effet, votre film provoque, même chez les plus modérés, des réactions extrêmes : que l'on soit pour ou contre, on le sera avec violence.

FELLINI. — Mes films ont toujours comporté quelque chose de provocateur. Je le dis sans m'en vanter, car cela n'est jamais dans mes intentions. Il y a des felliniens, et des anti-felliniens, ce qui peut me réjouir sur le plan artistique. Mais le problème est ici différent. Une scission s'est produite entre ceux qui admettent un discours sincère et ceux qui le craignent ; entre ceux qui essaient, au

Cabarets Dancings
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens
Restaurants
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.-L. GUERIN et R. FRAMAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne ELY. 11-61
L'ÉCLUSE
MARC et ANDRE - ANNE GACOIN
ADA LONATI - JEAN OBE
Compagnie Yves JOLY - Les FRERES ENNEMIS - BARBARA
Au piano : DARZEE
15, quai des Grands-Augustins
Tous les soirs 22 h. 30 sauf lundi

risque de se tromper, de trouver la vérité, ne fût-ce qu'une toute petite vérité, et ceux qui par paresse refusent toute recherche. Je ne suis qu'un nomade, mais un nomade aux yeux grands ouverts pour connaître la vie.

— On a dit pourtant que c'est bien la vie qui manque à votre film. Les personnages semblent tous immobiles, identiques du début à la fin. Que vaut le récit d'une immobilité ?

FELLINI. — Les personnages sont immobiles car leur société, la nôtre, s'est arrêtée, et elle attend. Ils sont immobiles, même dans leur sarabande frénétique. Ce sont des gens qui vivent de mythes éteints. La recherche de la vérité est devenue l'affaire des reporters, de l'œil de verre d'un appareil. Et cet œil est si dilaté qu'il n'en a plus un champ humain. La vérité se dérobe, et continue la sarabande. Le monstre se mange la queue. Il n'y a plus de silence, on se tord en musique, tout le film est dominé par cette obsession sonore. Les gens ont peur du silence tant ils craignent d'avoir à écouter leurs remords. Sept jours et sept nuits d'immobilité. Le récit ne peut exister : seul peut exister le temps d'une attente.

— Cette attente ne risque-t-elle pas d'être stérile ? Vous avez créé des personnages qui ont la sincérité des damnés. Marcello et ses amis se reprochent à voix haute vices et vilenies. Mais rien ne s'ensuit. N'en est-il pas de même de la sincérité du film ?

FELLINI. — Il faut être sourd et aveugle pour ne pas voir, pour ne pas sentir l'immense désir de salut qui sous-tend le film. Que voulait-on de mes personnages ? Qu'ils proclament bien fort leur repentir ? Qui va se noyer ne crie pas son repentir, mais appelle au secours. Tout mon film appelle au secours. Et si cet appel n'est pas entendu, ce n'est pas ma faute, ni mon affaire.

Au bord d'un abîme

— Celui qui appelle à l'aide espère être entendu. Mais il y a dans votre film quelque chose qui semble indiquer une condamnation irrévocable. On comprend la chute des chômeurs, des ignorants, des pervers. Mais pourquoi Steiner, cet homme cultivé qui vit dans le bonheur d'une famille parfaite ? Il n'y a donc de salut pour personne dans cette Gomorrhe ?

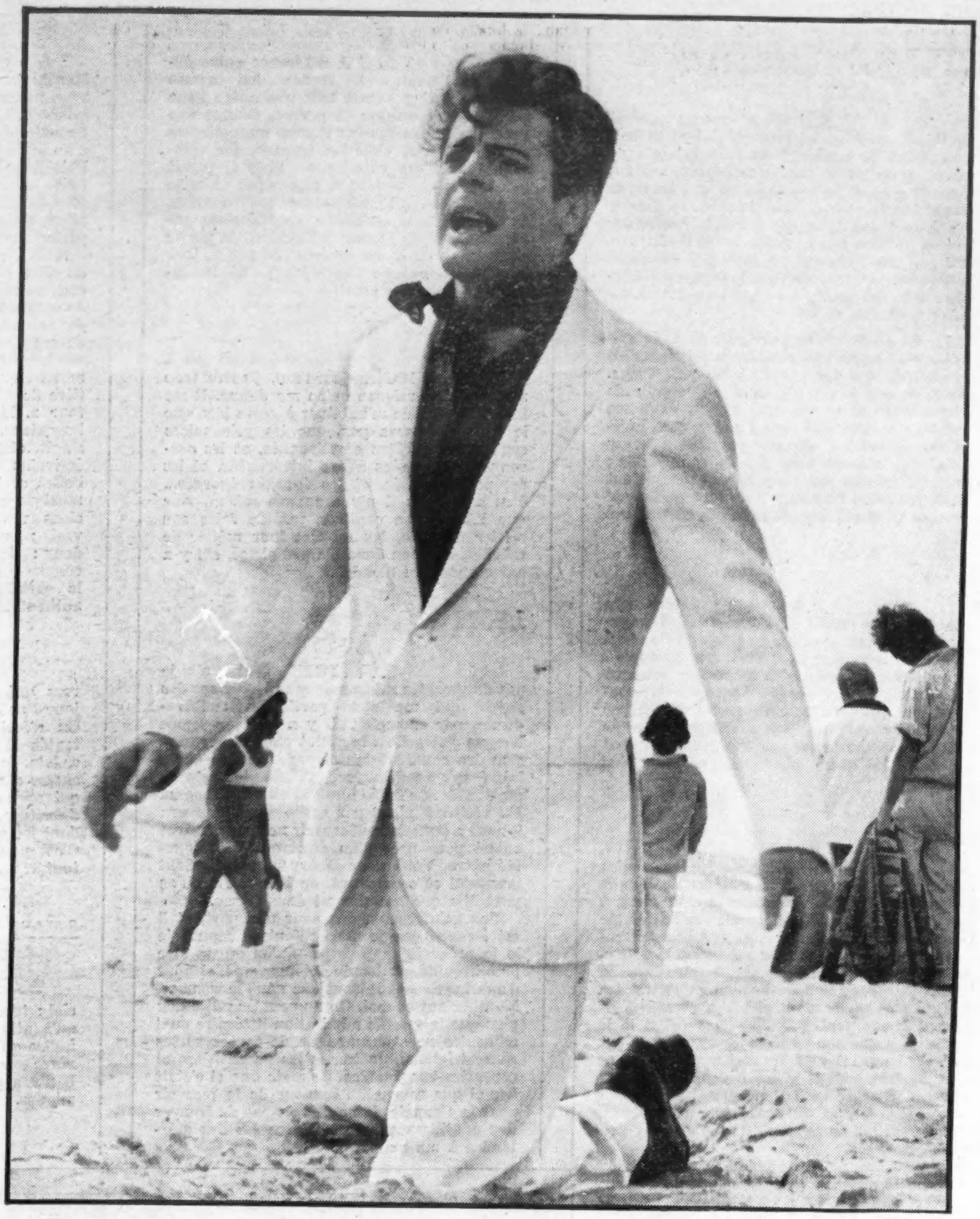
FELLINI. — L'épisode Steiner a une explication précise, bien que chacun puisse l'expliquer à sa guise. Moi, si j'étais spectateur, je donnerais du cas Steiner l'explication suivante : c'est un homme qui ne supporte plus la tension de cet âge de transition : c'est un homme qui ne supporte ni pour lui-même, ni pour les siens, le temps de l'attente ; un inadapté, un faible peut-être. Cette tragédie doit faire sentir à Marcello comme au spectateur que l'on marche au bord d'un abîme, et que notre Dolce Vita (douce vie) confine à la catastrophe.

— Il y a un autre épisode qui fait l'objet de critiques : celui du faux miracle. C'est un morceau de bravoure, mais qui est étranger au thème de la douce vie. Peut-être avez-vous voulu démontrer qu'il y avait là un point commun à la Rome populaire et à celle de la Via Veneto ?

FELLINI. — Je vous répète qu'il est erroné de donner à mon film une signification sociale. Il se peut que la superstition soit caractéristique de certaines classes, mais je pensais à autre chose. Le thème dominant de mon film est celui de l'attente : j'ai voulu le souligner par celle du miracle. Sous cet angle, pauvres et riches sont égaux. Marcello et l'ouvrier, le peintre et la midinette courent à l'endroit où doit apparaître la Madone. Ils accourent pour lui demander : « Dis-nous, Madone, dis-nous le sens de notre vie, le but de notre attente ». Mais c'est un faux miracle, et le temps de l'attente continue.

— Il a semblé à certains que vous vous étiez complu à la description de tristes exemplaires de l'humanité.

FELLINI. — J'accepte la discussion sur le plan artistique. Je crois en mon art. Libre à tous de penser ce qu'ils veulent. Mais je m'oppose à ceux qui usent de cette discussion pour en arriver à la condamnation morale. Je conteste catégoriquement que ma contemplation du vice soit complaisante. Je ne tolère pas que les rhéteurs du « sexy » s'indignent. Et cela m'attriste sincèrement qu'il y ait beaucoup, qu'il y ait tant de gens qui applaudissent des vulgarités de corps de garde pour condamner un discours dans sa sincérité. Je parle surtout de certaines personnes cultivées, de certains hypocrites qui ont derrière eux une vie entière de turpitudes, mais se donnent aujourd'hui pour des pères de famille modèles. J'ai fait ces derniers jours une expérience intéressante en perdant certains amis pour en gagner d'autres. Je crois avoir gagné au change.



MARCELLO MASTROIANNI DANS « LA DOLCE VITA ». (Dalmas.)
...et si cet appel n'est pas entendu, ce n'est pas ma faute, ni mon affaire.

Avec amour

— Est-il exact que la T.V. vous ait refusé l'hospitalité dans sa rubrique destinée à la présentation des nouveaux films ?

FELLINI. — C'est exact. J'avais demandé à parler de mon film. Je voulais éclaircir les équivoques, remettre à sa place la polémique. Le directeur de la rubrique m'a refusé la parole. Pour notre T.V., une critique de l'Eglise équivaut à un veto.

— On dit cependant que le cardinal Siri a approuvé le film. Et ce père jésuite Arpa, familier du cardinal, vous est favorable. Et les critiques catholiques ont été positives. Comment s'explique une telle contradiction dans le camp catholique ?

FELLINI. — Je ne sais pas pourquoi certains catholiques condamnent mon film. Mais je sais pourquoi certains l'approuvent. Ils l'approuvent parce que c'est un film catholique. Quelqu'un a écrit que j'observe mes personnages « avec amour ». Il a raison. Mais il serait plus juste de dire que je les observe avec piété chrétienne.

— Pensez-vous que le public comprenne ?

FELLINI. — Le film obtient un succès de public énorme. Les gens courent le voir, espérant Dieu sait quoi. L'autre jour, dans un bar, quelqu'un disait : « Tu as vu comme ils échangent leurs femmes dans le film ? » Et l'autre de répondre : « Oui, mais cette scène d'amour dans l'église est un peu exagérée ». Or, dans le film, il n'y a ni échanges de femmes, ni scènes sacrilèges. Voilà comme voient les choses. Et je crains que beaucoup ne voient dans « La Douce Vie » tout ce qu'ils ont envie d'y voir.

— Quand sera-t-il projeté à l'étranger ?

FELLINI. — En mai, je crois. Il ira d'abord au Festival de Cannes. Je n'étais pas très favorable, et puis j'y ai consenti.

— Connaissez-vous des jugements d'étrangers sur le film ?

FELLINI. — Tennessee Williams s'est enthousiasmé. En général, les commentaires des étrangers qui habitent Rome sont favorables. Le cinéma est un étrange métier. Quelqu'un fait une œuvre amère en y mettant le meilleur de soi, et ma foi il fait augmenter le tourisme.

(Copyright « L'Express » et Agence Dalmas).

GALERIE CHARPENTIER

GAUGUIN

Clôture définitive de l'exposition le 24 mars 1960 au soir

76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

5 MARS

LES propos du général de Gaulle en Algérie. Tels qui riaient samedi ont pleuré dimanche. Pour moi, je me sens pareil à un vieux chat circonspect, assis à l'extrême bord du fourneau, et qui surveille ce qui mijote dans diverses casseroles. Toutes n'exhalent pas le même parfum, toutes les poêles ne font pas le même bruit de friture. S'il y a des gens qui ne sont pas contents, c'est qu'ils ne prennent pas le temps de chercher leur casserole, celle qui leur est destinée : à chacun sa sauce.

Le fin du fin de la politique, c'est de distribuer à chaque citoyen français l'espèce de nourriture qui lui convient et qu'il exige. Voilà ce que je me dis dans ma cervelle de vieux chat qui ne sait plus que faire de ses griffes. On n'entend rien à notre race ingénieuse quand on n'a pas compris que ses citoyens diffèrent tous par la complexion ; certains mêmes sont des ruminants qui ont droit à quatre estomacs : ce dont doit tenir compte celui qui leur distribue la nourriture.

ILS n'ont pas tous non plus la même oreille. Quelques-uns sont capables d'écouter plusieurs motifs à la fois, d'autres, non. Les militaires, par exemple : il est bien naturel qu'ils aient leur musique à eux, et qu'on la leur joue, puisqu'ils ne veulent en entendre aucune autre. Ce qui ne signifie pas qu'ailleurs le chef d'orchestre ne dirigera pas un ensemble d'instruments tout à fait différents pour des oreilles plus exercées...

ET puis parlons net : les propos tenus par le général de Gaulle devaient à la fois persuader les officiers à qui il les adressait qu'aucune tractation ne se poursuit dans leur dos — et laisser entendre en même temps aux gens d'en face que, si désireux que nous soyons de faire la paix, nous tiendrons le coup le temps qu'il faudra jusqu'à ce qu'ils aient rendu bien sagement leurs armes, toutes leurs armes (c'est là le point), et que nous y sommes d'autant mieux résolus que l'Armée française a pris racine en Algérie, qu'elle y est devenue un diable de grand arbre qu'il n'appartient à personne de déraciner, et fort capable d'écraser le bûcheron qui se mettrait dans l'idée d'y porter la cognée.

LA différence entre demander l'aman et rendre les armes m'échappe. Il y aurait bien une autre issue qui serait de gagner la guerre, comme une guerre se gagnait jadis: chacun rentrait chez soi, les vaincus chez les vaincus, les vainqueurs chez les vainqueurs. Mais il paraît que cette guerre-ci ne se gagne pas de cette manière-là... Ah ! pour aujourd'hui du moins, je renonce à la politique. Je redeviens cet enfant mauvais joueur qui quittait la partie au beau milieu, en criant : « Je n'y joue plus ! » ou, comme disent les petits Bordelais : « Je n'y fais plus ! »

JE reviendrai au jeu à mon heure... Mais aujourd'hui, j'entre trop mal dans les raisons qu'on me donne. Il me faut le temps de m'habituer à cette idée que le feu ne cessera pas, que les prisonniers continueront d'être emprisonnés, et les personnes interrogées d'être interrogées, et les déplacés replacés, et les égorgés égorgés... J'en conviens : il n'y a aucune raison pour que l'Armée ne continue pas de faire son métier d'armée, les rebelles leur métier de rebelles. Parlons donc d'autre chose, s'il y a autre chose au monde.

7 MARS

APRES tout, n'ai-je pas de grandes raisons de me réjouir sur des sujets qui me sont particuliers : l'Académie, par exemple ? Il y a quelque temps lorsque j'attachais le grelot pour la suppression des candidatures et pour le libre choix laissé aux académiciens, j'étais bien loin de me douter que l'idée ferait si vite son chemin. En vérité, il n'y a pas eu besoin d'innover : il nous a suffi de redécouvrir notre règlement oublié pour user d'un droit qui a toujours été nôtre. Voilà donc Henry de Montherlant pressenti et consentant, de telle sorte qu'on peut dire que l'affaire est dans le sac.

J'en suis responsable pour une part, et il est étrange que je m'en réjouisse comme je le fais, car je ne crois pas qu'on puisse être plus brouillé, et depuis si longtemps, et pour d'aussi sérieuses raisons que nous le sommes, Montherlant et moi. On ne peut pas dire non plus que la grande admiration littéraire qu'il m'inspire ne s'accompagne de toutes sortes de restrictions, de toutes les parenthèses et repentirs imaginables, de sorte que si c'était à moi que revenait l'honneur de le recevoir sous la Coupole, je ne finirais pas de trouver des gentillessses et de lui tresser des guirlandes à ma manière...

SEULEMENT, voilà ! Montherlant, c'est pour moi un écrivain, le type même de l'écrivain français d'une certaine famille (Chateaubriand, Barrès), à laquelle je me flatte d'appartenir aussi, avec d'anciennes et solides alliances du côté de Port-Royal : j'y suis moi-même demeuré fidèle, alors que Montherlant, qui a toujours joué les libertins, y a cherché des sujets de pièce, mais non des principes de vie. Il n'empêche qu'on est des frères.

Il existe un trait commun aux écrivains de cette famille, parmi lesquels figurent des cousins ennemis comme Aragon et Malraux. Je serais tenté de dire — qu'on me le pardonne, puisque je me considère comme l'un de ces messieurs — que ce trait tient dans une certaine imposture. Je n'entends pas le mot ici au sens sinistre où il figure dans le titre de « Tartuffe » : « Tartuffe ou l'imposteur ». Mais Don Juan est lui aussi un imposteur. C'est de cette imposture-là qu'il s'agit, celle qui tient d'abord au style. Les écrivains de cette race recherchent tous l'effet et l'attitude la plus avantageuse, la musique et la pose, alors que les dialecticiens venus après eux s'inquiètent d'être vrais ; pour moi, je me trouve dans l'entre-deux : tenant d'une certaine imposture, comme mes frères de la même lignée, mais le christianisme m'impose son sérieux et authentifie ma recherche...

« ON ne fait plus de vers aujourd'hui, Madame ! » déclarait un jour René Crevel à Anna de Noailles outrée. On n'écrit plus bien aujourd'hui, seraient tentés de nous dire certains de nos insolents cadets. Je vois l'académie où Montherlant va entrer comme le dernier refuge des écrivains qui appartiennent à une certaine tradition d'écriture, qui soutiennent un certain ton, et dont les négligences mêmes sont inimitables. C'est peut-être cela « l'académisme », après tout...

8 MARS

COMMUNIQUE officiel : tout est net maintenant. Il n'y a plus qu'à attendre que la guerre finisse, c'est-à-dire qu'à continuer de la faire. Il reste de rêver sur ce que nous ferons « après ». Mais il n'y a pas d'« après » aux guerres endémiques.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées. Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
Belgique : 1 an : 625 francs belges.
— 6 mois : 325 — —
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 1.25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : 93 NF.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)